

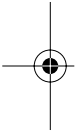


L'ARCHICUBE

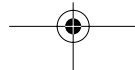
6 • JUIN 2009

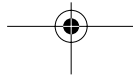
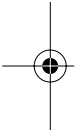
Le sport à l'École, le sport et l'École

L'humanisme d'Aimé Césaire



Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure







SOMMAIRE

Éditorial, *Jean-Claude Lehmann* 5

LE DOSSIER : LE SPORT À L'ÉCOLE, LE SPORT ET L'ÉCOLE

Quelques normaliens sportifs

Raymond Boisset, champion de France du 400 mètres 9

Un entretien avec Michel Sapin 22

Instantanés

L'éducation physique et sportive, *Martine Monceau* 27

Le rugby, *Étienne Guyon et Philippe Roux* 28

L'escrime médiévale, *Françoise Brissard* 30

Volley : le Tournoi de la Rue d'Ulm, *Clémence Lafargue* 33

Rue d'Ulm

Rochers et montagne à l'ENS et au Quartier latin dans les années 1960,
Claude Bardos 35

De Ruffin à l'ASA, *Jacques Prévot* 44

Génération athlétiques : khâgneux et normaliens de Sedan à Vichy,
Patrick Clastres 50

Sport et société

L'école normale supérieure d'éducation physique : une école éphémère,
ou les ENS sont-elles mortelles ?, *Pierre Jullien* 61

Du Grand Cirque de Rome au Stade de France, *Jean-Paul Thuillier* 69

Le sport et les sciences, *Étienne Guyon et Jean-Michel Vacherand* 83

Sport et limites

Des tauromachies sportives à la corrida rituelle, *Francis Wolff* 85

Le sport et la question des limites, *Alain Finkielkraut* 93

L'Archicube n° 6, juin 2009 3





LES SAVOIRS ET LA VIE

Henri Cartan et les mathématiques rue d'Ulm, *Michel Demazure* 101

L'HUMANISME D'AIMÉ CÉSAIRE

Césaire, Senghor et l'école. Un humanisme intégral, *Souleymane Bachir Diagne* 109

Césaire, Senghor, l'humanisme et la mission possible de l'École normale supérieure, *Léon Saint-Prix* 113

De quelques normaliens et normaliennes venus d'Afrique, *Catherine Coquery-Vedrovitch* 120

CARRIÈRES

Les carrières de l'énergie 125

L'énergie aujourd'hui, *Anne Lauvergeon* 126

Les normaliens et l'atome civil, *Jean-Luc Véron* 134

Les rendez-vous du Service Carrières de l'École normale supérieure 137

LES NORMALIENS PUBLIENT

Jean-Thomas Nordmann 143

Étienne Guyon 152

Lucie Marignac 155

ULMI & ORBI

Humeur : de la féminisation du langage à la foire d'empoigne, *Marcel Boiteux* 165

Le tour du monde en ENS : Trinity College Dublin, *Denis Weaire*
et Tommy Murtagh 168

Une belle réussite éditoriale 173

Ouverture sociale : les invités de Talens 174

Summer School à Normale Sup⁷ 175

Courrier des lecteurs, *Guy Lecuyot* 179

Des noms et des couleurs : ce à quoi nous avons échappé..., *Violaine Anger* 181





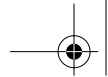
ÉDITORIAL

Les normaliens ne sont jamais apparus, de prime abord, comme de grands sportifs. Et pourtant des équipes de qualité ont existé à l'École, en rugby par exemple, et de brillantes individualités ont confirmé le fait que les normaliens ne récuse pas le *mens sana in corpore sano*. Par ailleurs le sport a été une composante de toutes les civilisations et a donc mérité d'être un objet d'études et de réflexions historiques. Il nous a donc semblé intéressant de consacrer un numéro de *L'Archicube* à ce thème.

Pour ma part, je dois rappeler que bien que pratiquant plusieurs sports individuels en dehors de l'École, ma participation à l'activité sportive de l'École s'est limitée à quelques séances au Ruffin, et à l'organisation au jardin du Luxembourg d'un tournoi triangulaire de billes entre l'ENS, l'X et Centrale. Si mes souvenirs sont exacts, les trois équipes furent déclarées *ex aequo*, par un juge en frac, avec des scores respectifs de Pi, e, et... je ne me souviens plus du troisième score. La presse enthousiaste nous gratifia de quelques articles sous le titre « Pas tous tricheurs » (c'était l'époque du film de Marcel Carné *Les Tricheurs* !).

Plus sérieusement, je ne peux manquer de noter que ce numéro se prépare alors que l'École, comme l'ensemble du monde universitaire, est animée de mouvements importants, en relation avec les réformes et projets de réformes en cours actuellement. L'Association et ses responsables ne peuvent ignorer les enjeux qui sont débattus en ce moment. Cependant, représentant l'ensemble de ses adhérents, il ne lui appartient pas de prendre parti sur telle ou telle question particulière. En revanche, il me semble utile de rappeler, dans ce contexte, combien il est important que l'École ne perde pas de vue la nécessité de rester un point singulier de l'enseignement supérieur français, un haut lieu de la recherche scientifique et de la réflexion intellectuelle, et un pôle d'attraction pour les jeunes des classes préparatoires, comme pour les personnalités du monde entier qui souhaitent y trouver un environnement stimulant pour leurs travaux. Ceci suppose d'avoir les moyens et la volonté de se donner une visibilité propre et de garantir l'excellence dans tous les domaines. Quelle que soit l'issue des débats actuels ces enjeux seront fondamentaux pour l'École.





Il me reste à remercier tous ceux qui ont participé à l'élaboration de ce numéro et à souhaiter que l'intérêt que vous trouvez dans *L'Archicube* vous encourage à vous proposer pour participer aux numéros à venir, notamment si, résidant en dehors de la région parisienne nous oublions de vous contacter ! Violaine Anger, notre rédactrice en chef en orchestre les participations.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Jean-Claude Lehmann (1959 s)

*Président de l'A-Ulm, Association des anciens élèves,
élèves et amis de l'École normale supérieure*





LE DOSSIER

LE SPORT À L'ÉCOLE, LE SPORT ET L'ÉCOLE

QUELQUES NORMALIENS SPORTIFS

Raymond Boisset, champion de France du 400 mètres

Un entretien avec Michel Sapin, *Violaine Anger et Jean-Paul Thuillier*

INSTANTANÉS

RUE D'ULM

Rochers et montagne à l'ENS et au Quartier latin
dans les années 1960, *Claude Bardos*

De Ruffin à L'ASA, *Jacques Prévot*

Génération athlétiques : khâgneux et normaliens
de Sedan à Vichy, *Patrick Clastres*

SPORT ET SOCIÉTÉ

L'École normale supérieure d'éducation physique :
une école éphémère, ou les ENS sont-elles mortelles ?, *Pierre Jullien*

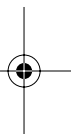
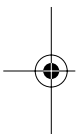
Du Grand Cirque de Rome au Stade de France, *Jean-Paul Thuillier*

Le sport et les sciences, *Étienne Guyon et Jean-Michel Vacherand*

SPORT ET LIMITES

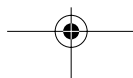
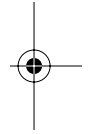
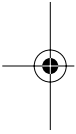
Des taumachies sportives à la corrida rituelle, *Francis Wolff*

Le sport et la question des limites, *Alain Finkielkraut*





Raymond Boisset, promotion 1932 I.





QUELQUES NORMALIENS SPORTIFS

RAYMOND BOISSET, CHAMPION DE FRANCE DU 400 MÈTRES

Nous publions quelques textes de et sur Raymond Boisset, (1912-1991), mémoire d'une pratique sportive de haut niveau à l'ENS, témoignage d'un style, d'un rapport au sport, d'une époque.

La biographie sportive

Voici un premier texte tiré de *L'Athlète* (Kléber, 1949). Le titre de l'ouvrage est sans doute un mot forgé sur « Florilège », car il s'agit d'une somme de biographies de champions français de l'époque, dans toutes les disciplines sportives.

A la rentrée d'octobre 1931 arrivait au lycée Louis-le-Grand un jeune cagueux lyonnais qui, quelques jours plus tard, s'inscrivait au PUC (Paris Universitaire Club), section basket.

En 1933, il était champion de Paris de basket avec le PUC et champion de France universitaire du 400 mètres (en 50 secondes 6/10) international et élève à l'École normale supérieure.

Là, Raymond Boisset allait, sous la paternelle autorité du directeur Célestin Bouglé, préparer tranquillement l'agrégation de lettres tandis que le pharmacien Bonnenfant allait l'entraîner sur la distance qu'avaient déjà illustrée les pucistes Krotogg, Pontianne, Jackson et autres.

Et ce fut la merveilleuse journée du 8 juillet 1934. Boisset prenait part à trois épreuves : le 400 mètres, le 4 × 100, le 4 × 400 : trois courses, trois victoires, trois records de France, dont deux sont encore debout : 47 secondes 6/10 au 400 ; 42 secondes 2 /10 au 4 × 100 (équipe de club). En 1935, de nouveau champion de France, il apprenait à Londres, avant le départ du 440 yards des championnats d'Angleterre, qu'il était admissible à l'agrégation : il finissait deuxième derrière Roberts. Passant les épreuves orales entre les courses dominicales, il était agrégé de lettres lorsqu'il partit à Budapest rejoindre l'équipe de France universitaire. Là, aux Jeux mondiaux universitaires, il



Le sport à l'École, le sport et l'École

gagnait le 400 mètres devant Metzner (48 secondes 9/10), et au 4 × 400 avec Dumas, Skawinski et Faure, battait l'Allemagne.

Recordman de France du 300 mètres en 34 secondes 2/10, quinze fois international, le puciste renonça à l'athlétisme en 1940 et pratiqua le rugby dans l'équipe des vieux du PUC – il est né en 1912 – et le handball : le PUC fut champion de Paris en 1945.

Raymond Boisset est professeur au lycée Claude Bernard, à Paris.



En 1934 à l'ENS, joueur de rugby (photo NYT, Paris).





Quelques normaliens sportifs



En 1933 à l'ENS, saut en longueur dans la cour Pasteur (photo Meurisse, Paris).

Devenir champion de France du 400 mètres

Raymond Boisset, par ailleurs professeur de français, a su raconter ses courses. Ce texte est extrait de *À vos marques ! Trois courses, trois victoires, trois records* (Éditions Je sers, 1949, p. 7-28).

Au plus haut des gradins, allongé sur le dos, les yeux clos, il gisait tous muscles relâchés. Les mains du masseur sur ses jambes glissaient rapidement. Et l'athlète se laissait bercer par la caresse douce et puissante de ces mains qui allaient, venaient autour de ses membres, comme pour le protéger par un réseau invisible contre toute atteinte extérieure. Le flot continu des paroles du masseur ne le pénétrait pas ; le son de la voix familière le défendait du grondement sourd de la foule qui emplissait le stade. C'était pour se protéger de tout ce bruit, de cette fièvre irraisonnée qu'il était venu chercher tout en haut de la tribune des athlètes une oasis de calme et de paix.

Sans les voir, il devinait ses cuisses obliquement pointées vers le ciel et il en goûtait la ligne pleine et fuselée qui semblait s'affiner encore sous le massage. Involontairement il eut un léger mouvement, une légère contraction, sans raison, pour le simple plaisir d'affirmer plus complètement sa possession de toute cette chair maniée par une





Le sport à l'École, le sport et l'École

main étrangère. Le masseur, sans interrompre son va-et-vient, éleva la voix pour le gourmander, puis reprit sa volubilité coutumière, et l'athlète retomba dans sa rêverie.

Les épreuves qui se succédaient sur le stade ne le touchaient plus. Il n'entendait pas la rumeur grandissante de la foule qui soulève vers l'arrivée le vainqueur échappant avec peine à ses poursuivants, la longue clameur de désappointement qui accueille le saut manqué, le silence relatif dans lequel les résultats sont proclamés. Il n'eût pu dire à quelle partie du programme en était la réunion. Pourtant, quand le haut-parleur débita : « Allô, allô... », un secret instinct l'avertit que les paroles qui allaient surgir le concernaient et subitement ce fut en lui un immense besoin de remuer, de changer de position. Il laissa retomber ses jambes et tandis que le speaker continuait : « les concurrents de la finale du 400 mètres, préparez-vous », il avait suivi avec un contentement indicible le lent déroulement de la ligne mélodique sur laquelle ces mots, bien banals, s'étaient inscrits et auxquels elle donnait toute leur valeur affective. Ce n'était plus du langage ordinaire ; la voix avait pris des inflexions particulières, qui semblaient établies suivant un rite immuable, en accord avec l'atmosphère chaude, la foule immense, le ciel bleu sur lequel se découpait le toit du stade. Puis, quand le speaker se fut tu, le stade de nouveau se remplit du bourdonnement habituel et l'athlète devint inquiet. Il se perdit, se sentit infiniment petit dans cette arène qui allait s'agrandissant, dans cette foule lointaine qui subitement s'affirmait toute proche. Lui si calme tout à l'heure, il devint fébrile, s'agita, fit jouer ses muscles : le masseur tout en le calmant de la voix accéléra la cadence, se tut pour mieux garder son souffle, et pour l'apaiser le fit mettre sur le ventre.

La tête entre les bras, respirant l'odeur pleine de sa chair chaude et souple, il entendit monter jusqu'à lui un pas lent et, sans l'avoir vu, il sentit que Bonus était là, que ses regards se posaient sur lui. Tirant de courtes bouffées de sa cigarette, l'entraîneur restait là debout, immobile, muet, respectant ce silence et ce calme. Le masseur, pour les derniers instants qu'il tenait ce corps entre ses mains, s'affairait. En de longues passes qui remontaient les cuisses, franchissaient les lombes et venaient mourir par les pouces le long de la colonne vertébrale dans le creux de la nuque, il terminait sa besogne. « Et voilà », jeta-t-il en redressant le buste. — « Alors il est bien ? » demanda Bonus. — « Jamais il n'a été plus souple. » — « Ca va, ça va, pas de boniments » supplia l'athlète qui s'étirait, en même temps que livré à lui-même, échappé à l'influence lénifiante du masseur, sentant l'imminence du départ, son cœur tout à coup se mettait à battre.

De l'autre extrémité du stade, sur la même mélodie, toujours aussi sereinement traditionnelle et indifférente, le haut-parleur se fit entendre : « Allô, allô, les concurrents pour la finale du 400 mètres, au départ ; dernier appel. » Le plaisir qu'il avait éprouvé précédemment à connaître par avance chaque mot, chaque note, avait disparu,





Quelques normaliens sportifs

emporté par ce « dernier appel » qui créait une indéfinissable impression de gêne, d'inéluctable nécessité. Dernier appel. Il se vit en retard, voulut se dépêcher, chercha autour de lui ses sandales, ne les trouva pas ; il s'énervait. Il les arracha plutôt qu'il ne les prit de la main de Bonus et sans les mettre s'élança pour descendre. « Mets tes sandales, supplia celui-ci. Tu as le temps, je te dis que tu as le temps. Ils ne veulent pas partir sans toi. Et puis, il n'y a personne encore. »

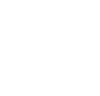
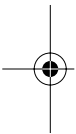


Lorsque l'on quitte le souterrain qui, au stade olympique de Colombes, relie les vestiaires au terrain, on éprouve une sensation de joie extrême à retrouver au sortir de l'ombre et de la fraîcheur, le ciel immense, la chaude clarté et les gaies couleurs de la pelouse.

Lentement, posément, mais le cœur battant, je traversais le terrain de football pour me rendre à l'extrémité du stade, au départ du 400 mètres. À une dizaine de mètres devant moi, Ska, ayant à ses côtés le fidèle Lacombe, paraissait contenir ses immenses foulées. En face de nous, déjà arrivés, Joye piaffait sur place, tandis que le bouillant Robert Paul trottait souplement sur la piste. Bien vite nous fûmes tous là, les six concurrents de la finale du 400 mètres. La tête recouverte d'une serviette, enveloppé dans mon survêtement, je m'écartai lorsque se présenta l'officiel chargé de procéder au tirage au sort des couloirs. Une superstition souvent confirmée par l'expérience m'avait appris que, si l'on ne veut pas retirer les numéros 5 ou 6, mieux vaut éviter d'être parmi les premiers à plonger la main dans le sac aux boules de loto. Mais en vain ; interpellé, je dus m'approcher et, maudissant les égards que l'on avait pour moi, d'une main hésitante, je tentai le sort. « J'en étais sûr. » Au premier coup d'œil je reconnus : 5. « Et évidemment, Ska et Robert Paul vont tirer les bons numéros, se trouver derrière moi et ils régleront leur allure sur la mienne. »

Je m'en vais vers ce cinquième couloir qui semble si loin. Je commence à chercher où creuser mes trous de départ, quand, toujours caracolant, Robert Paul passe et s'installe au sixième couloir. Du coup me voilà rasséréiné. Une confiance que je n'ose analyser vient de s'emparer de moi. En deux coups de pelle, mes trous sont creusés, je les essaie, je m'y sens à l'aise. Il fait beau, un temps superbe, une chaleur... olympique, pas de vent. Je me sens des muscles souples et forts. J'ai envie de courir, je veux courir. Personne ne me fait plus peur. Je me retourne et regarde mes concurrents. Ska a le deuxième couloir ; « mais si tu savais comme je suis content, comme je suis heureux de courir ».

Bonus est là, toujours muet, le regard un peu plus vif ; il ne tient pas en place. Il sait que je n'aime pas les avalanches de conseils des derniers instants. Il tourne et retourne dans ses deux mains son vieux chrono à l'argent terni, me couve de ses





Le sport à l'École, le sport et l'École

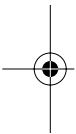
grands yeux si bons, sourit mais si peureusement, si tristement que cela me met en gaieté. À me voir rire, voilà que son visage à lui aussi s'éclaire, il approche et jette : « Pars vite, tu sais.... » Oui je sais, mon vieux Bonus ; depuis si longtemps nous le préparons ce 400, nous en avons tant parlé, nous l'avons conçu, nous l'avons imaginé, ce 400 idéal que je dois faire un jour. Sera-ce pour aujourd'hui ? Pour toi, Bonus, je voudrais tant que ce fût aujourd'hui.

Mais déjà le haut-parleur a annoncé au public la position des concurrents et le bruit des conversations s'est enflé d'un ton. Qui va l'emporter ? Ska, qui a fait 48 secondes 2/5 au Grand Prix d'honneur ; moi, qui ai gagné les championnats de Paris en 48 secondes 3/5 ; ou le rapide Robert Paul qui, dédaignant les faciles lauriers du 100 et du 200, vient sans avoir jamais encore couru cette épreuve, nous disputer la palme du 400 mètres, ce triomphe extrême de la vitesse. Qui va gagner ? La fièvre de la foule se devine dans cette rumeur qui va croissant.

Et je ressens surtout la solennité de l'instant qui précède le départ.

Le vide s'est fait sur la pelouse tout autour de nous. Les entraîneurs, officiels, amis, se sont retirés, laissant les concurrents à leur tâche. Le starter examine ses pistolets près de Joye qui n'a pas terminé ses trous. Je me suis libéré de mon survêtement et je me sens à la fois très seul et très proche de toute cette foule. Mon bonheur ne m'a pas quitté, mais il s'y mêle maintenant une sourde angoisse née de l'attente de l'événement. Je n'ose me laisser aller à la confiance, suivre ce pressentiment qui me dit que tout se passera bien. La foulée de Joye qui a essayé ses trous vient mourir tout près de moi, et l'euphorie dans laquelle je suis plongé me paraît tout à coup suspecte. J'éprouve le besoin de vérifier si la paroi arrière de mes trous est bien droite, bien ferme ; je regarde mes pointes, ces pointes achetées en Finlande dont je me suis gardé de raccourcir les longs, très longs lacets. J'écarte un caillou de ce qui va être ma route.

Debout, au seuil de mon 400, je contemple cet étroit couloir brun marqué par ces deux minces rubans blancs entre lesquels ma vie va être enfermée pendant moins d'une minute. Plus rien à faire : j'ai conscience d'avoir fait tout ce que j'avais à faire. Les lignes blanches si nettes, si pures, qui disparaissent à l'extrémité de cette longue ligne droite de 200 mètres s'accordent si bien, si profondément avec ce grand ciel bleu, avec le profil aussi net, aussi pur de la tribune là-bas à ma gauche, qu'elles m'emplissent de nouveau le cœur d'une félicité immense. Elles vont contenir ce que des semaines, des mois durant, lentement, j'ai accumulé d'efforts vers la pureté et morale et physique. C'est pour en venir là que tout l'hiver, tout ce début de saison j'ai travaillé seul ou en compagnie des athlètes du PUC à Pershing, à Lacretelle, au gymnase, dans ma chambre, à chaque instant. Et maintenant me voici, seul, abandonné, enfermé entre ces marques qu'il m'est interdit de dépasser, d'effleurer même. Immense paraît être leur long trajet rectiligne ; et pourtant je sais qu'après le virage, une autre





Quelques normaliens sportifs

ligne droite viendra, qui me paraîtra infiniment plus longue, plus pénible, celle de l'arrivée. Je ne puis plus compter sur personne et j'aurais besoin d'un encouragement, si faible, si banal fût-il. Je suis seul et fort et faible, je me sens l'un des six coureurs de la finale du 400. Contre mes concurrents je n'ai aucune haine, aucune animosité, aucun sentiment bas qui viendrait déparer cette ambiance. Nous allons nous mesurer, séparés et réunis à la fois par ces petites lignes blanches ; et cette confrontation va nous permettre de tirer du fond de notre corps, du font de notre âme le meilleur de nous-mêmes.



« Messieurs, à vos marques. » Mon cœur bat à grands coups. Je me rapproche de cette ligne de départ près de laquelle je n'osais me tenir, essayant par tous les moyens de retarder l'instant fatal qui approche inexorablement. Je sautille pour tenter une dernière fois la puissance, la souplesse de mes muscles, puis, tandis que le stade s'emplit peu à peu d'un silence croissant, je cherche ma position de départ. Un gravier qui doit être infime sur lequel repose mon genou droit me cause une douleur qui me retentit par tout le corps : nerveusement, du plat de la main, j'aplanis l'endroit.

Mais qu'attend donc ce starter ? À quelques mètres à droite en avant de moi, Robert Paul, lui aussi, se cherche nerveusement. Je vois les muscles de sa jambe droite qui par instants se contractent. Mais qu'attend-il donc ? je voudrais ne m'être pas rendu compte que mon cœur bat à grands coups, lents mais si forts, dans ma poitrine. Cela me gêne. J'ai besoin de me relever, de me détendre, de respirer grandement, largement, librement. Je vais me relever, tant pis.

« Prêts ! » la voix du starter d'un coup a accéléré ces battements que déjà je trouvais trop violents. Dans le stade, on n'entend plus un bruit, l'air est si chaud qu'on ne voit pas le soleil, et il semble que ce soit le ciel tout entier qui répande cette lumineuse chaleur. Pourtant, le dos horizontal, le corps bien en équilibre sur les mains, penché en avant, je sens un léger souffle sous lequel les bords de ma culotte viennent doucement battre mes cuisses. Je me sens le point de mire lointain mais précis de tous ces regards muets. Je vais prendre une grande respiration pour être prêt quand retentira le coup de pistolet.

Nous sommes partis.

Je ne puis dire que j'ai été surpris, car mes jambes, mes bras se sont détendus sans perdre une fraction de seconde. L'instinct, l'habitude péniblement acquise et entretenue ont joué, et ce sont eux qui m'ont lancé en avant. Le coup de feu a non seulement libéré l'énergie enclose dans ces six corps, mais a aussi délivré la foule de son silence et de son immobilité. Je perçois les encouragements qui fusent de la tribune à droite :





Le sport à l'École, le sport et l'École

« Vas-y Robert », « Allez Ska », « Allez PUC. » J'entrevois ou plutôt je devine les gens debout, le haut du corps penché en avant, le visage tendu qui parfois se libère dans un cri, comme si leur être physique voulait lui aussi participer à cette fête du muscle, de la vie.

Non ce n'est pas possible ! Déjà j'aurais remonté Robert Paul ? Je n'ose y croire. Prendre plus d'un mètre au départ au champion du sprint ! Pourtant c'est exact. Tout en regardant droit devant moi, je suis sûr que j'ai repris une partie du décalage. D'ailleurs je n'entends pas Ducos, qui se trouve dans le couloir à ma gauche. Donc ça va. Bien, très bien parti. Je me sens bien d'ailleurs ; sans y abaisser un regard, je sais que mes foulées se marquent régulièrement tout près du ruban blanc qui, au-dessous de moi, juste à ma gauche, s'enfle et se déroule.

Déjà les marques du relais 4 × 100. Le quart de l'épreuve est couru. Et je dois être bien placé ; Robert Paul n'a encore rien reconquis de la légère avance que j'avais gagnée sur lui au départ.

Que je me surveille. Ne pas se servir des bras, allonger simplement la foulée, à cadence rapide. Mes jambes se déroulent sous moi sans effort. « Ça tourne rond. » Je ne me suis pas encore aidé des bras et je suis en avance sur Paul. Et même, mais oui, je l'ai presque rejoint.

Avant même de l'avoir consciemment voulu, j'ai accéléré et d'ailleurs, c'est le virage. Je tire sur les bras. Je sens ma vitesse s'accroître ; à peine entrions-nous dans le virage que j'arrivai à la hauteur de Robert Paul, le dépassai. Je ne le vois plus, je le sens encore près de moi, je l'entends encore. C'est fini. Je suis seul. La suite du virage doit l'éloigner un peu plus.

Le milieu du virage. J'entends Krotoff qui, courbé en deux, la main en porte-voix hurle : « Comme ça, tu les as ! Tes bras ! Tes bras ! » Mais, nom d'un chien, qu'est-ce qu'il a à me dire « tes bras » ? Je le sais bien, je ne fais que ça depuis le début du virage ! Et même j'ai remonté et dépassé Robert Paul. C'est bien la preuve ! Non !

Nous entrons dans les 200 mètres. J'allonge ma foulée, rythme ma respiration, expire fortement et reprends la cadence : deux temps, deux foulées pour inspirer, deux pour expirer. Je tire sur mes bras. Mais c'est épatant ; pas fatigué du tout, bien en souffle. J'accélère encore pour sortir en pleine vitesse du virage, cet instant crucial du 400 où les décalages vont jouer, écartant ou rapprochant les concurrents.

Normalement je dois être en tête ; je suis devant Robert Paul, je dois donc être nettement le premier et entrer en tête dans la ligne droite. Plus que quelques mètres et nous abordons le dense réseau des lignes du 100 mètres qui ressemble à un aiguillage de grande gare, mais aux lignes plus fines, aux couleurs plus gaies, à destination de l'homme, non de la machine.





Quelques normaliens sportifs

Oh ! Ce n'est pas possible ! Avant même d'entrer dans la ligne droite, là, à gauche, dans le deuxième couloir, le buste appuyant chacune de ses grandes foulées, voici que Ska est apparu.



Non, il ne faut pas qu'il entre le premier dans la ligne droite, il ne le faut pas. Je ne sais plus ce qu'est ma foulée, je ne sais plus si mes bras viennent bien aider ma propulsion, si ma respiration reste bien régulière ; ce que je sais de tout mon corps, c'est que la lutte vient de commencer, que maintenant il ne s'agit plus de faire du style, il faut vouloir.

Et je veux, avec une énergie farouche, je veux. Je me suis senti, à l'apparition de Ska dans son maillot rouge du BEC, je me suis senti me ramasser sur moi-même. Mes foulées doivent être moins longues, mais combien plus rapides, plus énergiques. Rageusement, mes pointes, mes belles pointes achetées en Finlande et dont je n'ai point coupé les longs lacets, égratignent la piste. Comme elle est belle cette piste de Colombes, ferme et souple à la fois dans sa surface brune et si unie !

Nous avons quitté le soleil et sommes entrés dans l'ombre. Nous entrons aussi dans les hurlements de la foule tout entière dressée sur les gradins et je perçois le rythme puissant de la chorale puciste : « Boi-sset-Boi-sset. » Il faut que je gagne, je peux gagner. Ska est toujours là à ma gauche, ses grands bras semblant venir à chaque pas toucher le sol.

Plus que 50 mètres. Je sens qu'aujourd'hui je tiendrai mon 400. Je l'ai dans les jambes, dans le cœur, dans les poumons. Sur un nouvel effort j'essaie de me lancer en avant. Je me rends compte à la fois que ma vitesse a bien diminué depuis la ligne droite du départ et qu'insensiblement Ska semble décoller.

Plus que 20 mètres.

Plus que 10 mètres.

Oui, plus de doutes ! Mes jambes commencent à s'alourdir, mais qu'importe. Je suis en tête et le fil blanc est là, à quelques foulées. Je sens mon cœur battre et retentir dans ma poitrine, non pas de fatigue, mais sous le coup de l'émotion devant l'arrivée, la victoire si proche. J'ai besoin de respirer. J'ouvre la bouche toute grande, toute grande, car ce que j'aspire, ce n'est pas seulement l'air qui va emplir mes poumons, c'est le stade entier qui me paraît devoir s'engouffrer en moi.

Je suis emporté, soulevé, et mes dernières foulées sont aériennes, immenses. J'ai surplombé la laine blanche qui marque le but et quand j'ai senti la pression de cette mince et symbolique barrière sur mon torse, mon cœur s'est encore gonflé d'aise à la conviction que rien désormais ne pouvait résister à la fougue, à l'élan de ce 400 mètres gagné.

Gagné, j'ai gagné ! Je suis à 10 mètres au-delà du but. La course est finie et je me sens capable de prolonger ce 400 mètres. J'aurais pu tenir aussi victorieusement





Le sport à l'École, le sport et l'École

encore 10, encore 15 mètres, et j'aurais tout pareillement gagné. Les officiels s'affairent, les membres du jury, penchés chacun sur son petit carnet, les chronométrateurs tenant leur instrument à deux mains. Le juge arbitre, d'un air qu'il veut très digne, descend de sa tribune. La clameur immense du stade va diminuer, mais bien que c'en soit la fin, on y retrouve toute son ampleur, toute sa chaleur. Les gens parlent haut et fort, comme soulagés par la fin de cette épreuve qui a tenu leurs nerfs si tendus.

Je voudrais être seul pour pouvoir m'abandonner à la joie d'avoir gagné, savourer un peu que je suis champion de France. Je ne puis. Me voici assailli, emporté, arraché à moi-même. Secoué par les uns, à demi porté par les autres, je reçois tout abasourdi, poignées de mains, tapes amicales dans le dos, sur les épaules, félicitations. Tout cela me fatigue plus que la course, mais je ne peux m'y dérober.

Mais quoi, qu'entends-je ? « Record. » Je me dégage avec peine, accours vers le jury. — « Oui, le record est battu, nettement battu. On compare et vérifie les chronos ; mais c'est sûr, il y a moins de 48 secondes. »

Une envie folle me prend de sauter, gambader. Je ne ressens plus aucune fatigue ; mes muscles sont redevenus jeunes, souples, ardents, inépuisables. J'ai commencé à reprendre une respiration régulière. Mais je suis happé par les photographes. Tous les six nous sommes là, Joye, Guillez, Ducos, Robert Paul, Ska et moi ; tous les six nous avons fait un bel exploit, nous avons couvert les 400 mètres en moins de 50 secondes, mais il fallait un premier, et ce premier c'est moi : 400 mètres en moins de 48 secondes.

Champion de France.

Record de France.

Las ! Je ne puis m'abandonner à mes impressions. Un autre photographe intervient, il veut une pose avec Ska seulement, puis seul.

Je voudrais vivre ces minutes si intenses, je voudrais y porter toute mon attention pour n'en rien perdre, et me voici bousculé, incapable non pas même de réfléchir, mais de ressentir quoi que ce soit.

C'est ça, la gloire ? C'est tout ? ce n'est pas possible. Il me faut me dépêcher, il doit y avoir autre chose. Ce doit être vibrer de façon plus ample, plus riche. Il y a certainement d'autres impressions plus rares, plus précieuses que celles que j'ai eues jusqu'ici. Malheur ! Ils vont me gâcher cet instant. Enfin, plus de photographes, c'est fini.

Mais accourent les camarades pucistes, ceux des bons et des mauvais jours, les compagnons d'entraînement. Ensemble nous avons soufflé, sué, peiné, espéré, et ensemble nous nous réjouissons. Ma joie est leur, et leur joie est en moi. Nous participons





Quelques normaliens sportifs

à une même allégresse, tandis que d'un pas vif et souple, nous retournons au départ chercher nos affaires, sandales et survêtement.

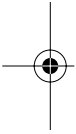
Robert Paul est déjà reparti disputer le saut en longueur. Ska revient devant moi. Je m'élançais et comme je le dépassais tout à l'heure, de même maintenant encore en quelques foulées je le rejoins, puis ralentis pour me mettre à son allure, à son pas. Le pas de celui qui n'a pas gagné. Je ne lui dis rien. Nous marchons côte à côte en silence. Je sais l'amertume qui est l'apanage du deuxième, le premier des vaincus, mais vaincu lui aussi. La réalité est là, inexorable, immuable, pour toujours. Le gagnant de ce championnat de France 1934 c'est un autre que lui. Et pourtant il n'a pas démérité. Si je n'avais pas été là, c'est lui, lui qui bat aussi l'ancien record, qui aurait eu la victoire et le record. Mais c'est fini, bien fini, à jamais fini. Il lui faut maintenant attendre un an pour que se présente l'occasion suivante, et un an, une saison dans la vie d'un athlète, c'est tellement long, tellement capricieux. Il est très chic, Ska. Il doit souffrir en son cœur, mais ne le montre pas, et ce n'est qu'au milieu de nos objets familiers que, tout en nouant nos sandales, nous commençons à parler, à parler des autres : « Tu as vu ce Robert Paul... »

Le haut-parleur de nouveau a dominé la rumeur confuse des spectateurs : « Allô, allô, résultats de la finale du 400 mètres. » Des « chtt, chtt » éclatent de toutes parts. Lentement, progressivement, le silence naît tandis que le speaker prend son temps et commence en articulant chaque syllabe et roulant l'r : « Prre-mi-er »... Les applaudissements jaillissent, mêlés de cris ; la chorale puciste entonne le chant des jours de gloire où l'espérance gonfle les cœurs : « Non, non, non, non, le PUC n'est pas mort... » En vain le haut-parleur répète : « Temps... temps... temps. » Le silence ne peut revenir. Enfin, après de longs instants, il reprend : « Temps, quarante-sept secondes... » Nul ne peut entendre la suite, le nombre des cinquièmes, tant le vacarme devient furieux, et nous dûmes attendre, pour connaître nos temps exacts, qu'un camarade du jury revînt nous les apporter.

Je me serais laissé aller à savourer mon bonheur égoïstement quand apparurent, brusquement surgis dans un galop fou, mes coéquipiers du 4 × 100 : « Alors, dis donc, tu ne nous lâches pas, tu cours quand même le relais ?... » — « Mais, bien sûr, à quoi vas-tu penser ? » Et d'un même pas, un même sourire sur le visage, l'équipe qui devait ce même après-midi gagner le relais 4 × 100 mètres, s'en fut se préparer ensemble à son épreuve.

Regard sur le sport et l'athlétisme en particulier

Devenu inspecteur général de lettres, Raymond Boisset a ensuite eu une influence déterminante sur l'enseignement du sport. Il a notamment été impliqué dans la création de l'École normale supérieure d'éducation physique qu'il a dirigée. N'oublions pas non plus son implication dans l'Association des anciens de l'ENS.





Extrait d'un écrit sur l'athlétisme (Préface à la partie « Athlétisme » de *L'Athlète*, Kléber, 1949).

L athlétisme est le plus simple, le plus naturel et probablement le plus ancien des sports.

Il se compose essentiellement de courses, sauts, lancers, de nombre et de formes variables suivant les époques et suivant les pays. Longtemps les courses ont eu, auprès du public, et des pratiquants, plus d'attraits que les concours qui comprennent les sauts et lancers. Le décathlon – quatre courses, trois sauts, trois lancers en deux jours – est une synthèse de l'activité athlétique.

Le décathlon se juge d'après la performance réalisée cotée suivant une table dite finlandaise, parce qu'elle a été établie par et pour les Finlandais ; dans les autres épreuves, si l'on mesure avec soin, au centimètre ou au dixième de seconde près, les résultats obtenus, c'est la victoire seule qui compte.

Ce qui fait la beauté, la pureté de l'athlétisme, c'est la lutte, la compétition. L'athlète est seul, magnifiquement et désespérément seul devant la barre du sautoir ou au seuil de son couloir, seul contre ses adversaires, contre ces puissances mystérieuses que sont le temps et l'espace, contre lui-même.

À lui de montrer ce qu'il vaut, de donner la mesure exacte de sa valeur. Si chacun est capable de faire de l'athlétisme – qui oserait se prétendre incapable de courir, de sauter, de lancer ? – le champion doit posséder et la classe et le style. La classe, ce sont les qualités naturelles, les dons qui font les révélations et les ascensions foudroyantes ; le style, c'est la technique qui ne s'acquiert que par l'expérience, grâce au travail persévérant de l'entraînement.

Il y a ainsi une valeur éducative de l'athlétisme, car il développe certes les qualités physiques, mais il ne saurait se pratiquer sans les qualités intellectuelles et morales qui, seules, font s'épanouir les possibilités qui se trouvent en chacun de nous.

Le cross-country se pratique l'hiver ; le coureur qui lutte contre le vent, sous la pluie, dans la neige, sur un terrain varié semé d'obstacles, doit joindre à ses qualités physiques de solides vertus. C'est avant tout une course par équipes, et le cross, comme les relais et les challenges, viennent corriger ce que l'athlétisme, sport éminemment individuel, pourrait avoir de trop égoïste, en développant l'esprit d'équipe et l'esprit de sacrifice.

Appuyé sur une masse nombreuse de pratiquants enthousiastes, illustré par une élite de champions qui, en battant des records, repousse sans cesse les limites qui semblaient posées à l'effort humain, l'athlétisme mérite bien son titre de sport de base et sa place de premier des sports.





Quelques normaliens sportifs

Réflexions de 1966

Raymond Boisset a ensuite poursuivi sa double carrière d'enseignant très engagé dans le monde du sport. On lui doit notamment une contribution bien plus tardive sur l'évolution du sport, qui reste d'actualité.

Dans un petit texte des *Cahiers laïques* au titre programmatique (n° 93, mai-juin 1966), « Tout le monde ne peut être champion, tout le monde peut être sportif », Raymond Boisset s'élève contre une nouvelle conception du champion dont il détecte l'apparition : le champion n'est plus « celui qui devance les autres qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour tenter d'obtenir la première place » ; il n'est plus « celui qui fait mieux ce que les autres font aussi ». Il devient « celui qui fait ce que les autres sont incapables de faire, il devient un être d'exception coupé du reste des hommes ».

Boisset déplore cette évolution : « ce ne sont plus des adversaires jouant chacun sa chance, mais une vedette qui arrive avec son équipe ».

Il regrette l'apparition du « sport-spectacle », entraînant deux maladies, la « championite » et la « recordite », au point que l'on change les mesures des records. Toute une éthique de record disparaît alors, selon lui. Le « bon » record est « le lien qui unit



Championnat de France : lors de la finale du 4 × 100 mètres en juillet 1934, Raymond Boisset va arracher la victoire pour le PUC (record de France). Dans la même journée, il bat le record d'Europe du 400 mètres et participe à la victoire du PUC au 4 × 400 mètres (photo La Fotografica, Turin).





Le sport à l'École, le sport et l'École

les athlètes séparés par le temps et l'espace ». Barre et chronomètres ont une valeur éminemment vertueuse : il rappelle que la barre est là « pour apprendre autant à mieux sauter qu'à sauter plus haut », et qu'elle doit être baissée pour ceux qui n'arrivent pas à monter plus haut ; le chronomètre sert « au coureur à se mieux connaître lui-même, à se comparer à lui-même ». Il faut donc renoncer à l'excessive importance accordée à la performance, et revenir à une appréciation de la victoire pour elle-même. « Le sport n'a de sens, il ne doit avoir de place pour chacun que s'il permet à chacun de progresser. [...] Je ne crois pas à la valeur du sport instrument de propagande nationale. »

Il s'ensuit un hymne à la vertu humaniste du sport, qui doit se garder de dérives regrettables : « Donnons [à l'homme] les moyens de retrouver ce que Léo Lagrange a laissé comme mot d'ordre pour tous ceux qui auront à organiser des loisirs. Recréer le sens de la joie, recréer le sens de la dignité. La joie de l'homme, la dignité de l'homme, c'est ce que le sport peut apporter s'il est appris dès l'enfance, s'il est conçu pour soi et non pour autrui, s'il est non seulement une activité physique, une technique, mais un état d'esprit, un état d'âme. Alors, il a sa place non seulement dans la formation de la jeunesse, mais dans la vie de l'homme. »

Textes sélectionnés par Violaine Anger

UN ENTRETIEN AVEC MICHEL SAPIN

Michel Sapin (1974 l) est agrégé d'histoire, diplômé de l'IEP et de l'ENA. Il a été ministre de l'Économie et des Finances, ministre de la Fonction publique et de la réforme de l'État, président du conseil régional de la Région Centre. Il est maire d'Argenton-sur-Creuse et député de l'Indre.



Parmi les normaliens sportifs, coureurs, nageurs et rugbymen, n'oublions pas de mentionner Laurent Fabius, dont la participation comme « tête » et « jambes » (il faisait de l'équitation) à l'émission « La tête et les jambes », dans les années 1970, avait beaucoup marqué.

Vous étiez sportif à l'École. Mais l'étiez-vous déjà avant d'y entrer ? J'ai toujours pratiqué la natation. C'est mon sport. Cela a une origine très précise : je suis l'une des dernières victimes de la poliomyélite en France. Je l'ai contractée en 1959, à l'âge de 7 ans, et j'ai pu récupérer parce que j'ai immédiatement plongé dans une baignoire, puis dans une piscine. La natation a fait partie de mon éducation, comme de ma rééducation...

Ensuite, j'ai continué. Au lycée Henri IV notamment, il y avait une piscine, l'une des toutes premières piscines de Paris, sous le bâtiment. Et avec la mécanique





Quelques normaliens sportifs

universitaire, l'hypokhâgne, la khâgne, j'ai fait partie des équipes de l'académie. Nous nous entraînions à la piscine Jean-Sarailh, au troisième sous-sol, en face de la Closerie des lilas.

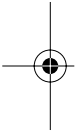
J'ai fait énormément de natation et de compétition. J'étais très bon, en particulier en papillon – j'en ai gardé des épaules un peu larges, ce qui est bien utile dans la vie... J'ai nagé de façon intensive jusqu'au moment où je suis passé de l'ENS à l'ENA.

Je faisais partie des équipes académiques. Mes épreuves favorites étaient le relais 4 x 100 mètres en quatre nages, et le 100 mètres papillon. J'en fais encore à Argenton, où nous avons une très belle piscine. C'est donc mon sport de base, et je continue à le pratiquer avec assez de sérieux. Je n'aime pas du tout la course à pied ou l'athlétisme – je trouve cela très fatigant. La natation l'est aussi, mais on peut la pratiquer longtemps. C'est un peu comme le vélo : on peut doser complètement son effort. Dans un marathon, on ne dose que si on ne s'arrête pas. En natation, comme à vélo, on peut ralentir, on peut accélérer... le tennis, au contraire, est affreux pour les articulations...

À l'École, vous avez connu Ruffin ? Il était surtout porté sur la gymnastique – suédoise notamment. Il ne faisait pas de sport à proprement parler. Ensuite, j'ai fait de la gymnastique. À l'ENA, et surtout à l'Assemblée nationale où il y a une très belle salle de sport. Quelques députés s'entretiennent bien, pas forcément pour faire du bodybuilding, mais pour se maintenir en forme. Pour revenir à l'École, en fait, j'étais resté dans ces mécaniques académiques. Et de toute façon, l'École n'était pas le lieu où faire du sport de bon niveau.

Que représente le sport, pour un homme politique ? À un niveau personnel, c'est une forme de plaisir, et une volonté de se maintenir en forme.

Au niveau local, c'est un élément décisif. Je suis maire depuis 1995, et j'ai été président de région pendant presque 10 ans : je peux donc l'affirmer avec certitude. À Argenton, le nombre des licenciés en sport est considérable par rapport à la population : il avoisine les 10 %. Il n'y a pas que des gens d'Alençon, qui représentent peut-être la moitié des licenciés. La pratique sportive est un élément structurant de la vie locale, beaucoup plus qu'à Paris. Aller au match de football, de handball, de badminton, de basket est une passion normale. C'est un élément considérable de la vie de la société locale. Il est donc très important de répondre à cette forme de structuration de la société – savoir la maintenir, l'étendre et créer de nouveaux lieux. À Argenton, nous avons trois gymnases dont un dédié au basket, trois tennis couverts, une piscine couverte. Le pôle « foot » est en restructuration et celui d'athlétisme en construction. Cela dépasse totalement les besoins d'une ville de 5 000 habitants, et





Le sport à l'École, le sport et l'École

concerne aussi les 30 000 habitants des alentours. Cela dépasse aussi nos capacités budgétaires, et la région, voire l'Europe, nous ont beaucoup aidé. La piscine d'Argenton a été construite avec 40 % d'apport européen. J'ai essayé d'équilibrer cela par un équipement culturel de la ville, mais on ne peut pas imaginer la vie à Argenton sans confrontations sportives.

Il suffit de lire La Nouvelle République, le journal local, pour voir des photos et des reportages sur l'association locale de football, et toutes les activités de la ville... Êtes-vous issu d'une famille sportive vous-même ? Non, sans plus. Mon père faisait un peu de tennis. Mais ils n'étaient pas du tout le genre de personnes qui courent tous les dimanches. À notre époque, c'était plutôt l'inverse. J'étais très bon élève, mais la seule chose dont je parlais, c'étaient de mes résultats sportifs. Cela mettait ma mère en rage. C'est sans doute moins grave que si j'avais été dernier partout ailleurs. Mais cette génération ne valorisait pas le sport. Cela se fait beaucoup plus maintenant. À Henri IV, il n'y avait pas beaucoup de sportifs. Les « journées de plein air » étaient exceptionnelles, et annulées à la moindre pluie. On faisait de la gymnastique, bien sûr. Mais c'était une gym pénible, casse-pieds...

Je parle d'un contexte de grande ville. L'intérêt pour le sport y est récent. Le fait que le sport soit un élément structurant de la société est un fait ancien. On n'enregistre pas du tout la même modification dans les petites villes de province. Le foot, notamment, existe depuis longtemps, avec des relents de Clochemerle... Cela s'est amplifié, structuré, organisé, avec les collectivités locales, les ligues, les écoles de football ou de basket. Il est intéressant de noter les variations d'adhésion aux diverses spécialités en fonction des résultats médiatiques français dans l'Union sportive d'Argenton. Cela ne touche pas le foot, mais le handball, le tennis, le judo. La sensibilité à la société médiatique est réelle. C'est moins vrai pour la natation.

Comment situer cette pratique sportive par rapport aux demandes culturelles ? C'est parfois concurrentiel, et parfois complémentaire : il s'agit souvent de choix d'emploi du temps. Je pense que mon rôle est de permettre à une population de bénéficier non pas du même niveau d'équipement que dans une très grande ville, mais d'un niveau correct d'équipement. Nous avons un cinéma, une vraie salle de spectacle et pas une salle polyvalente ou une salle des fêtes, une vraie école de musique, et pas la sensibilisation par l'harmonie municipale. Ensuite, les enfants peuvent continuer au conservatoire de Châteauroux. Nous avons aussi une maison des Arts, avec des cours de dessin et de sculpture de bon niveau. Il faut permettre à des gamins et à des adultes rebutés par l'idée de faire 30 km d'avoir le premier niveau nécessaire, pour leur donner ensuite la possibilité d'aller plus loin s'ils en ont envie. Nous ne sommes pas jaloux de Châteauroux.





Quelques normaliens sportifs

Quelle est la place de l'école dans ce dispositif? Centrale. Toutes ces institutions ne fonctionnent bien que si elles sont en lien avec l'école, si elles intègrent l'aspect éducatif dans leur enseignement. Cela fournit la partie la plus constante de leur fréquentation. Les instituteurs savent qu'ils peuvent y venir, de même qu'à l'école de musique. C'est la base. Le lien est indispensable, absolument. Et cela marche aussi dans l'autre sens : lorsqu'il n'y a pas école, le mercredi, pendant les petites et grandes vacances, le système éducatif offre des lieux sous la responsabilité de la commune qui encadre les gamins. Il y a des échanges avec les animateurs sportifs qui viennent dans les centres éducatifs. C'est un impératif absolu. Sinon, on rate une chance par rapport à la mission de l'école, et on se prive de possibilités de développement du côté des équipements sportifs.



Que faire de l'esprit de compétition ? Il y a besoin de compétition : cela motive. L'enjeu peut être très bas. Il ne s'agit pas forcément d'être en régionale ou en nationale. Mais si beaucoup de personnes doivent pratiquer le sport, cette motivation n'est pas unique. Jouer en équipe, produire un effort personnel, entrer en compétition avec soi-même : il faut en fait marier les deux. Ce qui est peut-être plus facile dans une petite ville qu'ailleurs.

Vous parliez de body-building. Quelle est la part de narcissisme dans le sport ? On essaie d'avoir un beau corps ; on craint qu'il ne se dégrade... certes. Mais ce n'est pas la motivation première. Sur le terrain, on veut être *bon*. On ne se regarde pas dans un miroir. C'est quelque chose d'individuel plus que de narcissique. Même dans une équipe, on est face à soi-même.

Lorsque, à vélo, on remonte les mêmes côtes, on s'entraîne. On peut voir cela de façon plus scientifique, avec le tensiomètre, l'enregistrement des battements du cœur, etc., mais on n'est pas obligé d'entrer dans cette logique. C'est un plaisir de sentir que son corps marche bien, et surtout qu'il marche de mieux en mieux. Et cela revient vite – trois, quatre semaines, et on se retrouve. C'est une vraie satisfaction.

On parle d'hommes politiques comme de grands sportifs. Jusqu'où pousser la métaphore ? La vie politique demande une réelle résistance physique, c'est vrai. C'est un métier fatigant, par les trajets, le nombre de personnes que l'on rencontre dans une journée, la diversité des sujets que l'on aborde. Il faut s'entretenir pour traverser avec plaisir quelque chose qui est assez fatigant : le sport y aide, et y est comparable.

Il y a aussi la notion de compétition : victoire, défaite, affrontement, être battu : c'est le même vocabulaire guerrier. La grande différence est que le juge de paix, l'étalon, ce n'est pas le chronomètre, c'est le peuple, le vote, le suffrage. Une différence de taille !



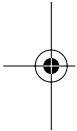


Le sport à l'École, le sport et l'École

Il y a aussi un aspect de séduction, de relation à l'autre qui n'existe pas dans le sport. On peut l'y développer mais il n'y est pas nécessaire. La politique contient tout un aspect de relations humaines qui n'existe pas dans le sport.

Dernière question qui est une boutade : vous avez dit que vous faisiez du sport lorsque vous étiez à l'École, et que vous avez arrêté à l'ENA. Faut-il y chercher un lien de cause à effet ? Celui de l'entrée dans la vie active, tout simplement. J'ai d'abord fait mon service militaire, ce qui est assez sportif. Et dès le début de la scolarité à l'ENA, les stages se sont enchaînés. La vie active a pris le dessus...

Propos recueillis par Violaine Anger et Jean-Paul Thuillier





INSTANTANÉS

Pleins feux. Contrairement à ce que certains peuvent penser, le sport existe bel et bien à l'École normale supérieure...

L'ÉDUCATION PHYSIQUE ET SPORTIVE

Martine Monceau

Professeur d'EPS à l'École normale supérieure.



Nommée pour mon premier poste à l'École normale supérieure de jeunes filles en 1973 après mon CAPES, j'ai fait toute ma carrière à l'ENS. L'ENSJF était alors située 48 bd Jourdan. J'y ai passé de très bons moments. J'avais le même âge que mes élèves agrégatives, et l'ENSJF était un vrai lieu de convivialité. Tout le monde se connaissait et se côtoyait (je garde des relations d'amitié qui datent de cette époque).

L'ambiance a beaucoup changé avec la fusion des deux Écoles, fusion qui a d'ailleurs plutôt été ressentie comme une absorption de l'ENSJF par l'ENS de la rue Ulm. On est passé d'un bien vivre ensemble à une atmosphère plus impersonnelle, individualiste et élitiste. Le nombre d'élèves ayant plus que quadruplé, cela a certainement contribué à ce changement.

Certains étudiants ont oublié leur corps après deux, voire trois années de classes préparatoires, mais cette remarque n'est pas généralisable : on trouve des forts en maths, forts en EPS et forts en thème ! Le sport est un facteur d'équilibre, et c'est vrai aussi à l'École où les élèves sont particulièrement sollicités sur le plan intellectuel. Bien que traités comme une matière mineure, les cours d'EPS sont l'un des rares lieux où se mêlent scientifiques et littéraires – élèves des différentes promotions, conscrits et archicubes –, et toutes les catégories de public, enseignants à l'École, agents, chercheurs,



Le sport à l'École, le sport et l'École

élèves et anciens élèves. De nombreux étudiants étrangers également, présents pour une année ou plus, contribuent à une belle ouverture sur le monde. L'EPS est donc un superbe pôle de rencontres internationales.

L'ENS est aujourd'hui la seule grande école à ne pas intégrer l'EPS dans son cursus universitaire. Le volontariat qui en découle a peut-être des avantages – et sûrement du point de vue des élèves, qui font alors preuve d'une indéniable motivation. Mais il a aussi des inconvénients majeurs en terme d'enseignement : les effectifs sont totalement aléatoires et difficilement gérables. Ainsi, le nombre de personnes à chaque cours peut varier de deux ou quatre à plus de soixante. Il est donc extrêmement difficile pour l'enseignant de suivre une progression, notamment dans certaines disciplines qui, comme la danse ou le tennis, demandent rigueur et assiduité pour progresser.

Je souhaite sincèrement que l'ENS intègre le sport dans son cursus universitaire. Cela prendra certainement du temps – mais la mixité n'a-t-elle pas été très longue à advenir. Je ne le verrai sans doute pas, mais cela reste l'un de mes souhaits les plus chers.

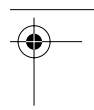
LE RUGBY

Étienne Guyon (1955 s) et Philippe Roux (1989 s) (ancien capitaine de l'équipe de rugby)

Les relations de l'École avec le rugby sont fortes. C'est un sport de gentlemen que pratiquent d'autres grands collèges comme par exemple le Trinity College à Dublin qui nous a prêté Samuel Beckett durant quelques années comme le confirme cette courte anecdote. Durant l'hiver 1929 l'équipe de l'École affrontait un XV de banlieue. Alors qu'elle était malmenée, on vit un grand garçon blond, trois-quart centre, aplatir par deux fois le ballon entre les poteaux et donner la victoire à son école d'adoption... Avant qu'il ne soit plaqué au sol sans se relever. Était-il blessé ? Non, nous disent François Dufay et Pierre-Bertrand Dufort dans « Les normaliens » ; il était seulement à moitié ivre. Et en se relevant on l'entendit pester contre les matchs du dimanche matin : « *never again* ».

L'histoire plus récente est marquée par un personnage généreux et haut en couleur, Daniel Herrero, qui enseigna à l'ENS et marqua toute une génération de normaliens. Daniel qui avait été entraîneur de l'équipe de Toulon – championne de France en 1991 – rejoint le PUC en 1992 où il accompagnera la remontée spectaculaire de l'équipe jusqu'en première division. Ses relations avec l'École remontent à une nuit du rugby en 1992 autour d'une conférence animée par Daniel et au cours de laquelle furent projetées en salle Dussane 8 heures de films de rugby. Le bicentenaire de l'ENS et de l'X renforcera ces liens avec l'École et le PUC dans un match historique





Instantanés

contre l'X au stade Charléty qui s'était prolongé dans les mêmes lieux par un débat entre Georges Duby et Michel Serres, et un fabuleux *one man show* de Christophe Barbier, « Voyage en ovalie ». On vous passe le reste. Le maire de Saint-Girons, Roger Fauroux, qui présidait le comité pour le bicentenaire de l'École organisera un week-end dans sa ville autour d'un match avec une équipe locale et bien d'autres festivités.

Les rugbyemen de l'École ont cherché à travers Daniel un enseignant, non pour doubler les enseignants en exercice, mais pour apporter aux étudiants une ouverture culturelle et sportive que nous nous sommes remémorés ensemble lors de la préparation de ce numéro de *L'Archicube*. Qu'il s'agisse du sport lui-même, des stratégies de sport qui font appel à la mécanique comme aux sciences sociales, des rencontres qu'il autorisait (intervention de l'équipe en hôpital pédopsychiatrique et en prison à Fleury-Mérogis) ou tout simplement de rapprocher les élèves entre eux, Daniel va bousculer les frontières, créer des liens, et faire vivre le sport comme une part de l'éducation,



Étienne Guyon et Daniel Herrero.





Le sport à l'École, le sport et l'École

d'un esprit d'équipe. Cet esprit « rugby » peut se retrouver dans la recherche en laboratoire, et plus généralement dans toute activité où la démarche n'est pas tant l'épanouissement physique ou intellectuel que le développement équilibré de la personne en relation avec le monde qui l'entoure. Le rugby à l'ENS ne s'arrêtera pas avec le départ de Daniel, même si celui-ci a gardé des relations fortes avec plusieurs d'entre nous. Une récente journée du rugby avec des matchs en taille réduite entre le bâtiment central et la bibliothèque des Lettres, des conférences de Christian Baudelot sur la sociologie du sport et d'Alain Berthoz sur la mobilité ont montré que la tête et les jambes (ainsi que les mains) sont partenaires. C'est bien l'esprit de ce numéro de *L'Archicube* !

L'ESCRIME MÉDIÉVALE

Françoise Brissard (1967 L)

Françoise Brissard est chargée au sein de l'A-Ulm des aides à projets et des relations avec les élèves.



L'escrime est à la fois un loisir, l'expression d'une histoire et d'une culture, un art, une forme de spectacle ; mais c'est surtout un sport, et c'est ainsi qu'il se pratique au sein du club qui lui est dédié à l'École : l'escrime médiévale réunit chaque semaine, au gymnase, une quinzaine de passionnés.

Le club est assez récent : en 2003, un petit groupe de chartistes et de normaliens, qui pratiquent déjà l'escrime ancienne auprès de maîtres d'armes, ont l'idée de fonder un groupe d'entraînement. Ils sont assez rapidement rejoints par des élèves curieux, par des membres de troupes de spectacles, et, plus récemment, par des élèves n'ayant pas de pratique antérieure de l'escrime, et qui découvrent que l'on peut, au fil des mois, en retirer une véritable satisfaction associée à un travail physique plaisant.

L'absence de maître d'armes implique, bien sûr, un type d'approche plutôt convivial. La pratique actuelle de l'escrime ancienne peut en effet s'orienter soit vers une escrime de spectacle, soit vers une escrime de combat (assaut courtois avec des protections lourdes, ou vraiment martial – auquel cas les coups peuvent être dangereux, nécessitant la présence d'un professionnel). Ici on se limite bien sûr à l'aspect théâtral, esthétique et spectaculaire, dans de bonnes conditions de sécurité. Ce sont surtout l'escrime médiévale (épée à une main, épée et bouclier, épée à deux mains) et le sabre d'abordage qui sont pratiqués au sein du club. Des démonstrations, dûment répétées, peuvent



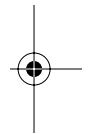
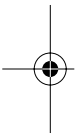


Instantanés

ainsi être présentées, dans le cadre des InterEns sportives et culturelles : de leur succès dépend le recrutement des prochains conscrits !

Le panache est le fruit d'un entraînement hebdomadaire et véritablement sportif : une bonne demi-heure d'échauffement et de musculation, une autre d'apprentissage de coups et d'esquives, suivies d'une séquence de maniement des armes et de techniques approfondies. Au fil de la séance, les répliques et les bâtons laissent place aux épées : les plus passionnés ont les leurs (certains même les forgent !), mais le grand coffre commun contient des merveilles pour tous...

Une dernière précision : le club n'est pas exclusivement masculin !





Pour en savoir plus sur l'escrime médiévale

Elle s'inspire des traités d'escrime, dont les plus réputés datent du XV^e siècle italien (Fiore dei Liberi, vers 1410) ou allemand (Hans Talhoffer, vers 1452). D'autres, plus tardifs, comme celui de Joachim Meyer sur l'épée à deux mains (XVI^e siècle), ou le traité de Marozzo (vers 1540) décrivent un type de combat à pied qui correspond à ce qui peut être exécuté aujourd'hui.

Des historiens travaillent actuellement sur ces traités. Une très bonne analyse des sources est présentée dans un ouvrage récent (Pascal Brioi, Hervé Drevillon et Pierre Serna, *Croiser le fer : violence et culture de l'épée dans la France moderne*, Champ Vallon, 2002).

Plusieurs sites internet font vivre la passion et la connaissance de l'escrime ancienne, dont celui de l'association américaine Arma : <http://www.thebaca.com>. (informations communiquées par l'un des fondateurs du club, Romain Wenz).

Le mot de Raphaël Blanchier (2006 I), actuel président du club

Le projet initial du club était d'ouvrir un espace d'entraînement assoupli permettant des rencontres entre pratiquants de divers horizons et de diverses écoles. Depuis un ou deux ans, le recrutement du club s'est largement ouvert et diversifié. Augmentation du nombre de conscrits, du nombre de filles, du nombre de personnes ayant une faible pratique sportive antérieure, et parallèlement départ des « fondateurs », diminution des pratiquants d'escrime moderne, de sports de combat, d'arts martiaux qui trouvaient dans l'escrime médiévale un complément ou un élargissement à leur expérience. La seule constante dans le recrutement est l'absence presque totale de littéraires non chartistes.

Cette année, l'entraînement est encadré par quelques « anciens », formés à l'escrime médiévale exclusivement au club, et par des personnes apportant un bagage extérieur conséquent, davantage orientées vers une pratique XV^e et animées par un esprit de spectacle. Ne nous méprenons pas, spectacle ne signifie pas manque de sérieux, mais perfectionnisme et plus grande attention à tout ce qui entoure le combat lui-même. Cette remarque, mise en parallèle avec l'intégration croissante de participants à des GN (jeux grandeur nature) semble indiquer un infléchissement du club dans une direction différente des intentions de ses fondateurs. Il est clair en tout cas que le club, par sa souplesse et son ouverture, continue à fonctionner malgré le départ massif de ses fondateurs, moment toujours redouté dans une structure de ce type ; en épousant ainsi les projets des participants, qui se renouvellent régulièrement, le club prouve à la fois sa solidité temporelle et sa capacité d'adaptation. Bref, il est vivant.





Instantanés

VOLLEY : LE TOURNOI DE LA RUE D'ULM

Le TRU est soutenu par l'A-Ulm. Il s'agit d'une manifestation organisée par les élèves de l'École, pour l'ensemble des étudiants des grandes écoles.



Clémence Lafargue

On le dit et on le répète depuis maintenant cinq ans, le Tournoi de la rue d'Ulm, tournoi de volley ouvert à tous les étudiants parisiens, a été une véritable réussite.

Non contente d'offrir aux 150 participants 10 heures de volley non-stop dans la halle Carpentier (l'un des plus beaux gymnases de Paris), la cinquième édition a voulu faire mieux : un niveau plus sélectif, une équipe d'organisation encore plus fatiguée (fabrication des sandwiches oblige), des sponsors toujours aussi fidèles et généreux et surtout, en nouveauté cette année, un buffet ouvert à tous pour le déjeuner.

Après une matinée consacrée aux poules pour permettre aux équipes de se jauger, puis un bon repas, l'après-midi fut animé par les matchs éliminatoires qui ont conduit l'équipe Youplaboum et l'équipe Coincoin (s'entraînant avec le volley club ulmien toutes les semaines) à se disputer la victoire, qui est finalement revenue à ces derniers.

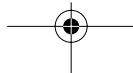
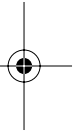
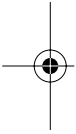
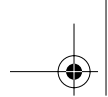
Notons aussi les bonnes performances des deux équipes d'archicubes engagées, qui ont toutes les deux terminé dans les six premières places du classement.





Le sport à l'École, le sport et l'École

Toute l'équipe du Tournoi de la rue d'Ulm vous donne rendez-vous l'année prochaine pour une sixième édition encore plus folle, et remercie ses sponsors pour avoir permis une telle réussite cette année : la Société générale, la MGEN, la GMF, l'Association des anciens élèves de l'ENS et l'École normale supérieure.



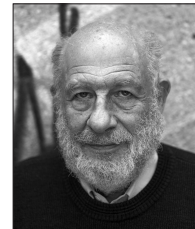


RUE D'ULM

ROCHERS ET MONTAGNE À L'ENS ET AU QUARTIER LATIN DANS LES ANNÉES 1960

Claude Bardos (1960 s)

Professeur émérite à l'université Paris 7, membre du laboratoire
Jacques-Louis Lions.

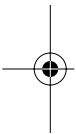


Merci à *L'Archicube* de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer ici. Pourquoi me solliciter alors que mes performances en montagne, escalade, ski et randonnée ont été assez modestes, comparées à celles de plusieurs autres archicubes ? C'est peut-être pour ces quelques lignes figurant sur ma page web (je me cite) : « Nous avons une confiance absolue dans l'école laïque, la science et l'élitisme républicain. Dans ce cadre, la pratique des sports de montagne, et en particulier de l'escalade, était pratiquement la règle comme d'ailleurs les activités militantes. » C'est peut-être aussi à cause de la continuité dont j'ai fait preuve dans cette activité.

Le thème de cet article devait porter sur l'escalade à Fontainebleau. J'ai éprouvé le besoin de l'élargir à tous les sports de montagne et un peu, également, dans le temps : de la période qui a précédé mon entrée à l'École aux impressions d'aujourd'hui. Je demande l'indulgence pour certaines inexactitudes et pour de nombreuses omissions et, selon la formule consacrée, les « lignes qui suivent n'impliquent que la responsabilité de leur auteur ».

Mes premières approches de la montagne remontent à Pâques 1959. Avec Schilling et Laszlo, alors taupins en mathématiques et en biologie et futurs brillants scientifiques, nous avons expérimenté les peaux de phoque et escaladé la Grande Motte à partir de Tignes (à cette époque, il n'y avait à Tignes qu'un refuge de montagne au bord du lac et bien sûr pas de téléphérique pour accéder au sommet).

Puis, au cours de l'été 1960, après des stages à l'UNCM avec Jean Pinson, collègue de taupe, j'ai eu la chance de rencontrer Jean Fréhel au refuge des Amis de la montagne





Le sport à l'École, le sport et l'École

à Chamonix. Son épouse Françoise m'a appris alors que je rédigeais cette contribution, que Jean Fréhel était décédé le 9 janvier 2009 des suites d'un cancer de la gorge. Ce refuge était en fait une sorte d'auberge de jeunesse privée pour montagnards, près de la gare du Montenvers, l'un des lieux de passage obligés, avec la brasserie National place Payot, pour néophytes souhaitant rencontrer des grimpeurs plus confirmés et ne disposant que de moyens modestes pour leurs vacances. Fréhel nous avait aussitôt pris sous sa protection et ainsi, avant mon installation à l'École au mois de septembre suivant, j'étais déjà complètement impliqué dans la pratique des sports alpins.

Si je mentionne ces détails, c'est pour montrer que la pratique de la montagne était très présente chez les apprentis scientifiques.



Jean Fréhel : départ en solo au jardin suspendu.

Pourquoi les scientifiques ?

Pourquoi surtout chez les scientifiques ? Et pourquoi de manière encore plus importante dans notre génération et en particulier à Ulm ? Je vais ébaucher quelques tentatives de réponses en m'inspirant d'une intervention de Sylvie Dolbeault au colloque de l'AP-HP, le 29 mai 2008 (<http://www.espace-ethique.org/fr/retrospective.php>). Sylvie est psychiatre à l'Institut Curie. Avec son mari, Jean, mathématicien (1985 s), ils forment un couple d'alpinistes remarquables. Je les ai beaucoup consultés pour ce texte.



Rue d'Ulm

Une première idée est que cela allait de soit : il existait un ferment dans la communauté ; on suivait un effet de mode. Bien qu'il n'y ait eu au sein de l'École, au début des années 1960, pas le moindre germe d'organisation structurée, la pratique était dans les murs, dans les conversations, dans ces week-ends à Fontainebleau et même dans ces exploits *in situ* : comme l'escalade en libre de la façade de la cour aux Ernests par Jean Fréhel. Au-delà de l'effet de mode, il y avait pour commencer une profonde solidarité, confortée par la réalisation d'un projet commun (la caravane, la cordée, enfin le sommet) et tout cela dans la beauté de l'environnement.

La seconde idée est le besoin de l'effort physique (bien sûr totalement absent dans l'aventure scientifique) associé au relâchement apaisant qui suit le stress de l'effort. C'est sans doute aussi le besoin de compenser l'abstraction, la recherche fondamentale étant éloignée de la réalisation...

En sciences, et particulièrement en mathématiques, les retombées des contributions (théoriques et pratiques) mettent beaucoup de temps à apparaître. Tandis que sur un rocher ou dans une course, la conséquence de nos actes est instantanée et le danger s'apparente à la liberté d'agir sur son destin, d'autant plus que l'on ne peut compter que sur soi pour sa sécurité. C'était le cas dans ma génération. Avec l'apparition des téléphones portables et des hélicoptères, c'est devenu un peu moins vrai.

Ainsi l'enjeu était d'apprivoiser un environnement *a priori* très hostile (à cause du vide, du froid, de la distance avec la civilisation...) : réussir à se sentir bien dans une paroi, sur une pente de glace et avoir le sentiment de dormir confortablement sous une tente posée sur un glacier.

Même contrôlé, le danger restait présent et la communauté scientifique y a payé depuis « l'origine des temps » un lourd tribut.

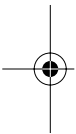
Un lourd tribut

En 1931, Jacques Herbrand (premier au concours d'entrée à l'ENS, premier à l'agrégation de mathématiques), après des débuts très prometteurs en recherche, mourait en redescendant de la Barre des Écrins. En 1933, Paley, auteur avec Wiener du théorème de Paley-Wiener (l'un des fondements de l'analyse mathématique moderne), était tué par une avalanche alors qu'il skiait au Deception Pass dans les Rocheuses canadiennes.

Georges Bonnevey, du laboratoire de physique cosmique de l'Observatoire, dévissait et se tuait dans la face nord de l'aiguille de Bionnassay.

En juillet 1981, j'ai eu la douleur d'assister à la chute mortelle de Christian Riss du sentier de Moraine vers le glacier du Casset, après notre escalade de la calotte de glace des Agneaux.

L'attrait de la montagne était si fort que ces accidents n'ont pas diminué la pratique des activités alpines.





Le sport à l'École, le sport et l'École

La recherche d'un héroïsme gratuit s'imposait à nous qui avons été des enfants pendant la Seconde Guerre mondiale et qui avons échappé à la guerre d'Algérie en raison des sursis. Si nous avons eu 20 ans en 1940, qu'aurions-nous fait pour résister, qu'aurions-nous fait (pour ceux qui étaient juifs) pour assurer notre survie ou protéger nos proches. Il nous était indispensable d'affronter la peur du danger.

Ainsi les activités de montagne (et comme je l'évoque ci-dessous leur relation avec le militantisme) ont littéralement explosé dans ma génération.

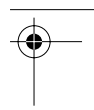
À cette époque, les montagnes de Savoie ou la forêt de Fontainebleau étaient d'accès beaucoup moins facile. S'y rendre était toujours une petite aventure pleine de découvertes (les grands troupeaux de vaches au col de Balme, le vol des aigles au-dessus des Perrons de Barberine et, partout, la vraie campagne sans autoroute). Plusieurs d'entre nous, dès qu'ils en ont eu les moyens – et à l'époque c'était plus facile qu'aujourd'hui –, ont investi dans des chalets (André Revuz à Vallorcine, Jean-Louis Ovaert à Serre-Chevalier, Christian Riss à Achères-la-Forêt et plusieurs collègues du laboratoire de physique d'Orsay à Saint-Nicolas de Véroce, etc.).

L'alpinisme et le militantisme de gauche

Les rochers et les glaciers n'ont jamais été ni de droite ni de gauche et encore moins marxistes-léninistes. Les carrières de Maurice Herzog, de Pierre Mazeaud, membres tout comme Jean Fréhel et Philippe Dreux du prestigieux GHM (Groupe de haute montagne, organisme créé en 1919 et regroupant par cooptation des alpinistes de très haut niveau), et de bien d'autres ayant occupé des positions officielles et reconnues dans notre société sont là pour en témoigner. On peut cependant remarquer une forte corrélation à l'École normale, et dans ma génération, entre sciences, sports de montagne et militantisme de gauche.

Ce double engagement a été poussé à l'extrême par Christian Riss. Dès son entrée à l'ENS, il commençait à pratiquer l'escalade à Fontainebleau avec Jean-Pierre Labesse. Ensemble, en 1978-1979, ils faisaient une série de belles courses classiques dans le massif du Mont-Blanc. C'est avec Jean-Pierre qu'il a milité : de l'opposition à la guerre d'Algérie jusqu'au marxisme-léninisme des années 1970. Dans ce contexte, Christian quittait l'École en cours de scolarité et entrait comme ouvrier chez Renault. À l'époque, on appelait cela s'établir. Membre de la Milice ouvrière multinationale (MOM), en juillet 1970, il participait à une attaque de l'ambassade de Jordanie à Neuilly pour protester contre le massacre des Palestiniens en Jordanie. Il est blessé par balle, et la direction de Renault ayant découvert son parcours le licenciait. C'est seulement après avoir récupéré de sa blessure et gagné un procès contre la police qu'il passera l'agrégation. Il a été professeur de classes préparatoires à Lakanal (jusqu'à sa mort évoquée plus haut).





Rue d'Ulm



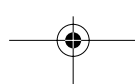
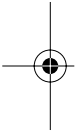
Jean-Pierre Labesse et Christian Riss à Fontainebleau.

Nos terrains de jeux – la Savoie, avec les maquis de l'Oisans et du Vercors, ou le massif des Trois Pignons jouxtant la forêt de Fontainebleau, avec ses splendides rochers et qui fut un lieu de parachutage d'armes – étaient imprégnés (c'est comme cela que nous le ressentions) de l'esprit de la Résistance.

La formation des néophytes était assurée par l'Union nationale des centres de montagne (UNCM), organisme d'État issu, à la fin de la guerre, de Jeunesse et Montagne. Créée par le gouvernement de Vichy en 1940, Jeunesse et Montagne basculera progressivement dans la Résistance.

Le Groupement universitaire de montagne et de ski (GUMS), né (en 1949) d'un mouvement de résistance proche du Parti communiste, était également très présent. Presque tous les grimpeurs de ma génération ou des générations voisines ont été membre du GUMS. Parmi les plus anciens, y étaient particulièrement actifs Martin Zerner, qui se souvient d'une très belle descente du Dôme de neige des Écrins avec Michel Hénon, Olivier Parodi, Daniel Lehmann, et bien sûr Jean Fréhel qui anima des stages, et, parmi les plus jeunes, Françoise Lackmann, Daniel Lazard et Jean-Pierre Labesse.

Nous bénéficions de l'encadrement et des conseils presque permanents de deux « vrais guides » : Tyapa Langevin (petit-fils du physicien devenu guide à Vallouise) et Jean Lepeut. Le GUMS s'est associé aux combats politiques de cette époque en s'opposant aux guerres coloniales (Indochine, Algérie et Vietnam) et à la course aux armements. Ses options politiques se manifestaient aussi par des pratiques spécifiques qui se sont répandues dans notre communauté, avec pour premier objectif la démocratisation des sports alpins.





ENFIN !

La solution raisonnable, la négociation tant réclamée a mis fin aux combats en Algérie.

Le G.U.M.S. a lutté, dans la mesure de ses moyens, pour l'obtenir. Nous nous réjouissons donc de ce premier pas vers la Paix et espérons qu'il marquera le retour à une vie normale pour tous les Français.

Nous, les jeunes, avons beaucoup souffert de cette guerre qui a créé des drames de conscience chez nombre d'entre nous à un moment décisif de la vie : en particulier, elle a souvent obligé les étudiants à changer l'orientation de leurs études ou même à les interrompre.

Formons le vœu qu'avec la Paix, enfin obtenue, les pouvoirs publics respecteront les libertés démocratiques trop souvent bafouées ces derniers temps et penseront désormais à satisfaire les aspirations des jeunes.

C'est au mois de décembre que je souhaitais au G.U.M.S. un stage organisé pour la traversée de l'Everest, je n'imaginai pas que ce stage viendrait si vite et pourtant il est là, sauf ennui de dernière heure de la part du ministère des affaires étrangères ou de la D.G.J.S. Mais nous ne voulons pas y croire. Quatre camarades du G.U.M.S. partiront cet été à l'Hindu Kush, en Afghanistan.

Ce nouveau pas, cette nouvelle expérience du G.U.M.S., ne sont pas à la vérité venus tout seuls. C'est aboutissement de douze ans de perfectionnement des stages de moyenne montagne comme des stages de cadres.

Si quatre camarades sont techniquement assez bons alpinistes pour partir à l'Himalaya, et si les Polonais ont jugé bon de nous inviter, c'est du travail d'organisation de formation d'encadrement accompli depuis douze ans par tous nos camarades du Groupe.

Lorsqu'en 1956 dix Polonais invités par le G.U.M.S. arrivaient aux Bossons, nul ne supposait que d'aussi bons rapports se noueraient entre nos deux clubs, que les Polonais seraient si vite d'aussi

Le GUMS à l'Himalaya

par T. LANGEVIN

L'éditorial du *Crampon*, le journal du GUMS, en mars-avril 1962.





Rue d'Ulm

Nous utilisons du matériel peu onéreux. Avant l'arrivée des chaussures en plastique, nous avons inventé des sacs à pieds pour les randonnées à ski (l'un des points forts du GUMS) : des sacs en tissu que nous mettions au-dessus des chaussures pour empêcher la neige de pénétrer. Et nous suggérions aux skieurs frileux d'enfiler un pantalon de pyjama pour servir de collant.



Nous organisons des départs collectifs en fonction des voitures disponibles pour aller camper ou bivouaquer à Fontainebleau (ce qui n'était pas interdit à l'époque) et des sorties en « car couchettes ». Tyapa a introduit l'usage des casques de chantier en escalade (avant l'apparition de modèles plus sophistiqués dans les magasins de sport).

Pas seulement les performances les plus élitistes

Une des manifestations essentielles de cette démocratisation était la pratique de l'encadrement pyramidal. À Fontainebleau, les plus compétents passaient la moitié de la journée à encadrer les débutants (en tant qu'éternel débutant j'ai beaucoup bénéficié des encouragements patients de Daniel Lazard puis de Jean-Pierre Labesse). Dès que l'on avait un peu de pratique, on organisait des stages (de niveau facile) pour ses camarades. Le GUMS avait introduit l'évaluation du succès d'un stage par le nombre de sommets par stagiaires de manière à ne pas se focaliser seulement sur les performances les plus élitistes. Inversement, on essayait d'apporter un soutien aux plus confirmés. Je me souviens d'un portage de matériel pour assister Fréhel dans une tentative (avortée en raison de mauvaises conditions météorologiques) à la face nord des Grandes Jorasses.

En une semaine, au cours de l'été 1963, avec Philippe Clertant, Pierre Moussa et Claude Morlet (à l'époque caïman de mathématiques), j'ai fait la NNE de l'M à Chamonix, la traversée Midi-Plan et celle du Mont-Blanc. L'année suivante j'ai organisé un raid Chamonix-Zermatt. Plus tard, Daniel Lehmann m'a emmené faire la (pas trop difficile mais superbe) traversée de la Meije. Je crois que cette tradition persiste, Jean Dolbeault y a excellé. Sa traversée du Mont-Blanc, interrompue au col du mont Maudit en raison du mauvais temps, suivie d'une redescente sur l'arrêt du Tacul (pour éviter la face devenue avalancheuse) et une arrivée à Chamonix après 21 heures de course est restée dans la mémoire des participants (Raphaël Rouquier, Jean-Francois Nordmann et, bien sûr, Sylvie Dolbeault). Au long des générations, la pratique de l'encadrement pyramidal s'est naturellement étendue aux seniors. Je dois à Jean et Sylvie une récente et merveilleuse traversée du Pelvoux (je l'avais souvent faite jadis mais, avec ma forme actuelle, j'hésite à y retourner sans être accompagné par de jeunes costauds).

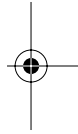
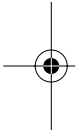




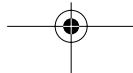
Le sport à l'École, le sport et l'École



Avec Philippe Clertant et Pierre Moussa, à l'entrée du téléphérique de l'aiguille du Midi en rentrant de la traversée du Mont-Blanc.

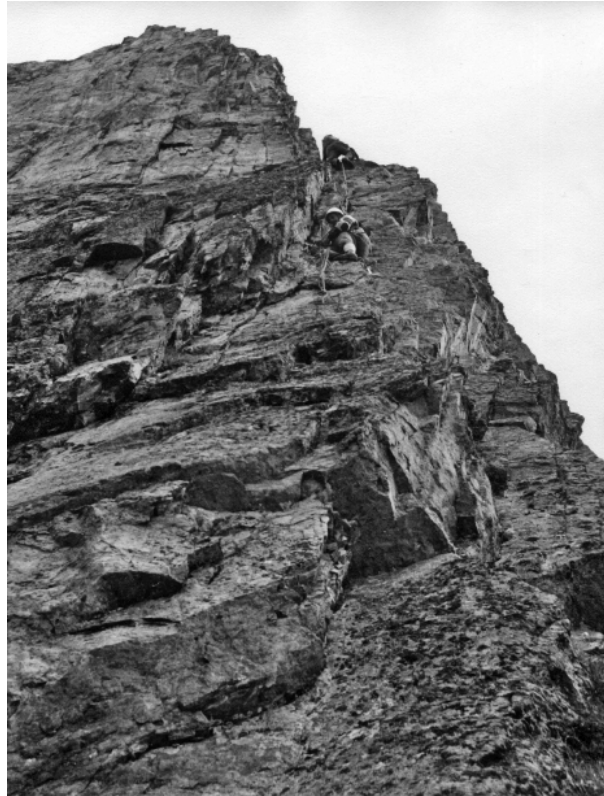


Jean et Sylvie Dolbeault. Terre de Baffin, Canada (Nunavut) en avril 1993.





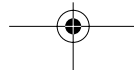
Rue d'Ulm



Une course par mauvais temps dans les Aiguilles rouges de Chamonix à laquelle participaient Roger Astier, Xavier Guyon (Cachan, 1964, frère de l'un de nos ex-directeurs), Jean-Pierre Labesse, Jacques Meunier (1962 s). En tête Guyon et en deuxième Astier.

Expéditions lointaines

À l'époque, je n'ai participé à aucune des expéditions lointaines. Les transports aériens n'ayant pas encore fait rétrécir la planète, ces expéditions étaient beaucoup moins fréquentes qu'aujourd'hui. Tyapa Langevin a cependant mentionné dans ses souvenirs une première expédition du GUMS à l'Indou-Kouch en 1962. Philippe Dreux – caïman de zoologie – était crédité d'expéditions dans l'Himalaya. Les mauvaises langues prétendaient que son intérêt pour les sauterelles venait du besoin de justifier ces voyages dont la conclusion était qu'il n'existait pas de différences entre les sauterelles de l'Himalaya et celles des Alpes. Par la suite, les aventures lointaines se sont multipliées. En 1969, Jean Fréhel se trouvait dans les Andes pour une tentative de première au versant sud du Huandoy. Il y retournait en 1972 pour une première à





Le sport à l'École, le sport et l'École

l'arête nord-est du Huscaran, puis à la face est de l'Ausangate. Enfin, dès 1975, il avait organisé plusieurs expéditions dans l'Himalaya.

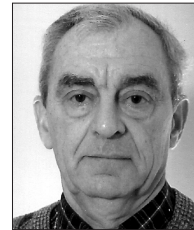
Après ma sortie de l'École, j'ai perdu le contact direct avec les activités alpines proprement internes. Celles-ci se sont plutôt organisées autour d'une subvention du COF pour le club de ski. Avec le recul, ce qui apparaît, c'est une ouverture vers les expéditions lointaines (Grand Nord et Amérique du Sud) et la poursuite de la démocratisation de l'escalade comme pratique sportive.

Perpétuant la tradition de solidarité montagnarde et normalienne, les montagnards confirmés continuent d'encadrer néophytes et seniors pour qui les montagnes sont devenues plus hautes et plus glissantes qu'elles ne l'étaient à l'époque de leur jeunesse.

DE RUFFIN À L'ASA

Jacques Prévot (1958 I)

Agrégé de lettres classiques, il a enseigné à l'université de Yale et de Paris 10.
Il est président de l'Association sportive des archicubes.



Le sport à l'ENS, lien et thermomètre d'une communauté.

« Le » Ruffin

Pour ceux de ma promotion (1958), comme pour tous ceux qui intégrèrent après la Seconde Guerre mondiale, le sport à l'École avait un nom, celui de l'unique professeur d'éducation physique et sportive de 1945 à 1976, Robert Ruffin, « le Maître ». Le gymnase porte son nom, et c'est justice. Les plus inactifs, les plus poussifs, les plus rebelles à toute activité physique le connaissaient ; et, au fil du temps, bien peu d'ailleurs résistaient à ses offres de service. Ruffin était passé nom commun. Il y avait le « Ruffin » du matin qui consistait en deux séances successives, une pour les lève-tôt, une autre pour les moins éveillés, où par toutes sortes d'exercices – le plus souvent possible en plein air, dans la cour Pasteur – il cultivait notre santé. Fin pédagogue, il était attentif au moindre cas particulier et s'ingéniait à individualiser l'effort auquel il soumettait l'ensemble du groupe. Il avait même inventé, un ou deux après-midi par semaine, ce qu'il appelait avec humour des séances-pour-sujets-à-ménager, ouvrant ainsi les portes du gymnase aux moins doués et à quelques handicapés.

Il avait son bureau au rez-de-chaussée, et tout le monde y était le bienvenu. On y rencontrait de temps en temps, parmi les élèves, des archicubes comme Jean-Pierre





Rue d'Ulm

Serres, assidu au Ruffin du matin très longtemps après sa sortie de l'École. C'est dire...

Venir au Ruffin, c'était, au terme de dures années de classe préparatoire, se réconcilier avec son corps, reprendre confiance en son corps, en cultivant le plaisir d'être. Le vieux khâgneux que j'étais devenu, après avoir pratiqué avec quelque succès, du temps du collège et du lycée, le football et l'athlétisme, avait besoin de réapprendre l'existence de sa guenille. Ruffin était là pour ça.

J'en ai connu plus d'un qui, au Ruffin, s'est ainsi redécouvert ou métamorphosé.

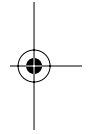
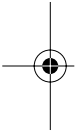
Certaines fins d'après-midi se passaient au gymnase, qui date de son arrivée et à l'édification duquel il avait contribué. Le gymnase de l'époque était beaucoup plus long que celui d'aujourd'hui. Il se poursuivait jusqu'à la rue Rataud par un plateau, perpendiculaire à l'aire de jeux collectifs, où se trouvaient une barre fixe, des anneaux, des barres parallèles, des cordes lisses, un panneau d'échauffement au basket, des poteaux mobiles de volley-ball, les tapis de judo, les haltères.

Ruffin faisait quelques démonstrations à la barre fixe ou aux barres parallèles, puis paraît les mouvements incertains des plus audacieux. Il donnait des cours de judo, et même de boxe, expliquait les règles de l'haltérophilie. C'était à la fois efficace et joyeux. Tout le monde se mettait à tout. De solides gaillards et des gringalets ahaïaient sous les barres d'haltères : à chacun son pesant de fonte. « Le Maître », cordial mais aussi étonnamment apte à toute conversation intellectuelle avec nous, assimilé en quelque sorte, parfois plus normalien que les normaliens, rendait simples et chaleureux les gens et les choses. Avec Ruffin on peut parler au sens fort d'une « culture » physique qui irriguait la vie quotidienne de l'établissement tout entier. Respectueux de chacun, il était respecté et rendait le sport respectable.

Nous avons sans doute connu l'École à son meilleur : bouillonnante et fertile. Du temps de Ruffin c'était un peu Thélème.

L'École a eu pendant de longues années, la chance, rare dans le quartier, de posséder un lieu où s'ébattre et se fortifier, et dont nous prenions tous un soin jaloux. J'en ai toujours voulu à Poitou, alors directeur de l'École, d'avoir profité d'un été pour réduire le gymnase d'une quasi-moitié de son volume, aux dépens non seulement de la pratique sportive, mais au moins autant de la vie collective qui y trouvait un lieu d'accomplissement idéal, par exemple pour le bal annuel auquel le président de la République était régulièrement invité (les choses ont bien changé...). Le gymnase était d'ailleurs assez vaste pour que s'y déroulent les épreuves écrites du concours d'entrée.

L'organisation administrative du sport était très différente de ce qu'elle est devenue. Le professeur d'EPS s'occupait de tout, gérait tout, sous le contrôle bénévole et attentif du directeur du Pot. C'est Ruffin qui prenait en charge tout ce qui concernait les compétitions universitaires de sports d'équipe. Il déléguait beaucoup aux capitaines





Le sport à l'École, le sport et l'École

pour les entraînements, mais assumait toute l'intendance. Les jours de match, certains disposaient de leur propre voiture et embarquaient leurs coéquipiers. Ruffin en emmenait d'autres dans sa 403, heureux du bon tour quand à un feu rouge en pente il pouvait laisser sur place une Mercedes en démarrant en seconde.

Nos résultats étaient souvent incertains contre les équipes d'autres grandes écoles où les élèves étaient beaucoup plus nombreux, car nous n'étions alors qu'une petite quarantaine d'élèves littéraires et autant de scientifiques par promotion. Le grand adversaire restait Saint-Cloud, et immense fut la joie l'année où, enfin, nous pûmes les battre en football (1959 ou 1960 ?), puis au rugby (1962 ?).

Chaque année, à la fin du printemps, Ruffin organisait une ou deux « journées des records ». On pouvait le même jour sur le stade d'athlétisme participer à un relais 4 × 100 mètres, faire du triple saut, lancer le disque, courir un 400 ou un 800 mètres. D'autres jours étaient consacrés aux records de natation ou d'haltérophilie.

Un esprit de communauté qui incitait à l'indulgence et à l'entraide

Je garde précieusement les licences sportives, et le tableau complet des meilleures performances réussies par les élèves de l'École dans tous les sports jusqu'en 1976. J'en ai hérité à la mort de Ruffin. Je relève les noms d'anciens qui se sont illustrés dans la carrière intellectuelle, politique ou artistique. Car le sport prépare et aguerrit aux combats de l'esprit. Parmi les curiosités je note, avec de belles photos, les licences de Louis Althusser et de Michel Serres. Quant aux records, certains sont encore aujourd'hui honorables.

L'École a même eu avant guerre comme élève un très grand champion d'athlétisme, Raymond Boisset (1932 l), qui détint pendant plusieurs dizaines d'années le record de France du 400 mètres en 47 secondes 6/10 (il égalait ce jour-là le record d'Europe). En 1935, il fut champion du monde universitaire et participa en 1936 aux Jeux olympiques de Berlin. Il devint plus tard membre du Comité olympique français.

Bien d'autres encore se sont illustrés. Bersani (1955) joua en équipe première de volley-ball du PUC. Le puissant Laufer (1948) fut champion d'académie d'haltérophilie. Broche (1961) fit une belle carrière de deuxième ligne dans ce qui ne s'appelait pas encore le Top 14. Beaucoup ont exercé leur talent dans des clubs. J'aurais pu moi-même signer le contrat de football professionnel qu'on me destinait si je n'avais préféré l'aventure américaine. Comment oublier le passé de joueur de rugby de Fert (1957), qui le conduisit tout droit au prix Nobel de physique ? Que Guyon (1955), le crossman infatigable, fut directeur de l'École ? Que Perpère (1972) fut un temps président du PSG ? Que Massot (1968), fin demi d'ouverture, prit place parmi les dirigeants du club de Perpignan avant de s'intéresser à celui de Toulouse ? Forte présence du sport dans nos vies...





Rue d'Ulm

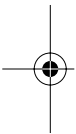
Les études et la chasse aux filles n'étaient donc pas nos seules occupations. Un des premiers mots des vieux amis qui m'ont accueilli après mon intégration, a été : « Enfin, nous allons pouvoir jouer au foot. » Je n'étais pas descendu sur un terrain en compétition officielle depuis 4 ans et lors du premier match j'ai marqué un but de la tête contre mon propre camp. Ils ne m'ont pas tué. Nous étions sérieux sans nous prendre au sérieux, et régnait parmi nous un esprit de communauté qui incitait plutôt à l'indulgence et à l'entraide.

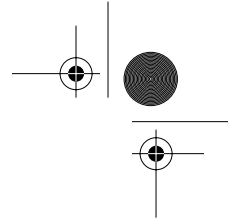
Rien n'est plus beau qu'un sport d'équipe, où le talent individuel ne prend de sens que dans la complicité avec les autres. Nulle activité humaine n'exige plus de pratique de la solidarité, plus de souci de l'échange. Dans cette École surtout, le sport d'équipe réveille chez l'intellectuel solitaire, égoïste et trop souvent imbu de lui-même, le camarade qui sommeille. L'action sportive y a naturellement l'intelligence partageuse. Faire une passe, c'est à la fois confier la responsabilité de la réussite collective à son partenaire, à un moment où il s'est rendu disponible à l'effort commun, et lui montrer que l'on croit en lui. Faire un one-two, un redoublement de passe, c'est engager un dialogue, une conversation astucieuse et amicale. Rien dans un sport collectif sans discipline et loyauté. Parce que c'était lui, parce que c'était moi. Le sport d'équipe fait naître ou entretient des amitiés ; il ne peut se pratiquer qu'entre copains et complices.

C'était ce qui nous inspirait.

J'étais à l'École au moment du retour de De Gaulle, et au moment de la guerre d'Algérie, et Dieu sait que nous étions politisés et que les querelles étaient vives entre les uns et les autres. Des assemblées houleuses se tenaient en salle Dussane. Mais non seulement dans l'équipe de football dont j'étais le capitaine, littéraires et scientifiques cohabitaient pour le meilleur et pour le pire et apprenaient ainsi à se connaître et à s'estimer (ce qui est une merveille quand on pense à la diversité des projets intellectuels), mais les entraînements et les matchs étaient l'occasion de retour à la connivence et à l'entente. Entre tous les costauds que nous étions, jamais un geste d'agressivité ; et sur le terrain, tous ensemble, au basket, au foot, au rugby, au volley.

Quelques noms me viennent sous la plume ; mais je pourrais en écrire dix fois plus. Les mathématiciens Payan, Dazard, Robert, Bardos, Auque, Latreille, Goulaouic, Vialle ; les philosophes Roger, Osmo, Ibanès, Adotevi, Establet, Balibar, Duroux. Les futurs archéologues Siebert, De Kisch, Sodini ; les physiciens Zizine, Risset, Mechler, Dornbusch, Javoy, Minier, Le Bellac, Lazerges, Broche, Fert. Les anglicistes Luccioni, Darras, les futurs sociologues Chamboredon, Baudelot. Les franciscains Bonnafé, Bersani, Vitoux, Grisward, Morisot, Pouilloux, Lacaze, et Vassileiou le latiniste. Raison et Geffroy, géographes ; Labrot, historien. Lortholary, germaniste.





À la fin de chaque déjeuner, j'attendais mes coéquipiers à la porte du Pot pour leur rappeler l'entraînement dans la cour Pasteur. Du bricolage et de l'improvisation ; mais aussi le goût du combat sportif. Nos équipes étaient généralement complètes, même si parfois nous devions battre le rappel pour être le nombre voulu. Jamais de forfait.

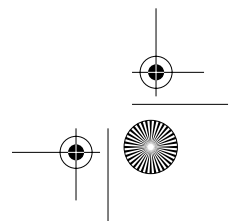
Nous avions des spécialistes et une certaine escouade de polyvalents. Bersani faisait un bon deuxième ligne de rugby. Osmo, fin basketteur, était bon footballeur et joueur de rugby. Chamboredon, habile au basket, jouait au foot et faisait un honorable pilier. Et tant d'autres... Je donnais moi-même un coup de main au basket ou au rugby, en cas de besoin.

Multipliant les occasions de rencontre, et de resserrement des liens entre disciplines et promotions, Ruffin avait mis sur pied un tournoi d'équipes où s'affrontaient scientifiques et littéraires. Une fois passé l'échauffement de l'émulation sur le terrain – car nous étions de vrais compétiteurs –, ce n'était que plaisirs partagés.

Cet esprit de camaraderie si particulier qui naît et se développe dans le sport collectif et qui contribuait à enrichir la communauté normalienne, s'est longtemps perpétué chez de plus jeunes par dizaines. Je citerai au hasard : Hochart, Ballet, Serris, Massot, Lefebvre, Weisbuch, Broglin, Angéniol, Thuillier, Baudant, Chambe, Simon, Sablayrolles, Dabadie, Chiappori, Cornet, Reddé, Rat, Rincé, Blanquet, Boittin, Carrié, Gailhanou, Labia, Lions, Theis, Verdier. Martial Ducloy et les basketteurs, Christian Tanguy et les volleyeurs, Barthélémy Jobert et les rugbymen, Charles et les footballeurs.

L'Association sportive des archicubes

À l'automne 1968, lorsque je suis revenu des États-Unis, j'ai retrouvé suffisamment d'amis heureux de reprendre en groupe des activités sportives pour fonder l'ASA (Association sportive des archicubes), toujours active. L'École nous a bien accueillis et depuis plus de quarante ans nous attribue le gymnase une soirée par semaine. Nous assurions ainsi le passage de témoin de promotions à promotions. Nous avons inventé le challenge Ruffin organisant des compétitions entre équipes d'archicubes et équipes d'élèves, dans l'intention évidemment de créer et de maintenir les liens de camaraderie entre les anciens, les nouveaux... et les nouvelles (car des normaliennes nous ont rejoints : Juliette Ben Arous, Thuriane Mahé, Aurélia Sort ou Émeline Marquis, par exemple). La coupe offerte par l'ASA a été plusieurs fois remise aux vainqueurs par le directeur de l'École. Depuis cinq ans les archicubes sont toujours disponibles, mais les élèves manifestent si peu d'intérêt pour le challenge que la coupe est demeurée dans l'un des salons de la Direction sans en sortir une seule fois. Peut-être l'esprit n'y est-il plus. Peut-être notre conception ouverte et rassembleuse du sport est-elle passée de mode, semble-t-elle anachronique et ringarde, comme on dit. Peut-être, tout simplement, l'idée de faire du sport avec des « vieux » semble-t-elle





Rue d'Ulm

incongrue. J'aimerais pourtant laisser cet héritage aux camarades d'aujourd'hui et de demain, et qu'à leur tour ils le transmettent.

Lorsque Ruffin a pris sa retraite en 1976, cela a été l'occasion d'une immense fête d'adieu. L'École tout entière s'est mobilisée. Des centaines d'archicubes sont venus des quatre coins de France et même de l'étranger. J'ai proposé une grande souscription et nous lui avons fait cadeau d'un bateau, qu'il voulut baptiser *L'Archicube*, quand il s'est installé à Sainte-Maxime.



Le désir d'appartenance existe-t-il encore ?

Après son départ, le poste de professeur d'EPS a connu une succession difficile. La vacance a duré des mois et nous avons dû faire des démarches auprès du Ministère. Par la suite, d'intérim en présences trop brèves une rupture s'est créée. Balenci a pris la succession de Lasserre trop peu d'années. La fusion d'Ulm et de Sèvres n'a rien arrangé. Les nouvelles structures de l'Association sportive des élèves, la dispersion des activités en clubs, la surabondance des promotions, l'ouverture mal contrôlée de l'intimité de l'École au monde extérieur, ont modifié profondément les mentalités.

Pourtant, lorsque trois ou quatre fois par semaine, après une bonne matinée de bibliothèque, je descends au gymnase à l'heure du déjeuner pour m'amuser sur les machines de musculation, je vois des gens heureux et assidus aux cours de remise en forme. Martine Monceau, Frédéric Barthe et Daniel Servais sont de bons successeurs de Ruffin, compétents, organisés et cordiaux.

Mais je me demande si le sport a conservé à l'École son esprit de corps, et s'il est encore expression collective. Je crains que l'air du temps n'ait fait qu'il n'y a plus le même profond *désir d'appartenance*.

Il y a dans l'École deux lieux où, de tradition, se jouait la vie collective et s'exprimait structurellement l'existence de la communauté normalienne, la Bibliothèque et le Gymnase. Par des usages et des transformations sauvages, l'un et l'autre, l'un après l'autre, ils ont perdu leur âme. C'est payer cher la modernité.

À la mort de Ruffin le *Bulletin des amis de l'ENS* l'a célébré comme l'un des nôtres. J'ai eu l'honneur de prononcer son éloge, le jour où le Gymnase est devenu *salle Robert Ruffin* et où l'ASA a pérennisé notre reconnaissance par une plaque commémorative. C'était devant une foule d'archicubes. Jean Bousquet, ancien directeur de l'École et grand savant, a tenu à prendre la parole et à rappeler ce que l'École devait à Ruffin et à cette culture du *mens sana in corpore sano* dont il s'était senti le devoir d'être ici l'instructeur généreux.

Je crois savoir que la direction actuelle de l'École n'a encore jamais reçu nos collègues professeurs d'éducation physique et sportive, au moment où j'écris.

On me dit que cela va changer. Je m'en réjouis d'avance.





GÉNÉRATIONS ATHLÉTIQUES : KHÂGNEUX ET NORMALIENS DE SEDAN À VICHY

Patrick Clastres

Agrégé d'histoire, professeur en khâgne au lycée Pothier d'Orléans et chercheur rattaché au Centre d'histoire de Sciences Po, il a récemment publié *Jeux olympiques. Un siècle de passions* (Les Quatre chemins, 2008).



Pour leurs détracteurs des années 1880 et 1890, les rhétoriciens ne sont jamais que des « khâgneux¹ » et les normaliens des « intellectuels ». Autrement dit, ils auraient en commun de n'être ni des athlètes ni des hommes d'action. S'il est vrai que l'École normale supérieure n'a jamais prévu d'épreuve de gymnastique à son concours d'entrée, les khâgneux et les normaliens, contrairement à une idée reçue, n'ont jamais négligé les exercices du corps. C'est pourquoi nous proposons de compléter leur histoire intellectuelle d'un chapitre d'histoire athlétique.

Dans sa thèse, Jean-François Sirinelli s'est interrogé le premier sur l'origine du mot « khâgne » construit à partir de « cagne », apparu en 1888, et de « cagneux » désignant en argot scolaire un élève préparant l'École normale supérieure section lettres². À la suite de plusieurs recoupements, il a accepté l'explication par la guerre des épithètes que se livraient les candidats à la section littéraire et les « taupins » des classes préparatoires scientifiques. Et montré comment les cagneux ont repris le qualificatif jugé péjoratif avec « khâ », iota souscrit et traduction en « vara ». Selon un processus similaire d'affirmation de soi, les défenseurs du capitaine Dreyfus adopteront au cours de la même décennie le substantif « intellectuels » utilisé contre eux par Maurice Barrès dans *Le Journal* du 1^{er} février 1898³. Le rapprochement entre les vocables « khâgneux » et « intellectuels » pour désigner ceux qui oublieraient d'exercer leur corps et de vivre dans leur siècle est d'autant plus légitime que nombre de normaliens, liés à la *Revue blanche* et au bibliothécaire de l'École Lucien Herr (1883 l), figurent parmi les premiers signataires des protestations parues dans *L'Aurore* de Georges Clemenceau. À l'opposé de cette représentation morale et politique du littéraire et de l'homme de bureau se trouve l'homme d'action issu des écoles militaires, des facultés de droit ou de l'École libre des sciences politiques tel que le fantasment les nationalistes Henri Massis et Alfred de Tarde (pseud. Agathon, *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, 1912 ; rééd. Imprimerie nationale, 1995, avec une préface de Jean-Jacques Becker).

Ce qui est en jeu ici, ce n'est pas seulement la naissance de l'intellectuel français à la Belle Époque, mais le rapport ambigu de ce même intellectuel à son propre corps et au phénomène culturel, élitaire et de masse, que constitue le sport au XX^e siècle. Si certains khâgneux et normaliens revendiquent le droit à la paresse physique ou dénoncent les butors, d'autres s'accommodent des séances de gymnastique, même





Rue d'Ulm

militaire sous la forme du bataillon scolaire emmené par le capitaine Bonvoust. Enfin, on trouve très tôt des fanatiques de sport, au sein de la première génération lycéenne autorisée à s'organiser en société athlétique – celle des années 1890. Encore faut-il bien mesurer la révolution culturelle que représentent la pratique et le spectacle des sports. Pour faire court, on pourrait dire que le sport est à la gymnastique ce que le cinéma est à la photographie : à la fois une cinétique et une libération.



Les pères de la gymnastique scolaire

En tant que ministres de l'Instruction publique et rénovateurs de la pédagogie, certains anciens de la rue d'Ulm ont contribué à diffuser les exercices corporels dans les établissements scolaires. Par le décret du 3 février 1869, Victor Duruy (1830 l) élève en effet la gymnastique au rang de discipline scolaire. Dorénavant « obligatoire dans les écoles normales primaires », elle fait « partie de l'enseignement donné dans les lycées et collèges », et peut être organisée dans les écoles primaires communales (l'obligation survenant dans ce dernier cas avec la loi George du 27 janvier 1880). Puis, dans sa circulaire du 9 mars 1869 aux recteurs sur l'enseignement de la gymnastique dans les établissements publics d'instruction, Victor Duruy précise que les exercices qui se rapportent au maniement des armes et à l'école du soldat devront se combiner avec la gymnastique ordinaire. Enfin, par l'arrêté du 25 novembre 1869, il institue les modalités de l'examen du certificat d'aptitude à l'enseignement de la gymnastique. Trois ans après la bataille de Sadowa qui a consacré la suprématie du drill prussien, et quelques mois avant le désastre de Sedan, il ne s'agit plus seulement de « résoudre l'une des plus grandes questions de l'hygiène générale... celle des enfants des centres manufacturiers et des grandes villes », mais de faire également de la gymnastique une propédeutique au service militaire.

Jules Simon (1833 l) est également un partisan des exercices physiques à finalité militaire. Fréquentant tous les jours le gymnase Paz jusqu'à ses cinquante ans, il refuse les tours de force des acrobates et écarte les jeux athlétiques anglais, au motif que les spectacles sportifs s'apparentent au turf, pour leur préférer la gymnastique en force du *Turnwater* Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852).

Les Allemands font de la gymnastique plus sérieuse, et n'en font pas moins. Nous avons mille raisons de les imiter, pour nous bien porter, pour avoir dans notre corps un serviteur puissant et agile⁴.

Faute de travaux, nous sommes peu informés sur l'existence d'un enseignement de la gymnastique rue d'Ulm avant les années 1880. On ne peut toutefois manquer d'évoquer l'itinéraire académique et athlétique de Georges Strehly (1870 l). Fier de ses dix-sept centimètres de circonférence de poitrine gagnés en trois ans à l'École normale supérieure, ce professeur de lettres classiques en imposera à ses élèves du



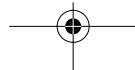


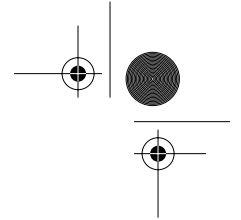
lycée Montaigne puis du lycée Louis-le-Grand par sa maîtrise du trapèze et de la barre fixe. Dans ses jeunes années, il s'est probablement produit au cirque Molier, qui attire alors la bonne société parisienne. Et chez son éditeur Delagrave, il publie coup sur coup un ouvrage sans égal sur *L'Acrobatie et les acrobates* (1880) et une introduction à l'étude de la langue latine en classe de sixième (1881). En 1890, il signera une série de cinq articles tout à fait neufs sur « la gymnastique chez les Anciens » dans la *Revue athlétique* tout juste fondée par Pierre de Coubertin. Georges Strehly ne serait-il qu'une exception au sein des promotions recrutées après la défaite de Sedan ?

Une nouvelle école militaire ?

Au cours de la décennie suivante, en pleine fièvre boulangiste, les normaliens sont organisés en bataillon scolaire par le capitaine Bonvoust. Il s'agit alors de contribuer au relèvement militaire de la nation. L'instructeur du bataillon modèle du lycée de Vanves prend ses quartiers rue d'Ulm avec le soutien du directeur Georges Perrot (1852 l). Pour la première séance en date du 15 février 1885, les normaliens sont alignés par rang de taille dans la cour de la « fosse aux ours » face à l'École, en pantalons et tuniques de toile blanche, avec képis de drap bleu marine. Ils s'initient aux premiers exercices militaires (position du soldat sans armes, exercices d'assouplissement, principes de la marche au pas) et assimilent quelques rudiments théoriques (signes extérieurs du respect, maniement d'armes factices). Le soir, au dîner, le général Sanningros peut célébrer cette journée inaugurale par « un chic au premier bataillon scolaire de France ». La deuxième année, vêtus d'un dolman bleu de roi et d'un pantalon en simple passe-poil rouge, les élèves découvrent la topographie, s'entraînent au tir à Vincennes durant l'été, et sont organisés en section de cavalerie « sur le papier » à la suite d'une visite du général Boulanger. Une photographie de l'année 1888⁵, également publiée par les Archives nationales, les montre effectivement en pantance pour la caserne Arago.

Il est difficile d'estimer le degré d'implication des normaliens dans ce genre d'exercice. Comme plus tard Sartre et Nizan, peut-être les élèves des promotions 1884-1888 ont-ils traîné les pieds, ce dont témoignerait l'expression « aller au bonvoust ». Peut-être aussi le refus du boulangisme explique-t-il de telles réticences, mais les historiens sont partagés sur la question de l'adhésion des élèves à l'aventure politique du général Revanche. Quelques indices donnent à croire que le boulangisme a fait recette rue d'Ulm, du moins à ses débuts. Dans un article de presse paru en novembre 1886, le professeur de philosophie Frédéric Montargis (1874 l) n'hésite d'ailleurs pas à titrer « Une nouvelle école militaire » à propos de l'instruction délivrée depuis le début de l'année 1885. Quant à André Lalande (1885 l), l'un des premiers concernés, il se félicitera de cette initiative dans le *Livre du Centenaire* paru chez Hachette en 1895. Il reste que le « bonvoust » ne semble pas avoir suscité la même opposition frontale que la préparation militaire supérieure à l'automne 1928⁶. Contrairement à la génération





Rue d'Ulm

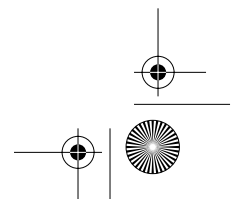
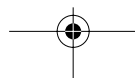
pacifiste et socialiste de 1905 qui réagit avec force au carnage de la Grande Guerre, les générations modérées, mais non modérément républicaines, de 1865-1870 s'éprouvent en effet dans l'atmosphère sombre et culpabilisatrice de la Revanche. Le 26 juin 1871, Léon Gambetta n'avait-il pas déclaré :

Il faut mettre partout, à côté de l'instituteur, le gymnaste et le militaire... Il faut pousser de front ces deux éducations (de l'esprit et du corps), car autrement vous ferez une œuvre de lettrés, vous ne ferez pas une œuvre de patriotes.

En revêtant l'uniforme bon gré mal gré, et en accomplissant les rites de la gymnastique militaire sans protestation publique, les normaliens n'affirment pas seulement leur patriotisme. Ils se posent en défenseurs de la République méritocratique. On n'expliquera pas autrement leur présence au bal du président du Sénat Armand Fallières en 1900, qui tranche d'avec l'absence remarquée des élèves de Polytechnique et de Saint-Cyr majoritairement anti-dreyfusards. Dans tous les cas, l'expérience du bataillon de la rue d'Ulm est de courte durée, interrompue par la loi militaire du 15 juillet 1889 qui met fin à la dispense des obligations militaires et impose un an de service avant la scolarité. C'est la loi militaire de 1905 portant l'incorporation des normaliens à deux ans qui réintroduira une instruction militaire à l'École.

Manifestes athlétiques

Relevant d'un contexte plus général de dénonciation du lycée napoléonien, de l'internat, du surmenage et de la passivité scolaire, l'année 1888 est connue des historiens de l'éducation physique comme celle de la querelle entre les défenseurs de la gymnastique, les promoteurs du sport et les partisans des jeux français. Certains anciens de la rue d'Ulm vont faire croisade pour l'un ou l'autre de ces trois camps. Avec ses collègues de Polytechnique, de Saint-Cyr, de Centrale et de l'École libre des sciences politiques, le directeur de l'École Georges Perrot (1852 l), mais également Jules Simon, qui en devient le président, et Ernest Lavisse (1862 l) choisissent de soutenir le Comité pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation lancé par le jeune baron Pierre de Coubertin. D'autres comme Louis Pasteur (1843 s) ou le transfuge Octave Gréard (1849 l), d'abord passé par le Comité, se retrouvent aux côtés de Georges Clemenceau, Alexandre Millerand, Jules Verne, Frédéric Bartholdi, Charles Garnier, et Alexandre Dumas dans la Ligue nationale de l'éducation physique de l'ancien communalard Paschal Grousset. Futur député socialiste de Paris, ce dernier milite pour une « renaissance physique » à base de jeux français (longue paume et *barette*, un jeu de ballon à la main sans rudesse ni contact) et de sports anglais (course à pied, alpinisme, canotage, boxe). Son projet ne se limite ni « à une certaine classe d'enfants » ni aux seuls garçons, contrairement au Comité Jules Simon qui s'adresse aux fils des élites peuplant les pensionnats religieux, les lycées d'État et les écoles libres comme l'Alsacienne ou Monge. La ligne de partage est ici tout autant culturelle que politique dans la mesure où le





Comité est composé de modérés et de ralliés qui visent à produire des *struggleforlififers* quand la Ligue est peuplée de radicaux et de socialistes qui cherchent à démocratiser l'action citoyenne.

Deux anciens normaliens devenus professeurs de lycée vont soutenir le mouvement sportif, notamment en signant des articles dans la *Revue athlétique*, la revue sportive et modérée, patriotique et coloniale de Pierre de Coubertin. Devenu professeur de philosophie à l'école Monge que certains dénoncent comme « l'école où l'on s'amuse » (gymnase sous verrière, terrains de tennis, leçons d'équitation, chambres privées, pédiluves, eau courante et chauffage aux étages), André Lalande se fait le promoteur des « jeux scolaires ». N'acceptant pas l'opinion communément admise à l'étranger qui fait aux Français « une réputation d'incapacité physique », Georges Strehly (1870 l) dénonce « les récréations perdues » et réclame des haltères et des massues, des gants de boxe et des cannes, des anneaux et des barres parallèles. À ces « fauves qui tournent autour d'une cage », à ces « adolescents de 14 à 18 ans qui commencent à dédaigner les amusements du premier âge et se promènent en causant comme de petits hommes d'un air grave et posé », il recommande instamment la pratique de la gymnastique au sens le plus général : « Ce n'est pas seulement un plaisir, c'est un devoir. Faites de la gymnastique... celle qui vous plaira le mieux. »

La concurrence effrénée à laquelle se livrent alors le Comité et la Ligue aboutit à la circulaire de Léon Bourgeois du 7 juillet 1890 qui demande aux proviseurs des lycées d'« encourager les jeux par tous les moyens » et aux professeurs de « se mêler aux divertissements des élèves, les diriger même discrètement au besoin ». Le temps est donc venu des premières sociétés sportives dans l'enseignement secondaire (9 en 1890, 39 en 1893, 74 en 1897, 86 en 1900).

Les premiers normaliens *sportsmen*

L'enquête reste à mener pour déterminer quelle part ont pu y prendre les élèves des classes préparatoires littéraires et ceux des classes scientifiques. On ne sait encore si des khâgneux et des futurs normaliens se trouvaient parmi les lycéens de Condorcet qui fondent en 1882 le Racing Club avec les collégiens de Rollin et les élèves de l'école Monge, ou bien parmi les lycéens de Saint-Louis qui constituent en 1883 le Stade français, les deux premiers clubs civils de la capitale. En tout cas, on en croise quelques-uns au sein des premières sociétés sportives lycéennes des années 1890.

Pour le camp sportif accusé de rassembler des mondains et non de former des hommes, Paul Blanchet (1890 l) représente le *sportsman* parfait, fort en thème et patriote. Il est en janvier 1895 « l'homme du jour » de la revue *Les Sports athlétiques* qui s'écrie : « En passant avec un brillant succès ses examens de sortie à l'École normale supérieure, il a infligé un démenti aux détracteurs de notre cause. » Né en 1870,





Rue d'Ulm

fondateur avec George Jubin de l'Association sportive du lycée Louis-le-Grand, futur agrégé d'histoire et de géographie, nommé professeur au lycée de Constantine à sa demande, il décédera de la fièvre jaune au Sénégal dans le cadre d'une mission de reconnaissance scientifique dans l'Adrar que lui a confiée le journal *Le Matin*. Pour l'heure, libéré de ses obligations militaires depuis octobre 1894, il se distingue par ses qualités de *footballer*, c'est-à-dire de rugbyman, et de sprinter sur 400 mètres et 400 mètres haies (une toute nouvelle discipline adoptée en France en 1893). Il pratique ses deux sports favoris, en amateur, sous les couleurs du Racing depuis l'année de sa réussite au concours.

En cette même année 1895, quelques normaliens en verve publient un contre-livre du centenaire dans lequel le susdit George Jubin propose une visite canularque des annexes de la rue d'Ulm. C'est l'occasion d'ironiser sur la faible place dévolue aux jeux dans l'enceinte de la rue d'Ulm :

Six mètres carrés de bitume caillouteux réservés sur l'un des côtés aux fidèles du tennis, un billard presque neuf (auquel le tapis manque), d'autres jeux qui viennent de partir en réparation, il ne reste à l'École que les boules [lyonnaises qui sont alors en vogue].

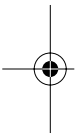
Et sur la médiocrité des conditions de vie au point de souhaiter « de l'eau partout et sans cesse dans les petites chambres toutes privées ». Ayons à l'esprit le témoignage de Paul Dimoff, élève de Bergson et de Paul Monceaux, sur sa vie d'interne au lycée Henri IV de 1897 à 1899.

Notre lycée vétuste ne possédait, bien entendu, aucune installation de bains. À défaut, l'administration nous offrait généreusement un bain de pieds toutes les trois semaines, une douche à peu près tous les trimestres, et une fois dans l'année scolaire, un véritable bain pour lequel on nous emmenait dans un bien modeste établissement de la rue Monsieur-le-Prince. Il y avait heureusement la sortie du dimanche [...] ⁷

Connu plus tard pour ses charges virulentes contre Jean Jaurès et pour avoir édité *Le Feu* de Barbusse dans son journal d'extrême gauche *L'Œuvre*, Gustave Téry (1892 l) se laisse aller à des rêveries athlétiques.

Tous les normaliens se ressemblent ; comme les nègres [...] il y en a de beaux ; il y en a même de laids. Il y en a qui entre deux conférences jouent au tennis et au football [il s'agit du football de Rugby et non du football-association], et d'autres qui discutent, péripatéticiens austères [...]. Celui-ci tire orgueil de son double muscle et va tous les ans rouler Marseille à la foire du Trône ; celui-là, grand champion des courses à pied, rêve d'aller à l'École d'Athènes pour battre le record du soldat de Marathon ⁸.

Je serais étudiant à Oxford [...]. Je saurais par cœur Homeros et Vergilius [...]. Au sortir du Hall, après le lunch, je prendrais part à quelque match de football, ou bien, les membres nus comme un lutteur antique, j'irais m'entraîner sur la Tamise pour les grandes courses de printemps ⁹.





Le sport à l'École, le sport et l'École

C'est bien ce type d'alliance anachronique entre l'Antiquité du stade hellène et la modernité du sport impérial anglo-saxon qui est justement recherchée par Pierre de Coubertin (1863-1937) lorsqu'il s'entiche de refonder les Jeux olympiques. Les anciens normaliens ne sont d'ailleurs pas totalement absents de cette aventure néo-olympique qui débute véritablement lors du congrès de Paris en 1894. Les *sportsmen* et les éducateurs de l'Occident sportif sont accueillis en Sorbonne sur une musique de Gabriel Fauré qui accompagne la récitation de l'*Hymne à Apollon* découvert à Delphes l'année précédente. Et lors du banquet de clôture, le linguiste Michel Bréal (1852 l) annonce son intention de doter d'un prix spécial le vainqueur d'une course de plus de 40 km qu'il baptise du nom de « marathon » en souvenir de la victoire de la démocratie athénienne sur la barbarie orientale. La coupe sera offerte en 1896 au comité grec d'organisation des jeux par le directeur de l'École française d'Athènes en personne, Théophile Homolle.

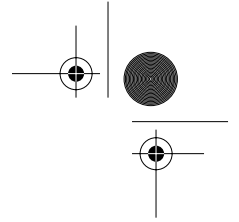
La vélocipédie entre technique et esthétique

Un autre sport, plus français, semble passionner certains des normaliens des années 1890 : le cyclisme. Sur l'une des photographies présentées dans le catalogue des Archives nationales en 1994¹⁰, on peut voir en effet trois élèves de la promotion 1893 s posant dans leur turne au-dessous de deux grandes affiches pour les cycles sans chaîne *Le Cyclone* et pour le tandem *Clément*. Mue par la roue arrière au moyen d'une chaîne de transmission, la bicyclette de l'inventeur anglais Lawson (1880) vient tout juste de triompher du vélocipède français. Les vélodromes qui se multiplient dans l'Hexagone à partir de 1885, l'Exposition universelle de 1889 et les épreuves sur route lancées par les journaux et financées par les constructeurs (Bordeaux-Paris du *Véloce-Sport* et Paris-Brest du *Petit Journal* en 1891) assurent le succès d'un engin mécanique qui symbolise à lui seul la modernité industrielle.

La « petite reine » retient également l'attention de Léon Blum (1890 l). Pour la rubrique « critique de sport » qu'il inaugure en janvier 1894 dans la *Revue blanche*, la revue intellectuelle et élitiste des frères Natanson, il s'est associé au directeur du vélodrome Buffalo, un certain Tristan Bernard. Quelques chroniques d'esthétique et de morale suivront jusqu'en novembre de la même année qui font la part belle à l'hippisme, à la vélocipédie et à l'athlétisme. Incontestablement, ce sont les disciplines de vitesse qui fascinent le jeune conseiller d'État. Méprisant pour le peuple qui cultive le goût vulgaire du jeu sur les champs de courses, comme pour les snobs qui font montre d'élégance au pesage et dépensent des fortunes avec futilité, il professe un néo-darwinisme sportif que ne renierait pas le *sportsman* Pierre de Coubertin.

Notre désir serait que dans l'ensemble de ces notes on pût trouver comme un chapitre ou supplément à l'étude des idées qui nous passionnèrent, comme une contribution





Rue d'Ulm

à l'histoire esthétique de ce temps. On a dit très finement que le sport était une passion et qu'il ne s'agissait plus que de lui trouver un sens [...].

Pour l'élite qui nous occupe, le sport est autre chose que le vertige du risque ou que le désir du gain. Il prend peu à peu la valeur d'un travail intellectuel ou d'une émotion esthétique [...].

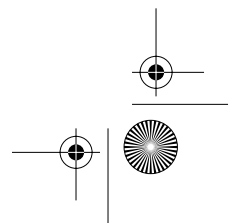
Le sport sait exprimer la vie. Précisons, si vous le voulez, cette idée, en usant pour nos exemples du sport hippique. Nous y trouverons les plus soudaines élévations et les plus tragiques décadences [...]. Quel merveilleux symbole des métaphysiques qui nous formèrent ! Introduisez l'idée d'un progrès possible où tout ce changement tendrait, vous aurez l'illustration la plus belle dont la philosophie de Darwin ou de Haeckel puisse s'enrichir. Nous pouvons isoler une génération, c'est un chapitre de l'histoire. La vie d'un crack est quelquefois une belle biographie [...].

Dans la vie, la lutte se disperse et s'éparpille entre des milliers d'individus, grossiers pour la plupart et médiocres, dont nous ne pouvons éviter le contact. Ici nous nous trouvons dès l'abord en présence d'une sélection. C'est la lutte pour la vie idéalisée. Elle n'est pas gâtée par l'idée de la souffrance que notre succès peut apporter à nos rivaux, par la crainte des risques personnels où l'émulation nous jette [...]. N'est-ce pas le graphique le plus saisissant qui soit de la lutte et de la valeur relative des hommes ? Ce n'est même plus la lutte pour la vie ; c'est proprement la vie pour la lutte : *life for struggle*¹¹.

Le sport en question

Mais la passion du sport ne gagne pas, loin s'en faut, tous les élèves de l'École normale supérieure. Certains concèdent quelques instants aux loisirs corporels sans devenir pour autant des compétiteurs. C'est le cas de Paul Dimoff obligé d'adopter « une bonne hygiène physique et mentale » pour combattre son extrême fatigue intellectuelle et sa langueur. Sur recommandation médicale, il se livre à des excursions et des ascensions faciles dans les Alpes à l'été 1900 dans l'esprit du Club alpin français, puis à des parties dominicales de canotage sur la Seine ou sur la Marne au printemps 1902. La culture physique et le simple délassement sportif sont une révélation pour ce condisciple de Jérôme Carcopino qui avait jusque-là négligé son corps.

D'autres comme André François-Poncet (1907 I) dénoncent l'anti-intellectualisme des étudiants de la faculté de droit et de l'École libre des sciences politiques mis en scène par les nationalistes Henri Massis et Alfred de Tarde comme une conséquence de la pratique des sports et de l'américanisme. Le futur ambassadeur de France en Allemagne se demande quel avenir peut bien réserver l'avènement d'une jeunesse « qui ne lit guère, et *L'Auto* [l'ancêtre du journal *L'Équipe*] de préférence à la *Revue des Deux Mondes* [...] et qui aujourd'hui est manifestement musculaire quand la jeunesse d'hier était cérébrale. »





À sa manière, Jean Jaurès (1879 l) refuse, lui aussi, la nouveauté du sport. Dans *L'Armée nouvelle* (1911), il ne suit ni les broussistes parisiens tentés de conjuguer sport et socialisme, ni les guesdistes de Lille et de Marseille restés fidèles à la gymnastique patriotique. Sa préférence semble aller à la méthode d'éducation physique laïque et scientifique du dreyfusard Georges Demeny.

Postérités athlétiques

La sortie de guerre semble favoriser l'élan des sports rue d'Ulm. Sur les bases d'un groupe sportif languissant auquel avaient participé les élèves Belier et Marcel Thorez (un mathématicien connu pour appartenir au groupe communiste de l'École), le Cercle athlétique de l'École normale supérieure est constitué en juin 1922. Cet ancêtre de l'Association sportive des archicubes fondée en 1968 bénéficie d'une piste cendrée tracée dans l'ancien jardin de l'administration et de deux courts de tennis situé en bordure du maquis de la rue Rataud. Depuis l'aménagement des différentes cours-jardin en 1924, les séances d'éducation physique sont dirigées par le professeur Ménétier qui a adopté la méthode naturelle de Georges Hébert. Dans le *Bulletin de la Société des amis de l'ENS* de janvier 1925, Robert Flacelière (1922 l) évoque un autre sport élitaire : lors de « sa semaine alpine », il marche ainsi sur les traces du grand alpiniste Victor Puiseux (1837 s) et de son fils Pierre, également normalien (1875 s), mathématicien et astronome.

Dans ces années 1920, la jeune génération littéraire aborde sans complexe le thème sportif. L'agrégé de lettres Marcel Berger crée en 1919 le Plume-Palette-Club qui rassemble, pour des séances de méthode naturelle et pour des parties de basket-ball, des artistes et des écrivains comme Igor Stravinsky, Jean Giraudoux (1903 l) ou Jean Prévost (1919 l). En février 1913, à la demande d'Henri Alain-Fournier qui le qualifiera de « trois-quarts inégal mais parfait écrivain » dans sa préface au *Grand Meaulnes*, Jean Giraudoux avait déjà rejoint Jacques Rivière, Gaston Gallimard, et Pierre Mac Orlan au sein du Club sportif de la jeunesse littéraire. Sa passion pour le sport remonte à sa classe de khâgne : en 1902, il est l'un des collaborateurs du TOPO, « l'organe hebdomadaire politico-esthétique-sportif et divers de la Cagne du lycée Lakanal ». Il est tout à fait représentatif de cette deuxième génération sportive des années 1900 qui n'hésite plus à marier sport et littérature.

L'équipe de rugby prévoit, sur quinze joueurs, huit joueurs forts et actifs, deux légers et rusés, quatre grands et rapides, et un dernier, modèle de flegme et de sang-froid. C'est la proportion idéale entre les hommes [...]. J'aime savoir, le jeudi après-midi, quand je rencontre les lycéens qui vont au rugby, qu'ils ont au-dessous de leur sinistre redingote des maillots colorés¹².





Rue d'Ulm

Jean Prévost est entré à l'École avec les survivants des promotions 1912 et 1913, avec ceux de la promotion 1914, avec les petites promotions de 1916, 1917 et 1918, enfin avec l'énorme promotion spéciale des démobilisés de 1919. Admirateur du nageur américain Johnny Weissmuller (Tarzan), qui est triple médaillé lors des Jeux olympiques de Paris en 1924, il recherche une expérience corporelle existentielle dans le sport. À défaut peut être d'avoir bravé la mort comme ses condisciples. Parce qu'il permet de rejouer la camaraderie des tranchées, le rugby à XV est particulièrement à l'honneur.



Ils arrivent sur le terrain, de ce trot un peu haut que poussent les crampons, et chacun des joueurs se sent mieux de l'équipe en apercevant l'autre équipe. Leurs pieds d'abord tâtent le terrain et le trouvent lourd, leurs poumons tâtent l'air et le trouvent accueillant ; ils tâtent la foule des yeux et des oreilles, et y trouvent remplaçants et copains, ce petit morceau de sympathie qui encourage ou console. Puis ils regardent les adversaires dont les masses sont visibles sous les maillots blancs collants et les culottes bien lavées [...]. On place enfin la balle au centre, et se dessinent la ligne lourde des avants, la ligne claire et manœuvrière des trois-quarts. Ils se voient de plus près : les lignes arrière flairent le combat ; les avants flairent la lutte et le travail, et ceux-là n'observent pas seulement leurs adversaires, ils les pèsent¹³.

Les années 1930 sont celles d'un reclassement sportif avec la dissolution de la plus ancienne des équipes ulmiennes de sport collectif, celle de rugby, « faute de trouver des adversaires jouant correctement et amicalement ». Une quinzaine de sportifs sont ainsi libérés qui, l'année suivante, en 1931, adoptent le déjà populaire football, réputé moins violent, et le basket-ball. L'équipe d'athlétisme est particulièrement dynamique sous la vigoureuse direction de Raymond Boisset (1932 l), champion de France sur 400 m en 1934. Une photographie du 22 avril 1932 montre le sociologue solidariste Célestin Bouglé, accoudé au balcon de la piscine de la Gare, surplombant quelques élèves de l'École encadrés par le logicien et philosophe Jean Cavaillès (1923 l) et le champion de natation recordman du monde Jean Taris, tous prêts à plonger¹⁴. Décidément pro-sportif, le directeur de l'École intervient le 5 mars 1937 auprès du ministre Jean Zay au sujet de l'insuffisance des crédits affectés au sport normalien : « Il n'est pas indifférent, écrit-il, de gagner définitivement au sport une école qui a eu jusqu'ici la réputation de lui être réfractaire. » L'argument permettra, semble-t-il, aux normaliens d'être admis à la piscine de la Croix-Catelan.

Au temps du directeur et secrétaire d'État de Pétain Jérôme Carcopino (1901 l), le régime de Vichy opère une reprise en main du sport à l'École normale supérieure : choix des maîtres, amélioration des installations sportives, stages d'éducation générale, refonte des statuts de l'association sportive après l'adoption de la Charte des sports du 20 décembre 1940. En réaction au redressement physique et moral imposé par le Commissariat général à l'éducation générale et sportive, le « bonvoust » disparaît définitivement de l'horizon normalien après 1945. Il doit céder la place au « ruffin »,





simplement hygiénique, et surtout facultatif. En attendant la victoire finale du sport dans les années 1970...

Notes

1. Les rhétoriciens étaient considérés comme des êtres « disgraciés et mal foutus » selon André François-Poncet, *Bulletin des amis de l'École normale supérieure*, janvier 1952, cité par Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988 ; rééd. Paris, PUF, 1994, p. 37.
2. Jean-François Sirinelli, *ibid.*
3. Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, « L'intellectuel : une définition », *Les Intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2^e éd., 1996, p. 5-12.
4. Jules Simon, *La Réforme de l'enseignement secondaire*, Paris, Hachette, 1874.
5. *Maîtres et élèves, célébrités et savants. L'école normale supérieure, 1794-1994*, Catalogue des Archives nationales, 1994, p. 80.
6. Jean-François Sirinelli, « L'affaire de la PMS », *Génération intellectuelle, op. cit.*, chap. XIV, p. 497-536.
7. Paul Dimoff, *La Rue d'Ulm à la Belle Époque, 1899-1903*, Paris, G. Thomas, 1970.
8. Gustave Téry, « Le normalien », in *Les Normaliens peints par eux-mêmes*, Paris, Armand Colin, 1895.
9. Gustave Téry, « Un rêve anglais », *ibid.*
10. *Maîtres et élèves, op. cit.*, p. 96.
11. Léon Blum, « Life for struggle », *Revue blanche*, janvier 1894.
12. Jean Giraudoux, *Le Sport*, Paris, Hachette, 1928.
13. Jean Prévost, *Plaisirs des sports, essai sur le corps humain*, Paris, Gallimard, 1925.
14. *Maîtres et élèves, op. cit.*, p. 123.

Bibliographie introductive à l'histoire du sport en France

- Pierre Arnaud (dir.), *Le Corps en mouvement. Précurseurs et pionniers de l'éducation physique*, Toulouse, Privat, 1981.
- *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.
- Françoise Bosman, Patrick Clastres et Paul Dietschy, *Le Sport : de l'archive à l'histoire*, Besançon, PUFC, 2006.
- Patrick Clastres et Paul Dietschy, *Sport, société et culture en France du XIX^e à nos jours*, Hachette, « Carré Histoire », 2006
- Richard Holt, *Sport and Society in Modern France*, Londres, Macmillan, 1981.
- Ronald Hubscher, Jean Durry et Bernard Jeu, *L'Histoire en mouvements. Le sport dans la société française (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1992.
- Philippe Tétard (dir.), *Histoire du sport en France*, 2 vol., Paris, Vuibert, 2007.
- Georges Vigarello, *Passion Sport. Histoire d'une culture*, Paris, Textuel, 2000.





SPORT ET SOCIÉTÉ

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE D'ÉDUCATION PHYSIQUE : UNE ÉCOLE ÉPHÉMÈRE, OU LES ENS SONT-ELLES MORTELLES ?

Pierre Jullien (1954 s)

Il a été le premier directeur de l'IREM (Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques) puis celui de la Maison académique de formation du personnel de l'Éducation nationale.



Sept écoles normales supérieures

P our nous, élèves de la promotion 1954, il y avait sept écoles normales supérieures : Ulm, Sèvres, Saint-Cloud, Fontenay, l'ENSET et les deux ENSEP (garçons et filles), dont nous pensions qu'elles avaient le même statut ; tout au moins en ce qui concernait les élèves, qui depuis le 1^{er} janvier 1954 étaient devenus des fonctionnaires-stagiaires¹.

Sous cette apparente égalité, se cachent des histoires bien différentes liées aux finalités de chacune de ces écoles, qui elles-mêmes ont pu varier avec le temps.

La première École normale supérieure, école de garçons, fut créée le 9 brumaire de l'an III (30 octobre 1794) par la Convention qui décrète que :

(article 1^{er}) Il sera établi à Paris une École normale, où seront appelés, de toutes les parties de la République, des citoyens déjà instruits dans les sciences utiles, pour apprendre, sous les professeurs les plus habiles dans tous les genres, l'art d'enseigner.

Elle ouvrira en janvier 1795, pour former des élèves destinés à ouvrir ensuite dans leurs départements d'origine des écoles normales d'instituteurs. Elle s'installera rue d'Ulm le 4 novembre 1847.

Il faudra attendre Jules Ferry pour voir la création :

- en 1880, de l'École normale supérieure de l'enseignement primaire de Fontenay-aux-Roses pour les jeunes filles ;
- en 1881, de l'École normale supérieure de Sèvres, un an après la loi Sée sur l'enseignement secondaire de jeunes filles ;



– en 1882 de l'École normale supérieure de l'enseignement primaire de Saint-Cloud pour les garçons.

Ce n'est que trente ans plus tard qu'est créée, en 1912, l'École normale supérieure de l'enseignement technique, aujourd'hui ENS de Cachan.

Trente ans après la Libération, deux écoles normales supérieures d'éducation physique seront créées. Elles ne vont vivre qu'un peu plus de vingt ans. Ce qui est très peu si, en matière d'éducation, on choisit la décennie pour unité de temps. Par ailleurs, remarquons déjà la marginalisation de la *gymnastique*, parmi les disciplines enseignées. Pourquoi, alors qu'elle était obligatoire dans les établissements scolaires depuis 1869, cette matière n'a-t-elle pas été prise en charge par les ENS, à leur création ?

Apparition et disparition de l'École normale supérieure d'éducation physique

Les ENSEP ne sont pas apparues *ex-nihilo*, comme le fut l'École de la rue d'Ulm ; elles s'insèrent dans la longue histoire de la formation des maîtres en éducation physique et sportive. Ces établissements sont une étape dans une succession de mutations de structures existantes.

Ce sont d'abord les militaires qui, dans la première moitié du XIX^e siècle, ont ressenti le besoin d'avoir des cadres pour former les troupes sur le plan corporel. La célèbre « École de Joinville » date de 1852. On ne parlait pas alors d'*éducation physique et sportive* (nom actuel de la discipline enseignée, de l'école au lycée) mais plutôt de *gymnastique*, qui devait (par décret du 24 avril 1848) être enseignée dans les collèges. C'est pourquoi les enseignants seront, pour la plupart, des militaires ou d'anciens militaires.

Vingt ans plus tard, à l'initiative de Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, le décret du 3 février 1869 confirme l'obligation de l'enseignement de la gymnastique dans les lycées impériaux, les collèges communaux et les écoles normales primaires, avec la volonté de bien distinguer la gymnastique de l'école de la gymnastique militaire.

Les « maîtres de gymnastique » habilités à intervenir dans le cadre scolaire devront dorénavant être agréés par une commission ministérielle, qui leur délivrera un certificat spécial d'aptitude à l'enseignement de la gymnastique.

Ce certificat d'aptitude à l'enseignement de la gymnastique (CAEG) est effectivement créé par arrêté du 25 novembre 1869, mais aucune préparation officielle n'est encore organisée. Ce n'est que plus tard, en 1880, que sera proposée une réelle formation au CAEG avec les cours du « Cercle de gymnastique rationnelle », animés par Georges Demenÿ, qui est un proche collaborateur du docteur Étienne-Jules Marey (inventeur de la chronophotographie), et qui est considéré, par beaucoup, comme le fondateur de l'éducation physique scientifique.





Sport et société

Les titulaires de ce diplôme peuvent intervenir aussi bien dans les associations de gymnastique que dans le cadre scolaire.

À l'orée du ^{xx}e siècle, l'influence des militaires s'efface devant celle des médecins et parallèlement apparaît celle des pays nordiques. La *culture physique* se substitue peu à peu à la gymnastique. Le terme de *sport*, quant à lui, ne devient courant qu'avec le renouveau des Jeux olympiques d'Athènes en 1896 et Pierre de Coubertin.

En 1903 est créé le cours supérieur d'éducation physique, qui fonctionne, pendant les vacances puis à temps partiel, au lycée Jeanson-de-Sailly, sous l'autorité de Georges Demenÿ. Ainsi, pour la première fois, la formation des professeurs d'éducation physique gravite autour de l'Université de Paris.

Avec le décret du 30 décembre 1907, se produit une nouvelle avancée. Ce décret spécifie que les enseignants des lycées et collèges devront être titulaires du CAEG degré supérieur, délivré à l'issue de l'enseignement du cours supérieur. Peuvent s'y présenter les titulaires du CAEG élémentaire et/ou les détenteurs d'un diplôme de gymnastique de l'école militaire de Joinville.

Après la guerre de 1914-1918, le cours supérieur, dirigé par André Latarjet, à l'origine chirurgien, poursuit les formations aux CAEG (élémentaire et supérieur) et, en 1928, sont créés, en province, pour les mêmes préparations, les instituts régionaux d'éducation physique (IREP), rattachés aux facultés de médecine.

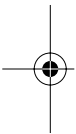
En 1928, le docteur Paul Chaillet-Bert prend la direction de l'Institut d'éducation physique de l'Université de Paris, rue Lacreteille. En concurrence avec Latarjet, il crée en 1930 un cours de perfectionnement, qui sera transformé, par décret du 5 octobre 1933, en École normale d'éducation physique (ENEP), pour laquelle de gros moyens sont mis à disposition : un stade avec éclairages, un gymnase, des salles de cours et des salles de projections cinématographiques, des installations sanitaires, etc.

La création de cette école renforce la mainmise par les médecins, au détriment des militaires, sur la formation des cadres de l'éducation physique scolaire.

La rivalité entre Chaillet-Bert et Latarjet ne cesse pas. En 1935, ce dernier est chargé par le ministère de présider une commission d'étude sur un « professorat d'éducation physique » ; il arrive à faire nommer Ernest Loisel à la direction de l'ENEP, lequel y restera jusqu'en 1941.

Mécontente, l'Université de Paris expulse l'ENEP des locaux de la rue Lacreteille, où Chaillet-Bert prend la direction de l'IREP, soulignant ainsi son caractère régional.

Pendant un an, l'ENEP erre entre la rue de Tilsitt (ministère de la Santé publique) et le stade Roland-Garros, puis s'installe en 1936 au 40 boulevard Jourdan. Les élèves sont logés à l'hôtel, les garçons à l'hôtel Terminus (porte d'Orléans) et les filles rue de la Tombe-Issoire.





Le sport à l'École, le sport et l'École

En mars 1941, sous le gouvernement de Vichy, un « S » est ajouté à la fin du sigle ENEP. L'école devient École nationale d'éducation physique et sportive (ENEPS). Parallèlement, en 1942, est créé le certificat d'aptitude au professorat d'éducation physique et sportive (CAPEPS).

Enfin, en 1945, l'ENEPS a été divisée en deux écoles normales supérieures d'éducation physique. L'ENSEP « filles », installée à Châtenay-Malabry et l'ENSEP « garçons », qui déménagera du boulevard Jourdan à la redoute de Gravelle avant de s'installer, en octobre 1955, confortablement et définitivement dans le bois de Vincennes, sous la conduite de son directeur Raymond Boisset, à côté de l'Institut national des sports (INS) créé à la même époque, pour accueillir l'élite du sport français (entraînement des athlètes et formation des cadres), Jeux olympiques obligent !

La cohabitation entre l'ENSEP « garçons » et l'INS sera parfois difficile. Au mieux chacun ignorera l'autre, alors que leur implantation dans un même complexe a été voulue par le pouvoir politique.

Jusqu'en 1969, les deux ENSEP ont eu pour mission de former des professeurs d'éducation physique, qui devaient enseigner dans les collèges et les lycées. Elles y ont parfaitement réussi.

Le décret du 5 juin 1969, signé par Joseph Comiti, supprime les deux ENSEP pour créer l'ENSEP « nouveau régime » qui garde la même appellation pour un autre





Sport et société

fonctionnement et la mission de former des enseignants de niveau supérieur et de promouvoir la recherche en EPS. À titre transitoire, les promotions préparant le CAPEPS terminent leur scolarité. Les derniers élèves capepsiens sont sortis de l'ENSEP en 1973.

La nouvelle école est mixte. Installée à Châtenay-Malabry, elle accueille comme élèves une trentaine d'enseignants d'EPS, déjà titulaires depuis au moins deux ans, recrutés par concours, pour suivre une formation de deux années, sur un thème de recherche précis, validée par un mémoire. En sortant, les élèves peuvent exercer soit des fonctions d'enseignement (secondaire ou supérieur) soit d'administration et de gestion des activités physiques, sportives et/ou de loisirs.

Cette nouvelle ENSEP n'a plus rien à voir avec les cinq autres écoles normales, et disparaîtra définitivement sept ans plus tard, avec la création, le 1^{er} janvier 1977, de l'Institut national du sport et de l'éducation physique² (INSEP) par la fusion de l'INS et de l'ENSEP.

Ce nouvel établissement, qui existe toujours, est perçu par l'opinion publique, à juste titre, comme l'école des champions, comme la maison des sportifs de haut niveau.

L'entrée et la scolarité à l'ENSEP

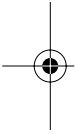
Du temps de son existence, l'ENSEP n'avait pas le monopole de la formation des enseignants d'EPS. Pour faire très simple : les centres régionaux d'éducation physique et sportive (CREPS) formaient, en deux ans, les maîtres d'éducation physique (titulaires du BEPC) et, parallèlement, certains IREPS et/ou CREPS préparaient aussi au CAPEPS, quatre ans après le baccalauréat.

L'entrée en première année dans un IREPS ou un CREPS, pour préparer la première partie (P1) du professorat d'éducation physique, faisait l'objet d'une sélection sévère, portant à la fois sur des épreuves écrites, des épreuves orales et des épreuves sportives.

À la fin de cette première année, des épreuves relevaient, à la fois, du concours d'entrée à l'ENSEP et de l'examen pour obtenir P1. L'admissibilité consistait en trois épreuves écrites (anatomie, physiologie, psychopédagogie) ; venaient ensuite sept épreuves sportives (en partie au choix du candidat), quatre oraux (anatomie, physiologie, psychopédagogie, règlements et techniques) et sept séquences pédagogiques, en présence d'élèves.

L'ensemble donnait lieu à un classement. Les mieux classés entraient à l'ENSEP (80 garçons, 70 filles) et devenaient fonctionnaires-stagiaires ; les autres poursuivaient dans un IREPS et/ou un CREPS, éventuellement boursiers.

À l'ENSEP, la scolarité proprement dite durait trois ans : deux années pour préparer l'examen probatoire, la deuxième partie du professorat (P2) et une dernière année pour préparer le concours final (P3).





Le sport à l'École, le sport et l'École

Comme les contrôles antérieurs, l'examen probatoire était assez lourd (deux écrits, deux oraux et une dizaine d'épreuves sportives et pédagogiques).

À l'ENSEP, jusqu'en 1968, il n'y avait pas de contrôle en fin de première année. L'examen P2 se situait en fin de deuxième année. Ensuite, avec la création (dans les universités) des UER d'EPS et des IPEPS, un contrôle avait lieu chaque année.

Quelle que soit la filière, la fin de la scolarité était sanctionnée par la réussite au CAPEPS. Il fallait de nouveau obtenir l'admissibilité à l'issue de deux épreuves écrites (pédagogie générale, pédagogie appliquée) puis affronter deux épreuves physiques (au choix du candidat), deux épreuves orales (pédagogie, méthodologie) et trois séances avec des classes (leçon d'EP, corrective, initiation sportive).

Jean Zoro, dans son magnifique ouvrage, *Images de 150 ans d'EPS*, distingue, avec tous les bémols nécessaires, quatre périodes relatives aux idées dominantes sur l'enseignement de la discipline :

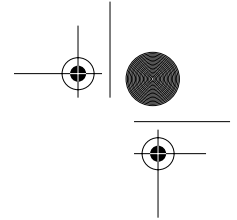
- avant 1900, la *gymnastique*, selon les militaires, est utile à l'homme pour être plus fort, plus habile, plus résistant pour rendre des services à l'État et à l'humanité ;
- de 1900 à 1945 (période de pénurie, où la santé préoccupe avant tout), l'*éducation physique*, selon les médecins, a pour but de développer le corps et sa résistance, dès l'enfance et durant toute la vie, dans le sens de l'épanouissement global de l'homme, avec l'altruisme pour composante morale ;
- de 1945 à 1980, l'*éducation physique et sportive*, selon les instructions officielles, agit sur l'individu conçu comme un tout et contribue à la formation de sa personnalité en l'aidant à s'épanouir physiquement, intellectuellement et moralement, avec une composante culturelle ;
- après 1980, les *activités physiques et sportives*, sous la pression du mouvement sportif, doivent permettre l'accès à la culture que représente le sport, sans trop renier les préceptes antérieurs.

Ainsi, l'ENSEP a couvert, en grande partie, la troisième période qui pointait déjà avec la nomination de Loisel à la direction de l'ENEP. L'influence des médecins diminue au profit des éducateurs et des théoriciens. Le développement du sport est devenu, plus que jamais, l'affaire de l'État dont l'emprise ne se relâchera plus.

Après la Libération, l'éducation physique est attachée au ministère de la Jeunesse et des Sports. La rivalité, entre les tenants d'une éducation physique généraliste et ceux d'une éducation par le sport, va naître et ne cessera pas.

Toute la promotion préparait le même concours, mais la palette des enseignements sportifs était très large du fait de la grande diversité des activités offertes (athlétisme, sports individuels, sports collectifs, activités de plein air, danse rythmique...).





Sport et société

À titre personnel, je me souviens que les élèves de l'ENSEP « garçons » tout comme ceux de l'ENSET ou de Saint-Cloud n'étaient pas tenus, comme nous, de suivre l'instruction militaire obligatoire (IMO)³. J'en ai cependant rencontré qui avaient suivi les EOR et connu d'autres qui avaient fait leur service militaire au bataillon de Joinville.

N'étant pas un militant forcené, je connaissais l'existence d'une intersyndicale des élèves, mais n'en ai jamais fait partie.

À vrai dire, j'ai surtout connu l'ENSEP « filles » à Châtenay-Malabry, en 1957, après l'admissibilité au concours d'entrée, lorsque Odette a présenté P1.

C'était la fin du printemps, le début de l'été, les candidates attendaient sur les pelouses de passer leurs épreuves, dans une ambiance très gaie de chants et de rires d'une jeunesse confiante en son avenir. Malheureusement, il y avait aussi quelques pleurs de candidates, qui, à tort ou à raison, pensaient avoir totalement loupé leur prestation.

Certes, ces jeunes filles (jeunes femmes) étaient de belle prestance et bien dans leur peau mais, contrairement à certaines idées reçues, peu d'entre elles pouvaient être comparées aux athlètes d'URSS ou d'Europe de l'Est, qui commençaient à apparaître à la télévision naissante. Elles étaient « normales » et celles qui réussiraient deviendront « supérieures ».

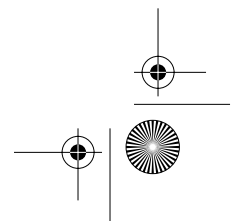
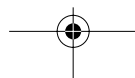
Et maintenant

Après Mai 1968, les universités créèrent des UER d'EPS, qui deviendront des UFR en sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS) et parmi d'autres formations prépareront au CAPEPS et à l'agrégation (créée en 1982). Un grand nombre des professeurs qui y enseignent (y ont enseigné) sont sortis de l'ENSEP.

À la création des IUFM en 1990, la formation des professeurs d'EPS s'est faite, sans trop de problème, en étroite collaboration avec les UFR STAPS. Cependant, on peut regretter (c'est mon cas) que la formation pédagogique, qui s'échelonnait sur quatre ans et qui préparait vraiment au métier, ait dû s'aligner sur celles des autres disciplines.

Il y a quarante ans, par la formation qu'il avait reçue, le « prof de gym » était souvent celui qui connaissait le mieux ses élèves et, dans un conseil de classe, il pouvait parfois expliquer aux autres enseignants le pourquoi et le comment du comportement de tel ou tel élève. Est-ce encore le cas aujourd'hui ?

La plupart des anciens élèves de l'ENSEP, si malheureusement ils n'ont pas disparu, coulent (selon la formule consacrée) une retraite paisible. Seuls, les tout derniers sortis sont encore en activité. Leurs parcours ont pu être très divers...





Il existait une amicale des anciens élèves de l'ENSEP, héritière de celle des anciens élèves de l'ENEP. Aujourd'hui, elle est devenue Association des enseignants d'éducation physique et sportive (AEEPS), qui regroupe tous les enseignants d'EPS. dans un climat d'amitié et d'entraide, en vue de leur information, de la mise en commun de leurs recherches et de leurs expériences pédagogiques. Elle s'apparente plutôt à une association de spécialistes, moteur de l'innovation et de la recherche en EPS.

Renaissance de l'ENSEP

Peut-on imaginer une renaissance de l'ENSEP ? Sous sa forme antérieure, la réponse est non mais autrement la réponse est oui depuis 2002, avec la création à l'ENS Cachan⁴ du département « Éducation physique et sportive » devenu, depuis 2008, département « Sciences du sport et éducation physique », qui recrute actuellement, chaque année, une dizaine de normaliens (titulaires du L2 STAPS) par concours et éventuellement un ou deux non-normaliens sur dossier.

Le souhait de la direction actuelle est, qu'au-delà de la préparation et du passage de l'agrégation externe en EPS, le plus grand nombre de ses élèves poursuivent leur cursus universitaire en formation doctorale, avec pour principal objectif de devenir chercheur ou enseignant-chercheur.

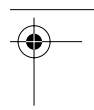
L'EPS est une discipline scolaire d'enseignement obligatoire depuis 1869. Elle a souvent changé de ministère de tutelle : de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts (1870), de l'Instruction publique (1905), de la Guerre (1910), de l'Éducation nationale (1932), de la Santé (1936), de la Jeunesse et des Sports (1966), du Temps libre (1974), de la Qualité de la vie (1976), de la Jeunesse et des Sports (1978) et de l'Éducation nationale depuis 1982. Le rattachement, à cette date, des enseignants d'EPS des collèges et lycées au ministère de l'Éducation nationale apparaît comme définitif.

Ainsi, en plus d'un siècle, l'éducation physique et sportive est (presque) devenue une discipline d'enseignement comme les autres⁵. Cela aura pris beaucoup de temps, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Notes

1. Précédemment, les élèves étaient logés et nourris et percevaient un *pécule* (de l'ordre de 5 000 F, par trimestre, *dixit* J.-L. Ovaert).
2. Voir le site : www.insep.jeunesse-sports.fr/Ui/historiquesom.htm. *webloc*
3. Ce qui peut paraître encore souligner la coupure assez définitive entre l'éducation physique civile et la gymnastique militaire.
4. Voir les sites : <http://www.sciencesport.bretagne.ens-cachan.fr/version-francaise/presentation/>
<http://www.ens-cachan.fr/version-francaise/formation/departements-d-enseignement/>
5. Voir le site : <http://www.curiosphere.tv/ressource/12645-leps-une-discipline-pas-comme-les-autres/77359-1981-leps-discipline-scolaire>



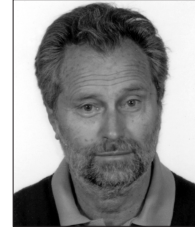


Sport et société

DU GRAND CIRQUE DE ROME AU STADE DE FRANCE

Jean-Paul Thuillier (1963 1)

Professeur à l'École normale supérieure, il a publié, *Le Sport dans l'Antiquité. Égypte, Grèce, Rome* (avec Wolfgang Decker, Picard, 2004).



L'université, le sport et la crainte de la frivolité

Le sport est-il un sujet d'étude convenable, un thème pourvu de quelque légitimité universitaire ? Est-il possible que des normaliens consacrent ne serait-ce qu'une partie de leurs recherches à une activité aussi futile ? Et finalement une revue aussi digne que *L'Archicube* a-t-elle raison de se pencher un seul instant sur le sport à l'ENS, dans la société française ou dans différentes cultures ? En fait, force est de constater que même dans un pays de *sportsmen* comme la Grande-Bretagne, il n'a pas toujours été de bon ton pour un universitaire de s'intéresser au sport. C'est pourtant ce qu'a fait le très grand sociologue Norbert Elias dans son étude du « processus de civilisation », lequel voit dans les pratiques et les spectacles sportifs un moment où peut s'exercer un débridement contrôlé des émotions collectives (ce que commente Christian Bromberger dont nous parlerons plus loin en disant que dans les stades on tolère encore les gros mots : on peut y traiter sans risque l'arbitre de *cinaedus* : les choses vont mieux comme on sait en les disant en latin, une règle que respecte assez rarement le supporter...). Mais en 1954, à Leicester, la chose n'allait pas encore de soi :

Lorsque nous avons commencé à réfléchir à la question qui nous intéresse ici, la sociologie du sport était encore à ses débuts. Je me rappelle très bien que nous nous sommes demandé si le sport – entre autres, le football – pourrait être considéré comme un sujet de recherche digne des sciences sociales, et en particulier d'une thèse de Master of Arts. Nous avons, je crois, quelque peu contribué à ce qu'il le devienne¹.

Et Roger Chartier souligne bien, dans l'avant-propos de ce livre, que « la chose n'allait pas de soi dans les années 1950 où un tel sujet était privé de légitimité sociologique ».

L'annexe de recherches nobles menées sur le travail

Les raisons de cet état de choses ont été parfaitement mises en lumière dans le compte rendu que Pierre Lepape a donné de ce même ouvrage dans *Le Monde* du 18 novembre 1994 :





L'Université est une grande dame qui méprise la frivolité. S'il lui arrive parfois de se pencher sur le sport, elle le fait réellement en se penchant, pour observer d'un peu plus près ces curieuses sociétés que font les hommes qui s'amuse. Il faut bien qu'elle étudie tout, mais l'étude des loisirs et des sports n'est le plus souvent que l'arrière-boutique ou l'annexe des recherches nobles menées sur le travail. Dans la hiérarchie des genres universitaires, la sociologie du sport figure dans les degrés les plus bas de l'échelle. Norbert Elias allait plus loin : il affirmait que tout ce qui a trait au plaisir est plus dédaigné que ce qui traite des contraintes, des règles, des obligations, des normes et des valeurs. Mais n'est-ce pas le cas aussi de nos hiérarchies littéraires où le dramatique fait prime sur le comique, l'ennuyeux sur le plaisant et le sévère sur le ludique ?

Et naturellement, ce qui est dit ici de la sociologie s'appliquera aussi à l'histoire du sport.

Sans doute, en sociologie, les choses ont-elles un peu bougé aujourd'hui. Mais voyez cependant ce qu'écrit encore Christian Bromberger dans les premières pages du livre remarquable qu'il a consacré au phénomène du « supportérisme » en football² :

Pourquoi donc aller braconner sur ces terrains-là qui ne sont même pas parés de dignité culturelle ? Passe encore d'étudier le public d'une exposition de peinture ou d'un concert de musique baroque, mais le football, la moto, le tiercé. De qui se moque-t-on ? Quand nous entreprîmes, en 1985, cette recherche, un député s'émut même que l'on pût attribuer des crédits pour étudier un sujet aussi trivial et formula une question parlementaire où il exprimait agacement et courroux. Ce projet nous valut, par ailleurs, surtout à ses débuts, quelques confraternels sarcasmes : « Ah ! le foot... Vous n'avez pas mieux à faire ?

Un retard de la France

Si, hélas, aucun député ne s'est intéressé à mon sort, je peux témoigner que j'ai connu exactement les mêmes réactions à l'Université : à chaque fois que j'indiquais mon sujet de thèse (« Les jeux athlétiques dans la civilisation étrusque ») à un collègue, je voyais se dessiner sur ses lèvres un sourire mi-ironique, mi-apitoyé... Et, bien des années après, lorsque je conseillais à un étudiant latiniste tel sujet de recherche sur le sport, pour sa maîtrise ou son DEA, je le sentais dans un premier temps intéressé : puis il revenait, quelques jours après, ayant sans doute consulté l'un de mes chers collègues, pour m'annoncer qu'il se lançait dans une recherche des plus originales sur le sentiment de la nature dans les *Bucoliques*. Et en attendant, ces sujets se traitent dans les universités allemandes ou américaines : la création à Cologne et à Graz d'une revue spécifiquement dédiée au sport antique, *Nikephoros*, en témoigne³.

On se doute en effet que si des sociologues eux-mêmes éprouvent encore aujourd'hui des difficultés à faire admettre par leurs pairs des sujets de recherche sur les sports, il





Sport et société

ne peut guère en être autrement dans le milieu des sciences de l'Antiquité qui ne passe pas pour être spécialement ouvert à toutes les innovations. Ce qui est tout de même assez paradoxal quand on songe à la place que la gymnastique a occupée dans l'éducation grecque, au rôle que les concours agonistiques, les « agônes », ont joué dans la civilisation hellénique, et à l'importance des *ludi* dans la vie de la Rome antique : on répétera volontiers la formule *panem et circenses*, mais personne ne se soucie vraiment de savoir en quoi consistaient ces jeux du cirque qui, contrairement à l'idée reçue, n'ont rien à voir avec les combats de gladiateurs. Il faut dire que la France est particulièrement en retard dans ce domaine par rapport aux pays anglo-saxons et germaniques : il n'existe chez nous ni institut ni même chaire d'histoire du sport antique, et il n'est évidemment pas question de revue consacrée à un tel sujet.



Sujet réservé aux canulars

Même en Allemagne où les choses sont pourtant nettement plus évoluées, il y a des faits symboliques. Il vaut la peine ici de rappeler l'incroyable canular qui a frappé récemment la très sérieuse encyclopédie de l'Antiquité qu'est le *Neue Pauly*. Dans le premier volume de cet ouvrage, paru à Stuttgart-Weimar en 1996, s'est glissé un merveilleux article intitulé « Apopudobalia », signé d'un certain Misha Meier : cet article raconte qu'un sport collectif, ancêtre du football, est attesté en Grèce dès le IV^e siècle avant notre ère, qu'il est ensuite passé en Angleterre avec les légions romaines, en Angleterre où on le verra bien sûr renaître au XIX^e siècle... Des citations antiques d'aspect vraisemblable viennent conforter l'existence de cet « *apopudobalia* » sur lequel se sont penchés des auteurs modernes comme B. Pedes [*sic*]... On est évidemment ravi qu'un canular, au demeurant très bien fait, ait pu se glisser dans une encyclopédie allemande, qui passe normalement pour un monument de sérieux et d'érudition : mais, sans être grincheux, on peut aussi relever que ce canular a pu passer parce qu'il tenait à l'histoire du sport antique, domaine méprisé et délaissé par les savants, qui n'auraient sans doute pas laissé dire n'importe quoi dans d'autres domaines de l'Antiquité !

Des jeux olympiques aux jeux du cirque

Il faut enfin arriver au troisième étage de la fusée, c'est-à-dire au troisième obstacle que l'on rencontre lorsque l'on s'intéresse au sport italique et romain : le sport grec a une telle aura – même si cela ne conduit pas à en faire un sujet d'étude privilégié, ce qui est pour le moins contradictoire –, les jeux olympiques ont une telle valeur de modèle que tout le reste du sport antique n'apparaît que comme un avatar dégénéré de l'agonistique hellénique. L'image du sport antique par excellence est celle d'un éphèbe, nu évidemment, courant ou lançant le disque sur la piste du stade d'Athènes ou d'Olympie. Et le sport romain est réduit, comme nous le disions plus haut, à la formule *panem et circenses*, et ne suscite que mépris : c'est si vrai que, pour la plupart

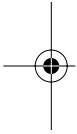


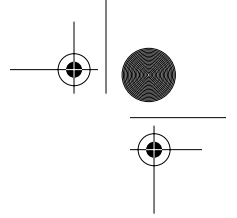


des gens, les « jeux du cirque » sont les combats de gladiateurs ou quelque malheureuse chrétienne jetée aux lions, alors que les *munera* de gladiateurs – le terme même de jeux (*ludi*) n'est pas employé à leur sujet – n'ont pratiquement jamais eu lieu dans le *circus* romain. D'ailleurs, les combats de gladiateurs ne font leur apparition à Rome qu'un demi-millénaire après les spectacles proprement sportifs, autrement dit les compétitions hippiques et athlétiques.

Rome comme précédent au sport moderne : jogging au Champ-de-Mars

Cette attitude est d'autant plus regrettable que si l'on veut vraiment trouver un précédent au sport moderne, c'est vers Rome que l'on doit se tourner en priorité. Si l'on songe aux deux formes que prend essentiellement le sport dans nos sociétés, on les rencontre déjà dans la civilisation romaine. Il y a tout d'abord ces exercices physiques que l'on fait, seul ou en groupe, pour garder la « forme », pour des raisons de santé ou simplement pour le plaisir : c'est ce que l'on pourrait appeler le sport-jogging, celui que l'on pratique à Paris, au Luxembourg ou au bois de Boulogne, à Lyon, au parc de la Tête d'or ou sur les quais du Rhône. Or, ce type d'activité sportive, les Romains le connaissaient aussi bien que les Grecs à qui on aurait parfois tendance à le réserver : mais de même que les Grecs fréquentaient assidûment les gymnases, les *cives romani* se retrouvaient régulièrement au Champ-de-Mars, ou, à partir de l'époque impériale, dans les palestres ou les salles des thermes destinées à cet effet. Dans les provinces occidentales de l'Empire, afin de pratiquer ses sports favoris, on pouvait se rendre souvent dans un *campus* qui reproduisait sur un mode mineur le *Campus Martius* de l'*Urbs*, le Champ-de-Mars. Et si ces exercices physiques avaient surtout eu au départ et gardaient encore un peu, à la fin de la République, une visée militaire, ils avaient rapidement pris une tonalité franchement sportive : il suffit de lire Horace pour se représenter, à la fin de la République, tous ces Romains en train de courir, de sauter, de lancer disque ou javelot, ou même de faire rouler leur cerceau – car cet exercice n'était pas réservé aux enfants... avant de piquer une tête dans le Tibre ou dans l'Eau vierge, l'un des aqueducs de Rome. Et l'on voyait même, dans certains cas, une couronne de spectateurs se former autour des athlètes « amateurs » les plus brillants. C'est enfin l'occasion de souligner que les Romains pratiquaient assidûment la natation, même si celle-ci n'était pas un sport de compétition comme aujourd'hui : les thermes comprenaient régulièrement une piscine aux dimensions importantes qui permettait non seulement de barboter (*lavari*) mais aussi de nager réellement (*natare*). Et la littérature historique ne manque pas d'exemples pour nous prouver que les Romains les plus célèbres comme César étaient capables d'exploits aquatiques.





Sport et société

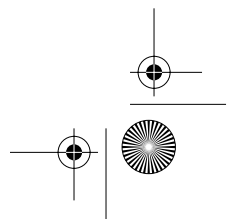
**De Ben Hur à Zidane : une passion planétaire.
Rome invente le « sport spectacle »**



Le sport moderne, c'est aussi et surtout le sport-spectacle qui déchaîne l'enthousiasme de millions de spectateurs : il suffit de penser au football dont on a pu dire qu'il était une passion planétaire, et qui de fait est joué et regardé dans le monde entier – avec « l'exception nord-américaine », et encore est-il en train de gagner petit à petit sa place aux États-Unis. Or là, il n'est pas de comparaison possible avec la Grèce antique : si l'on a pu construire à notre époque dans certains pays (en particulier en Amérique du Sud) des stades de plus de cent mille places – on se méfie d'ailleurs aujourd'hui d'un certain gigantisme – on doit se rappeler que le stade d'Olympie, d'une façon extrêmement symbolique, n'a jamais été équipé de gradins pour les spectateurs, qui devaient donc se contenter de rester debout ou de s'asseoir sur le gazon des talus : quant à la capacité de l'édifice, elle était de moins de cinquante mille spectateurs. Il en est de même pour un autre stade panhellénique, celui de Némée dans le nord-est du Péloponnèse, qui a été récemment fouillé par des archéologues américains : ces fouilles minutieuses ont permis là aussi de montrer que les talus étaient simplement un peu aménagés pour que les spectateurs puissent placer plus aisément couvertures et coussins. Les seuls stades grecs dotés de gradins ne reçoivent en fait cette structure qu'à l'époque romaine : le cas le plus significatif est ici celui de Delphes. Avec le *Circus Maximus*, on est de toute façon dans un ordre d'échelle tout à fait différent : au début de l'Empire,



Maquette du Grand Cirque de Rome (à gauche, le Palatin).





Le sport à l'École, le sport et l'École

l'édifice peut en effet accueillir sur ses gradins de pierre environ cent cinquante mille spectateurs – encore est-ce une estimation basse. C'est bien Rome qui « invente » le sport-spectacle et les courses de chars sont aussi une « passion planétaire » qui touche tout l'Empire, de Tarragone à Constantinople, en passant par Carthage, Antioche et Alexandrie.

On s'imagine donc à tort que le sport-spectacle constitue une nouveauté propre à la société moderne et l'on s'alarme aujourd'hui de ce qui serait une dérive récente du sport, une perversion de l'esprit sportif. On met l'accent sur le phénomène du « supportérisme » et sur toutes les violences qui en découlent. À côté du hooliganisme, qui mobilise en certaines occasions des forces policières considérables, il faut faire un sort au rôle désormais fondamental de l'argent dans tous les compartiments de l'univers sportif et à son cortège de corruptions et de tricheries, le dopage en étant la face la plus connue – même si ses modalités techniques nous échappent souvent. Nous serions désormais bien loin de la Grèce classique, et des images idylliques s'imposent à nous, comme on peut en voir par exemple sur des vases attiques à figures rouges : celles d'un athlète nu, à la plastique parfaite, courant sur la palestre ou sur la piste du stade d'Olympie.

On reviendra sur cette Grèce éthérée, idéale, mais, dans cette histoire du sport, on oublie un chaînon, et c'est le sport romain, en particulier à l'époque impériale, à partir du 1^{er} siècle de notre ère. Les Romains ont en effet connu le sport-spectacle dans des conditions qui en font le précédent incontestable du sport contemporain ; d'ailleurs, la plupart des critères dégagés par les sociologues pour décrire le sport s'appliquent parfaitement aux *ludi* romains, et la comparaison paraît alors tout à fait fondée. Il n'est pas jusqu'à la critique contemporaine du sport-opium du peuple que nous ne trouvions déjà sous la plume des intellectuels romains ! La fameuse formule de Juvénal : « Du pain et des jeux » [*panem et circenses*] soulignait déjà que les spectacles sportifs contribuaient à faire oublier au peuple la perte de ses libertés et de ses droits politiques :

Ce peuple qui jadis distribuait les pleins pouvoirs, les faisceaux, les légions, tout enfin, il a rabattu de ses prétentions et ne souhaite plus anxieusement que deux choses : du pain et des jeux ! (Juvénal, *Satires*, 10, 78-81)

La théorie d'une différence fondamentale entre sport moderne et jeux antiques s'est surtout imposée parce que l'attention s'est focalisée sur la Grèce : entre autres du fait de la renaissance des Jeux olympiques à partir de 1896 – mais on sait bien que l'idée est antérieure d'un siècle à Pierre de Coubertin. Les sociologues, dans la tradition de Norbert Elias, ont beaucoup insisté sur le fait que le sport était une réalité sociale nouvelle, originale, apparue en Angleterre au XIX^e siècle, avec des caractères spécifiques liés à la société dans laquelle il se développait : les agônes, les concours





Sport et société

grecs ne répondaient à aucun des critères envisagés et ainsi, selon eux, le sport moderne ne s'inscrit aucunement dans la continuité avec l'Antiquité, dans une longue histoire qui remonterait à la Grèce.



Sport-spectacle : courses de quadriges au *Circus Maximus*

Cette analyse est juste mais elle oublie totalement le monde romain. Il est vrai que les grands sports collectifs de ballon n'ont pas été les jeux essentiels des Anciens, même si la balle (*pila, follis*), sous toutes ses formes, a été l'un des divertissements préférés des Romains. L'équivalent du football, comme nous le suggérons plus haut, ce sont à Rome les courses de chars, volet principal des *ludi circenses* (précisons encore que, contrairement à ce qui est dit et écrit partout, depuis longtemps, les jeux du cirque n'ont rien à voir avec les combats de gladiateurs et les vierges chrétiennes livrées aux lions... tout juste est-il vrai que les *venationes*, les chasses aux animaux sauvages, se sont déroulées dans le cirque avant l'invention de l'amphithéâtre).

On ne peut qu'esquisser les points essentiels de ce rapprochement qui permettent d'affirmer que le sport moderne est né dans la Rome antique – et certainement pas en Grèce. Comme le football, les courses hippiques ont connu une diffusion mondiale, sur le modèle romain, dans toutes les régions de l'Empire, c'est-à-dire dans une grande partie du monde habité. De l'Espagne à l'Asie mineure, en passant par l'Égypte, de la



Mosaïque de Rome : le cocher de la faction rouge.





Le sport à l'École, le sport et l'École

Gaule à l'Afrique en passant bien sûr par l'Italie, toutes les grandes villes romaines ont éprouvé, pendant plusieurs siècles, une même passion pour les cochers et les chevaux qui se livraient à ces compétitions du cirque : les témoignages des auteurs anciens sont formels et unanimes, qu'ils écrivent en grec ou en latin, et tous reprennent d'une façon ou d'une autre la fameuse expression du poète satirique Juvénal, pour qui Rome, en certaines circonstances, est « tout entière au cirque ». Un autre témoignage typique est celui de Pline le Jeune, l'intellectuel par excellence, qui écrit sous le règne de Trajan au début du II^e siècle, et qui nous dépeint, dans une lettre destinée en fait à la postérité, une sorte de « journée particulière » dans la ville, l'*Urbs* :

Tout le temps qui vient de s'écouler, je l'ai passé entre mes tablettes et mes opuscules dans le plus délicieux repos. Comment, dites-vous, serait-ce possible à la ville ? C'étaient les jeux du cirque, genre de spectacle qui ne me séduit à aucun degré... Aussi suis-je étonné que tant de milliers d'hommes soient sans cesse repris, comme de grands enfants, du désir de voir des chevaux lancés à la course, des cochers debout sur des chars... C'est la casaque qu'on applaudit, c'est la casaque qu'on aime et si en pleine course et au beau milieu de la lutte, la première couleur passait au second cocher et la seconde au premier, les vœux et les applaudissements changeraient de camp... (*Lettres*, 9, 6)



Mosaïque de Piazza Armerina : l'aurige vainqueur.





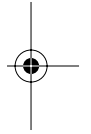
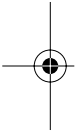
Sport et société

Pline le Jeune ne comprenait vraiment rien à la mentalité d'un supporter ! Même son de cloche beaucoup plus tard, au IV^e siècle, chez l'historien Ammien Marcellin qui constate, désabusé, que tous les Romains, quels que soient leur âge et leur statut social, sont des fanatiques des courses hippiques, et qu'ils passent leur temps à comparer les mérites des chevaux et des cochers :



Leur temple, leur séjour, leur assemblée, le dernier terme de leurs désirs, c'est le Grand Cirque... Quand le jour tant souhaité des jeux équestres commence à blanchir, tous en grand désordre se précipitent, avant que la lumière solaire ait pris tout son éclat, au point de surpasser en rapidité les chars mêmes qui doivent disputer la course : sur l'issue de celle-ci, leurs vœux passionnés divergent et ils sont très nombreux à passer dans l'angoisse des nuits sans sommeil. (28, 4, 29-31)

Qui pourrait contester à propos de la Rome antique l'emploi de l'expression « sport-spectacle » quand on songe que le Grand Cirque de Rome (on disait même le *Circus Maximus*, le Très-Grand-Cirque comme il y a eu la Très-Grande-Bibliothèque) avait une capacité de 150 000 spectateurs ? Ce qui en a fait jusqu'à une époque très récente le plus grand édifice de spectacle sportif du monde, et faut-il rappeler que notre Stade de France n'a une capacité que de 80 000 spectateurs : le mythe d'un stade de 100 000 places, qui a bercé des générations de sportifs (et d'hommes politiques) en France, a sans doute définitivement vécu ! Contrairement à ce que l'on croit, ces places n'étaient d'ailleurs pas toutes gratuites : on faisait la queue dès potron-minet pour occuper ces dernières. Excédé par les bruits de la foule qui le réveillaient lui et son cheval, Caligula, l'empereur fou, fit un jour donner la garde qui laissa quelques dizaines de victimes sur le terrain dont plusieurs notables (vingt chevaliers). Autre différence significative : il faut parler à Rome de spectateurs *et* de spectatrices. Car, si les femmes grecques ne pouvaient assister aux Jeux olympiques, les Romaines étaient bien présentes sur les gradins du Grand Cirque, et cette mixité remontait sans doute à l'époque étrusque – dans cette civilisation qui a beaucoup influencé celle de Rome, la femme jouissait en effet d'une condition privilégiée et des fresques funéraires de Tarquinia, datées de 500 avant notre ère, nous montrent déjà les femmes étrusques dans les tribunes d'un cirque. Ovide, poète de l'amour, a décrit le Grand Cirque comme un lieu idéal pour séduire les femmes : il est vrai qu'avec 40 cm de largeur pour chaque place, on y était bien proche de sa voisine, et que, tout en soutenant bruyamment le cocher favori de cette dernière, on pouvait en profiter pour fixer un prochain rendez-vous... Sur ce point aussi, les femmes, qui semblent aujourd'hui être de plus en plus nombreuses dans les tribunes des stades, ne font finalement que retrouver une coutume romaine.





Quatre factions, quatre clubs, quatre couleurs : Allez les Verts !

Plus frappant encore, toute l'organisation des jeux du cirque reposait sur un système de quatre écuries, de quatre « factions », que l'on ne peut pas mieux décrire que comme l'équivalent de nos grands clubs de football. Comme il y a aujourd'hui les Verts de Saint-Étienne ou les Reds de Liverpool, ces équipes étaient désignées par leur couleur : il y avait donc les Rouges, les Verts, les Bleus et les Blancs. Ces factions employaient un nombreux personnel, très diversifié, qui allait des cochers et des entraîneurs aux employés subalternes (lads, gardiens...) en passant par ceux des bureaux (archivistes, comptables...), par les artisans (bourelriers), les vétérinaires et les médecins : un personnage important était par exemple celui qui était chargé de nourrir les chevaux, car ceux-ci étaient aussi des vedettes, d'un prix considérable et dont les noms étaient connus de tous : nous en avons l'illustration sur de nombreuses mosaïques. D'ailleurs, sur la piste elle-même, un personnage, appelé *sparsor* et jouissant d'une certaine notoriété au sein de sa faction, avait pour tâche d'arroser régulièrement la tête des chevaux qui pouvaient souffrir de la poussière et être atteints par la « toux sauvage ». Avec un budget très important, les quatre factions étaient soutenues par des groupes de supporters enragés qui avaient leur club-house et qui n'hésitaient pas à parier des sommes considérables sur leurs favoris. Des pratiques magiques, à l'aide d'inscriptions sur plomb, ne manquaient de vouer aux gémonies ou plutôt à la chute chevaux et cochers de l'équipe adverse. On peut d'ailleurs s'étonner que Rome n'ait pas connu des déferlements de violence, de hooliganisme aussi graves que ceux que l'on verra à Byzance, où la sédition dite Nika de 532 fit plusieurs milliers de morts : sans doute faut-il attribuer ce calme relatif à la présence massive et efficace des forces de l'ordre, prétoriens, soldats des cohortes urbaines, vigiles.

Fournissant aux magistrats et à l'empereur chars, chevaux et cochers, ces écuries se comportaient parfois comme des groupes de pression – ce qui n'est pas sans rappeler l'actualité immédiate, au football ou au basket, lorsque les présidents de grands clubs financièrement puissants, tels que J.-M. Aulas de l'Olympique lyonnais, tentent d'infléchir ligues ou fédérations. Une anecdote rapportée par l'historien grec Dion Cassius est significative : sous le règne de Néron, les directeurs des factions font un jour la grève des jeux parce que les gains proposés sont insuffisants. Le préteur Aulus Fabricius, responsable (on dit en latin *editor*) des jeux, décide de faire courir des chars attelés... à des chiens. Finalement, la solidarité entre factions se lézarde et tout rentre dans l'ordre sur intervention de l'empereur. Bref, c'est une situation qui évoque ce que le sport le plus contemporain peut nous montrer lorsqu'il s'agit par exemple de répartir l'argent des médias et ce que nous considérons comme des dérives fâcheuses n'est donc pas sans précédent dans l'Antiquité.





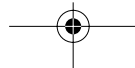
Sport et société

Dioclès, cocher aux 1 462 victoires

Le rapprochement le plus marquant, et même le plus surprenant, c'est tout ce qui regarde la vedette, la star sportive et le culte dont elle était l'objet. Il ne manque pas d'intellectuels aujourd'hui pour protester – et sans doute non sans raison – contre la popularité et les gains faramineux de tel footballeur ou de tel tennisman, pour se limiter à ces deux sports. Mais peut-être était-ce pire encore à l'époque romaine, et les écrivains comme Martial et Juvénal de s'étonner et même de s'indigner de cette gloire et de cette richesse, imméritées selon eux : si la satire prête facilement à l'exagération, le second note par exemple que tel aurige de la faction rouge gagne autant que cent



Mosaïque de Trèves : le cocher de la faction rouge, Polydus.





juristes, et le premier constate sans plaisir que le cocher Scorpus peut rafler quinze bourses d'or en une heure... Ce sont des faits que nous connaissons bien grâce à quelques inscriptions qui relatent avec un luxe de détails inouï la carrière de ces vedettes : les statistiques romaines vont au-delà de ce que l'on peut lire dans *L'Équipe* ou tel magazine sportif spécialisé... À propos de la carrière, le rapprochement serait également à faire avec la course automobile, où, avant de devenir pilote de Formule 1, comme Michaël Schumacher, on passe par différentes Formules et la F 3 000. Les cochers romains commençaient très jeunes, vers treize ans, à conduire des biges, c'est-à-dire des chars simples, attelés à deux chevaux, et s'ils montraient des qualités exceptionnelles, ils devenaient alors conducteurs de quadriges (*agitatores*), attelés à quatre chevaux. Ces courses de quadriges sont de loin les courses les plus importantes, l'équivalent donc de la première division ou de la Formule 1. On pouvait concourir à un, deux ou trois chars par couleur, mais les grands *agitatores* se réservaient d'abord pour le premier type d'épreuve.

Comme certains de nos présidents de la République, les empereurs eux-mêmes recherchaient parfois la compagnie de ces vedettes sportives. Ainsi en était-il de Caligula, selon l'historien Suétone :

Il était si profondément attaché à la faction des cochers verts qu'il dînait et séjournait continuellement dans leur écurie, et que, un certain jour, l'un d'entre eux, nommé Eutychus, reçut de lui, au cours d'une orgie, deux millions de sesterces comme présent d'adieu.

Ces cochers, qui avaient souvent leur statue en certains points de la ville, étaient l'objet de transferts fréquents entre les clubs, pardon entre les factions. Le cocher pour lequel nous avons le plus d'informations, l'Espagnol Dioclès, a remporté dans le Grand Cirque, sous le règne d'Hadrien, quelque 1 462 victoires : son palmarès détaille la manière dont ces victoires ont été acquises, par exemple en menant de bout en bout ou au sprint (le latin dit « *eripuit et vicit* » : « il a jailli et il a gagné »). Rien ne nous est épargné quant aux noms des chevaux qui composaient son attelage. Dioclès a finalement gagné plus de trente-cinq millions de sesterces : or, un million de sesterces, c'était déjà la fortune minimum d'un sénateur, la classe la plus riche. Il est passé par les trois autres factions avant de devenir, de façon plus stable, le premier *agitor* de la faction rouge. Dioclès superstar, a-t-on écrit à son sujet. C'étaient des vedettes adulées du public et leurs supporters se suicidaient parfois en se jetant sur le bûcher, lors de leurs funérailles.

Adulés et méprisés

À l'admiration que l'on portait aux *agitatores* pour leurs qualités sportives, se mêlait sans doute un sentiment plus trouble non dénué d'un léger sadisme : les courses de





Sport et société

chars romaines étaient en effet périlleuses et le risque de chute mortelle n'était pas exclu. Il faut se souvenir que ces courses attelées étaient alors des courses de galop (et non de trot comme aujourd'hui) et que le cocher était debout sur la caisse de son char, qui ne présentait pas une stabilité totale, surtout sur des pistes qui étaient loin d'être parfaites. De surcroît, le cocher romain avait adopté une technique de conduite étrusque qui consistait à nouer les guides autour de la taille : ainsi ne lui échappaient-elles pas dans les soubresauts de la compétition, mais en cas de chute, de naufrage, comme on disait alors, on devenait prisonnier d'un nœud mortel et il fallait alors couper les guides avec son couteau, si on en avait le temps. Ces sentiments mêlés du public romain ne sont-ils pas aussi ceux de nos spectateurs de courses automobiles et de courses de taureaux ? Gladiateur ou *agitator* hier, pilote ou torero aujourd'hui, la danse avec la mort est acceptée par toutes ces vedettes, et c'est aussi cela qui explique la fascination que le public éprouve à leur égard. Un autre point est commun à ces différentes vedettes : ces personnages étaient certes admirés, mais en même temps toujours un peu méprisés, au moins dans les franges les plus hautes et les plus cultivées de la société, étant donné leur origine, souvent servile, et le type de profession qu'ils exerçaient. Ce mépris pour les professionnels du spectacle était encore plus marqué pour les gladiateurs : mais, si toute infériorité juridique a bien sûr disparu, cette ambivalence des sentiments, cette admiration mêlée de dédain, ne sont-elles pas encore présentes aujourd'hui dans certains milieux, chez nous à propos de Zidane ou de telle vedette du base-ball, du basket ou du rugby américain aux États-Unis ?



Sport et dirigeants politiques

Les hommes politiques, même lorsqu'ils ne connaissent rien à un sport, se font souvent un devoir d'assister à un match important de football ou de rugby, et ils font même tout pour laisser croire au public du stade qu'ils se passionnent pour ce spectacle. À Rome, les choses n'étaient guère différentes, et, selon Suétone qui parle beaucoup des jeux du cirque dans ses *Vies des douze Césars*, César, toujours pressé, commit une erreur politique en faisant son courrier dans sa tribune pendant les jeux : le peuple vit là une marque de dédain à son égard. Les empereurs romains, n'ignorant pas le bénéfice politique de ces divertissements, ne se contentaient pas de donner des spectacles au cirque, au théâtre, à l'amphithéâtre mais ils affichaient aussi leurs préférences, d'ailleurs souvent sincères, pour telle ou telle couleur : ils étaient d'ailleurs majoritairement pour les Verts, comme on l'a vu de Caligula. Avec une conséquence : en soutenant une autre faction, le public pouvait manifester dans ce cadre son mécontentement et son opposition, d'autant qu'il n'avait plus guère à cette époque d'autres moyens d'expression. Un peu avant 193, le public romain clame son soutien au futur – et éphémère –





empereur Pertinax en applaudissant sur tous les gradins le cheval victorieux... qui portait précisément ce même nom.

On voit ainsi, à la faveur de ce rapide survol, que le XX^e siècle n'a pas tout inventé en matière de sport-spectacle. Avec ses édifices d'une capacité incroyable, avec ses factions structurées comme nos grands clubs de football, avec ses stars adulées, grassement payées et transférées d'une faction à l'autre, avec ses *tifosi* et ses paris, avec toutes ses implications politiques pour le pouvoir et le peuple, le sport romain, en l'occurrence les courses de chars, nous apparaît fournir un précédent significatif à notre sport contemporain. Mais il faut se garder de reporter la décadence à ce moment, en imaginant un sport grec d'une absolue pureté : l'amateurisme des athlètes grecs est aussi une invention moderne, ces athlètes helléniques ont toujours voulu « gagner » dans tous les sens du terme, en dehors de la simple couronne, de la couronne de feuillage symbolique qu'ils recevaient à Olympie et dans les autres concours sacrés. Les tricheries n'étaient pas inconnues : c'est si vrai que des statues de Zeus étaient élevées à Olympie grâce aux amendes infligées aux tricheurs ! Certaines cités achetaient des champions d'une cité rivale, en espérant que les futures victoires de ces athlètes rehausseraient leur prestige. Et le régime alimentaire forcené conseillé à certains athlètes grecs s'apparente à une forme de dopage... À Rome, ville qui avait déjà un million d'habitants, il ne faut pas oublier ce trait exceptionnel pour l'époque, les aspects financiers allaient prendre une tout autre dimension, et cette omniprésence de l'argent renforce évidemment notre sentiment de familiarité vis-à-vis de ces jeux du cirque. Peut-être est-ce aussi cela qui explique la célébrité d'une séquence comme celle de la course de chars dans *Ben Hur* : les jeux olympiques à la grecque n'ont manifestement pas eu le même succès dans l'histoire du péplum. Et voilà que l'on apprend, pour revenir à notre point de départ sur la légitimité des sujets de recherche, qu'un séminaire d'élèves très sérieux porte en 2008-2009 sur le péplum : est-ce bien convenable ?

Notes

1. Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 25.
2. *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, MSH, 1995, p. 5.
3. Voir, par exemple, dans les premières publications de la collection attachée à la revue : Martin Reis, *Sport bei Horaz*, Hildesheim, 1994 ; Olaf Grodde, *Sport bei Quintilian*, Hildesheim, 1997.





Sport et société

LE SPORT ET LES SCIENCES

Étienne Guyon (1955 s) et Jean-Michel Vacherand (1982 s)

Après son agrégation de physique, Jean-Michel Vacherand a soutenu un doctorat en physique moléculaire. Il est actuellement conseiller scientifique chez Michelin.



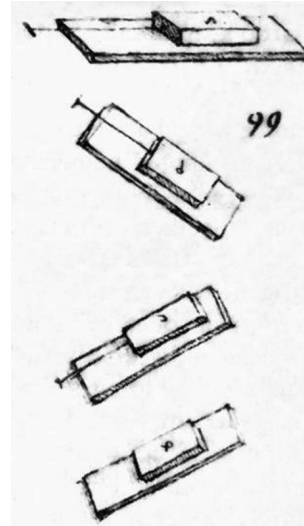
Sciences et sport font bon ménage. Le saut en longueur de près de 9 mètres de Bob Beamon ou les coups francs directs mais tordus de Juninho sont l'occasion d'exercices pédagogiques utilisant le film de ces événements sportifs et font appel à des notions parfois avancées en mécanique. Le VO_2 du sportif intéressera, lui, le physiologiste. Par ailleurs, dans tous les sports, l'amélioration des performances est associée aux méthodes d'entraînement et de conditionnement (pour lesquelles d'ailleurs la prise en compte de données de sciences humaines et sociales est essentielle comme en ont témoigné les conférences de Christian Baudelot et d'Alain Berthoz lors d'une journée sur le rugby organisée en octobre 2007 à l'École). Mais elle dépend aussi de façon cruciale de l'amélioration des matériaux utilisés par les sportifs et qui sont l'objet de recherches poussées : les progrès considérables en saut à la perche sont dus à l'utilisation de perches en fibres de verre et récemment de carbone, plus élastiques et légères (il est loin le saut de moins de 2 mètres le matin chez Ruffin en cour Pasteur avec une perche en bois !). Un autre exemple concerne l'amélioration de tous les records de natation en 2008 qui est liée, comme cela a été montré par des essais en soufflerie, aux progrès de l'entraînement mais aussi aux nouveaux matériaux simulant une peau de requin, ainsi qu'à la compression du corps obtenue par la combinaison qui diminue ainsi la traînée résistante de l'eau ; enfin les combinaisons flottent à la taille et sont lestées aux épaules pour permettre au nageur de mieux s'allonger sur l'eau.

Dans le domaine de « la glisse », les progrès de la recherche récente ont été importants. Les premières expériences remontent à Léonard de Vinci qui a montré que l'angle auquel un bloc parallélépipédique posé sur un plan incliné commence à glisser ne dépend pas de la face sur laquelle il repose ! Il a fallu attendre les années 1950 pour interpréter ce résultat étonnant : les surfaces ne sont en contact que sur un petit nombre de points où la pression exercée est très élevée. Un des chercheurs contemporains du sujet compare ainsi deux surfaces « planes » en contact à deux cartes en relief de la Suisse et de l'Autriche posés l'une contre l'autre ! L'analyse des surfaces jusqu'à des échelles atomiques grâce à la microscopie à force atomique a permis de mieux comprendre le rôle des différentes échelles. La tribologie (τριβη : frottement) est une science aujourd'hui très active à la fois au niveau fondamental et des applications. Tristan Baumberger, au laboratoire de l'ENS et maintenant à Paris 7, Philippe Nozières (1951 s) et Christiane Caroli (1958 s) ont apporté récemment des contributions majeures qui nous permettent de mieux comprendre et maîtriser les situations où l'on souhaite une glisse et celles



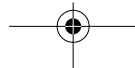


Dessins de Léonard de Vinci montrant son étude du frottement sur des plans inclinés.



où il faut freiner pour contrôler un déplacement. Le patin à glace ou le ski sont deux exemples qui montrent comment le microscopique contrôle les déplacements : le patin glisse sur une couche d'eau liquide continue présente naturellement sur la surface de la glace et le ski sur des petites gouttelettes d'eau liquide (d'où l'importance d'un revêtement sous le ski qui ne soit pas mouillé par l'eau). Le frottement entre deux solides, comme dans l'expérience de Leonardo, ainsi que la lubrification dans le cas de ces deux derniers exemples sont des données essentielles de la tribologie qui nécessitent le contrôle des surfaces qui glissent l'une contre l'autre et la présence éventuelle de fluides (issus éventuellement de changements de phases) à leur interface.

L'exemple du pneu du cycliste ou de l'automobiliste est intéressant parce qu'il doit combiner des exigences apparemment contradictoires : rouler avec un minimum de frottement interne (cette dissipation qui est responsable du tiers de la consommation) ; et, en utilisant le même matériau, adhérer quand il est question de maîtriser la vitesse ou la direction, sans même parler du redoutable aquaplanage sur chaussée mouillée (la lubrification encore !) que retardent fort heureusement les dessins du pneu ou les chaussées drainantes. La recherche industrielle actuelle sur des pneus verts (pour lesquels le carbone a été remplacé par des poudres de silice dans le cas des véhicules de tourisme, d'autres technologies existent en poids lourd) apporte des améliorations substantielles du compromis adhérence et consommation qui seront indispensables à l'émergence de nouvelles générations de véhicules moins polluants, mais aussi à la performance. Ainsi le pneu des cyclistes professionnels pourra utiliser le noir de carbone sous le pneu pour diminuer le frottement en roulement et de la silice sur le côté pour augmenter l'adhérence lorsque le pneu est incliné en virage.



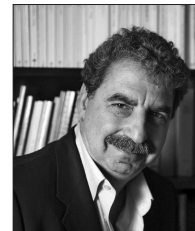


SPORT ET LIMITES

DES TAUROMACHIES SPORTIVES À LA CORRIDA RITUELLE ¹

Francis Wolff (1971 l)

Agrégé de philosophie, après avoir exercé de 2000 à 2004 les fonctions de directeur adjoint (lettres et sciences humaines) à l'ENS, il est aujourd'hui professeur au département de philosophie.



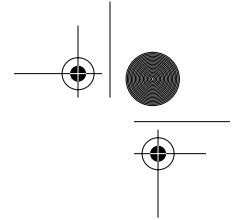
Des taureaux et des hommes

La tauromachie est une constante anthropologique. Mettez quelque part des hommes et des taureaux sauvages, il s'inventera un culte ou un jeu : tantôt sport, tantôt rite, souvent les deux à la fois, tantôt chasse solitaire, tantôt spectacle d'un combat — contre un taureau ou entre taureaux (buffles, bisons, rennes), tantôt défi gratuit de l'homme à l'animal, tantôt sacrifice acquitté par l'homme au dieu, souvent l'un par l'autre, la tauromachie est partout. Faudrait-il ici ne pas craindre d'enfoncer des portes ouvertes et évoquer, dans ces pages, le culte archaïque de Mithra, la légende d'Hercule ou l'exploit mythique de Thésée, pour oser avancer que, après tout, la définition « l'homme est un animal qui se mesure au taureau pour plaire au(x) dieu(x) » en vaudrait bien une autre ?

Si la tauromachie désigne bien l'affrontement de l'homme et du taureau, le mot recouvre une grande disparité de pratiques. Pour s'en tenir à la France et à l'actualité, quatre tauromachies sont vivantes.

Il y a la course camarguaise avec ses taureaux dits « cocardiers », souvent célèbres, et ses raseteurs (les « tenues blanches »), rarement connus. C'est un sport, dont la fédération (voir www.ffcc.info) est reconnue et qui est pratiqué autour de la Camargue, dans le triangle Béziers-Avignon-Marseille : on y partage la culture dite de la « bouvine », avec ses fêtes taurines, ses courses à la cocarde, ses élevages de taureaux sauvages (les « manades »), ses manadiers passionnés, Aubanel, Blatière, Lafont, Laurent, Reynaud, etc.





Le sport à l'École, le sport et l'École

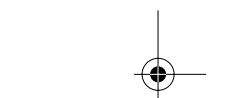
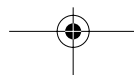
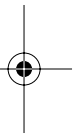
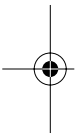
Il y a la course landaise, sport tout aussi sérieux (voir www.courselandaise.org), même s'il est moins dangereux que la course camarguaise, et si le taureau n'y est pas, comme dans le Sud-Est, le héros respecté et redouté, mais plutôt un partenaire de jeu pour ses écarteurs et ses sauteurs : un jury évalue l'engagement, l'élégance et la pureté de l'exécution des figures.

Il y a aussi la corrida de *rejoneo* (corrida à cheval, pratiquée en Espagne depuis bien avant Charles Quint ou même le Cid Campeador) ; dans sa variante portugaise, après le travail à cheval du *cabalheiro em praça*, une équipe de *forcados*, intrépides amateurs, vient arrêter la course du taureau à mains nues ; relégué dans les coulisses, il attendra l'heure de partir à l'abattoir.

Il y a enfin la course à « l'espagnole », dite simplement « corrida », vivante depuis le milieu du XIX^e siècle et licite dans les « régions de tradition taurine ininterrompue » (ce qui correspond à onze départements français, entre Sud-Est et Sud-Ouest).

Sport, art, rite ?

Est-elle un sport ? Oui et non (et la même réponse vaudrait si l'on demandait : « est-elle un art ? », « est-elle un rite ? », « est-elle un spectacle ? »). À l'actif de la réponse positive, on peut noter que la corrida magnifie la maîtrise du corps, qu'elle exalte le courage, le don de soi, la loyauté, l'effort, qu'elle cultive la gloire et les honneurs, qu'elle honore les vaillants de récompenses symboliques – toutes valeurs incontestablement sportives. Le torero doit prouver sa résolution, affirmer sa vaillance, affronter le danger, lutter à mains nues contre un adversaire plus fort que soi : ce sont là des travaux d'athlète. Il doit savoir mobiliser immédiatement ses forces, voir tout d'un coup d'œil, réagir dans l'instant sans cesser d'agir raisonnablement ; il doit dompter sa peur, lutter contre son instinct de survie, combattre ses automatismes vitaux qui lui dictent à tout moment le retrait du corps, de la jambe, du coude – retraits qui, précisément, lui seraient fatals : tout cela exige des qualités sportives. Une pose de banderilles, notamment, est un exercice éminemment « sportif » – mais, justement pour cette raison, la plupart des matadors aujourd'hui le laissent à leurs subalternes, même si quelques rares vedettes ont fondé leur popularité sur cette prouesse, qu'ils enjolivent de diverses figures. À l'actif de la réponse négative, il faut d'abord rappeler, s'il en était besoin, qu'un des deux adversaires, le taureau, ne « joue » pas, si ce n'est sa vie. Mais surtout, il manque à la corrida trois des constituants les plus constants du « sport ». D'abord le score ou le record ne comptent guère en corrida au contraire du sport, qui suppose toujours un instrument de *mesure* clair et précis, même s'il n'est pas toujours indiscutable (comme dans les sports à évaluation par des « juges »). Plus généralement, une compétition sportive suppose toujours l'incertitude du résultat. Même si le déroulement d'un match de rugby ou d'un combat de boxe peut être





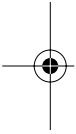
Sport et limites

apprécié pour sa beauté intrinsèque, ce qui est passionnant c'est que l'on ignore qui vaincra. Dans la corrida, le résultat est déjà sur l'affiche qui l'annonce : « six taureaux de combat seront mis à mort. Et ce qui est passionnant, c'est l'incertitude du *déroulement* du combat – non son issue – et il se mêle à la beauté du spectacle.

Il y a ensuite les conceptions sous-jacentes de la morale du combat. La morale du combat sportif est la suivante : la loyauté du combat (ou de la compétition) est garantie par la stricte égalité d'armes (ou de ressources) des adversaires – elle-même d'ailleurs garante de l'incertitude du résultat. Dans la corrida, c'est l'inverse, car la loi suprême de la corrida exprime une asymétrie absolue entre les deux protagonistes du drame et un antagonisme de leurs destins : la vie pour l'un, tantôt glorieuse tantôt sans gloire, et pour l'autre la mort, tantôt sans gloire tantôt glorieuse. Combat inégal dont tout le sens consiste dans une opposition entre l'asymétrie des moyens (la force nue du taureau, qui doit être le plus vigoureux et le plus agressif possible, le plus armé et le plus mobile possible, la fragilité nue du torero, qui doit être le plus astucieux et le plus désarmé, une simple étoffe légère, le plus élégant et le plus immobile possible) et l'asymétrie inverse de la fin : l'animal *doit* mourir, l'homme *ne doit pas* mourir. Ce qui suppose justement une *loyauté* dans l'usage, par chaque adversaire, de ses ressources et de ses armes. Physiquement, les forces du taureau ne doivent pas avoir été diminuées artificiellement ni ses cornes rognées. Moralement, il doit pouvoir exprimer toute sa bravoure en combattant le plus franchement possible. Symétriquement, l'homme doit feinter l'animal, mais de face, en se laissant toujours « voir » le plus possible, en se plaçant délibérément sur la ligne de sa charge naturelle afin de laisser toujours la possibilité à l'animal de le prendre au moment où il le dévie d'un geste du bras. Au contraire d'une compétition sportive, loyale parce que symétrique et égale, le combat tauromachique est inégal et asymétrique mais loyal : les armes de l'intelligence et de la ruse contre celles de l'instinct et de la force. La morale de la corrida se tient ainsi en équilibre entre deux maux. Si le combat était égal, la pratique serait ignoble pour l'homme, la valeur de la vie humaine serait réduite à celle de l'animal – comme dans les jeux du cirque romain. Si le combat était déloyal, la pratique serait ignoble pour le taureau, la valeur de la vie animale serait réduite à celle d'une chose sans valeur intrinsèque.

Culture régionale

Aujourd'hui la corrida est moins un phénomène proprement espagnol qu'une culture régionale (Andalousie, Castille, Estrémadure, Levant, Pays basque, Landes, Languedoc, Camargue...). Elle a cessé d'être la *fiesta nacional* de l'Espagne : elle y a perdu un peu de ses particularités (quelques fêtes votives, des *capeas* sauvages, un public captif, tout un peuple mobilisé derrière un torero mort), elle a gagné beaucoup en universalité – géographique et surtout culturelle. Une légende répandue dans les années 1950 et



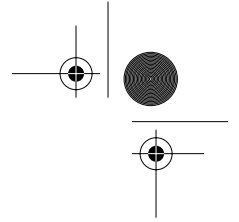


1960 voulait que la tauromachie n'attirât que des jeunes gens faméliques n'ayant d'autre issue, pour sortir de leur condition misérable, que de tenter le diable et de se jeter entre ses cornes dans l'espoir de devenir riches. Ils se faisaient chair à taureaux, comme leurs sœurs faisaient la bonne chez les riches ou la pute au coin de la rue. C'est bien fini. Désormais ceux qui affrontent les taureaux comme ceux qui vont admirer les uns et les autres l'ont choisi. Aujourd'hui – beaucoup s'en étonneront – la corrida fait moins parler d'elle dans la grande presse qu'il y a quarante ans, mais elle connaît une sorte de nouvel âge d'or : le public y est plus éduqué et *aficionado* qu'autrefois, les taureaux sont élevés et entretenus dans des conditions extensives, sanitaires et écologiques exceptionnelles, qui respectent autant leur tempérament farouche que leur environnement, et en font une sorte d'athlète de haut niveau, et rarement, dans l'histoire, y eut-il autant de toreros audacieux, engagés, cultivés, artistes, parmi lesquels on compte même, pour la première fois, deux vedettes françaises, Sébastien Castella, de Béziers, et Jean-Baptiste Jalabert, dit Juan-Bautista, d'Arles. Oui, la corrida est plus vivante que jamais à Madrid, Séville, Pampelune ou Bilbao, les grandes arènes espagnoles ; mais elle est plus dynamique et instruite à Nîmes, Arles, Béziers, Bayonne, Dax, ou Mont-de-Marsan qu'à Tarragone, Oviedo ou La Corogne, plus respectée en Catalogne française (voir Céret !) qu'en Catalogne espagnole, et parfois pour les mêmes (mauvaises) raisons : en effet, parmi les paradoxes à mettre au compte de l'idéologie nationaliste, qui doit toujours réinventer la tradition à laquelle elle prétend se raccrocher, on notera qu'une bonne part de la Catalogne espagnole, naguère tauromachiquement éclatante, s'affirme aujourd'hui farouchement anti-aurine au nom de la résistance de la « catalinité » au centralisme « espagnol », tandis qu'une bonne part de la Catalogne française, où la corrida s'est implantée plus récemment, s'affirme tout aussi farouchement aurine au nom de la résistance de cette même « catalinité » au centralisme « français ».

La fête du taureau

À ces quatre tauromachies pratiquées en France de façon organisée et professionnelle, il faudrait ajouter toutes ces manifestations populaires de la « fête du taureau » (*abrivados*, *bandidos*, *capeas*, lâchers de taureaux dans les rues, taureau-piscine), mais surtout, ailleurs, les *recortadores* de Valencia, les *toiros a corda* des Açores, les coureurs d'*encierro* de Navarre, les *corralejás* colombiennes, les *coleadas* mexicaines ou vénézuéliennes, ainsi qu'une multitude de cérémonies archaïques ou de pratiques culturelles vivantes codifiées, les unes et les autres étudiées par les historiens des religions, et toutes ces tauromachies festives, plus ou moins spontanées ou débridées, étudiées par les ethnologues des cinq continents. Partout, toujours, lorsqu'il y a des taureaux sauvages, il se trouve des hommes pour vouloir les affronter – ne serait-ce qu'en rêve.





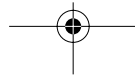
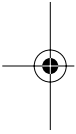
Sport et limites

Pour diverses que soient leurs modalités et pour opposées que soient leur finalité (divertissement ou recueillement, rite de fertilité ou gain d'un trophée, spectacle public ou communion intime, etc.), il y a, entre toutes ces tauromachies, un invariant : le défi – qui est sans doute aussi l'un des constituants originels du sport. Que l'homme fasse du taureau un dieu à adorer ou une bête à redouter, il fait toujours du taureau cet *autre* à quoi – à *qui* – se mesurer, comme s'il ne pouvait éprouver et prouver son humanité qu'à condition de savoir vaincre, en lui et hors de lui, l'animalité sous sa forme la plus haute, la plus vénérée, la plus belle, la plus puissante : le taureau sauvage. La vaincre, c'est-à-dire la repousser, et aussi bien l'assimiler ou l'appriivoiser, mais surtout lui opposer la force de la ruse, la gratuité du jeu, la légèreté du divertissement, la gravité du don de soi, la puissance de la volonté, le pouvoir de l'art, la conscience de la mort — en somme tout ce qui fait l'humanité de l'homme et qui ne peut exister qu'à condition de s'incarner dans des pratiques normées.



Universalité de la corrida ?

En tant qu'elles sont toutes différentes versions de ce même défi que l'homme se lance à lui-même à travers le taureau, il ne saurait y avoir de hiérarchie entre les tauromachies. Pourtant la corrida, née sous sa forme actuelle en Espagne au début du XIX^e siècle pour conquérir bien vite le Portugal, le midi de la France, une bonne partie de l'Amérique centrale et méridionale (actuellement elle est vivante au Mexique, en Équateur, au Venezuela, en Colombie, au Pérou) et surtout pour gravir progressivement tous les échelons de la « haute culture » et séduire rapidement artistes et poètes, intellectuels ou musiciens, des deux côtés des Pyrénées ou de l'Atlantique, aurait quelques titres à présenter à l'universalité. Vraie ou fausse, l'idée s'est imposée que la tauromachie, c'est la corrida, ne serait-ce que parce que l'homme y affronte la possibilité de sa propre mort au prix de la nécessité de celle du taureau. Peut-être est-elle aussi la forme de tauromachie dans laquelle s'équilibrent, plus que dans aucune autre, valeurs éthiques (la vaillance et la loyauté) et valeurs esthétiques (beau geste, combat sublime) et où se lisent mieux qu'ailleurs, au point de s'y confondre, la diversité des sens de toute tauromachie : jeu, sport, tragédie, art et rite. Comment cette corrida dite de « mort », avec ses trois phases (tiers de piques et de capes, tiers banderilles et tiers du duel s'achevant par l'estocade), avec son *toreo* fondé sur le leurre de la cape et de la muleta, les passes et leurs figures, la syntaxe de leur enchaînement, la sémantique des signes et du cérémonial, la pragmatique du rapport au taureau, de l'adaptation à l'adversaire, du face à face et de la « domination » – comment une tauromachie de « mort », aussi dure, aussi aristocratique, aussi réglée et normée, a-t-elle pu s'imposer et conquérir sinon le monde du moins les plus grands esprits, alors que toutes les autres tauromachies s'aventurent rarement hors de leurs terroirs ? Il y a là un mystère...

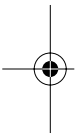




Le sport à l'École, le sport et l'École

Car la vraie universalité de la corrida est moins géographique que culturelle. La corrida, plus que toute autre tauromachie, plus que quelque sport ou jeu, a, dès sa naissance, inspiré artistes et poètes. La liste est impressionnante de ceux pour qui elle a constitué une source essentielle. Pour ne rien dire des vivants, il convient de citer : F. Goya, E. Manet, E. Delacroix, G. Doré, Cl. Monet, P. Picasso, A. Masson, S. Dali, Fr. Bacon... Ou encore : Pr. Mérimée, F.-G. Lorca, G. Stein, E. Hemingway, J. Bergamin, H. de Montherlant, J. Cocteau, et évidemment G. Bataille et M. Leiris ; ou encore, dans ces arts du XX^e siècle que sont le jazz et le cinéma : A. Gance, S.-M. Eisenstein, B. Boetticher, H. King, E. Dolphy, J. Coltrane, on en passe forcément...

De cette incertitude sur sa nature à la puissance de ses effets, le lien est peut-être nécessaire. Parce qu'elle n'est ni un sport, ni un jeu, ni un sacrifice, qu'elle est plus qu'un spectacle ou qu'elle n'est pas seulement une tauromachie, qu'elle n'est pas tout à fait un art ni vraiment un rite, elle emprunte à toutes ces pratiques, qui sont la culture même, et en fait un tout original, sans portes ni fenêtres, et les exprime en les poussant hors d'elles-mêmes. C'est comme si, à tous ces « autres » qui la hantent, elle ne faisait que prendre le revêtement le plus extérieur et le moins essentiel. En cela, elle ressemble un peu à l'opéra dont on a pu dire² qu'il n'est art total qu'à condition de prendre à tous les autres arts ce qu'ils ont de plus superficiel (la mélodie, l'aria, le décor, le livret, la mise en scène...). Mais l'« impureté » – ou l'éclectisme – de la corrida est plus grave encore que celle de l'opéra, car elle détourne à ses fins le dehors de pratiques radicalement hétérogènes. De la surface des grandes pratiques humaines elle fait sa propre profondeur. Au sport, elle emprunte la mise en scène du corps et le sens de l'exploit physique, mais que garde-t-elle de l'essence du sport, puisqu'elle ignore la compétition et l'incertitude du résultat – connu d'avance : l'animal doit mourir, l'homme ne doit pas mourir ? L'incertitude qui la hante, en permanence, c'est celle du drame lui-même, car l'homme peut mourir. Aux beaux-arts, elle emprunte la mise en forme d'une matière brute et la recherche de l'harmonie, mais quel est son médium, et où sont ses modèles et ses œuvres ? Comme le dressage, elle humanise la bête, mais elle met à mort l'animal aussitôt qu'instruit. Aux cultes, elle prend leur obsession des signes et en truffe son rituel boursoufflé, mais elle manque l'essentiel puisqu'elle ne connaît ni dieux ni transcendance. Au jeu, elle dérobe la gratuité et la feinte, mais qui sont ses vainqueur et vaincu, sinon toujours les mêmes ? Au théâtre, elle prend les costumes, le décorum et les rôles, mais elle est l'inverse de la scène puisque, comme le disait Orson Welles, « le torero est un acteur à qui il arrive des choses *vraies* ». Aux batailles et aux combats, elle emprunte les notions de stratégie et de tactique, la rhétorique et les valeurs martiales, mais elle les transforme en leur contraire et fait de la guerre un art, un rite, un jeu, un sport – un spectacle





Sport et limites

pour tout dire. Elle rend la tragédie *réelle*, parce qu'on y meurt tout de bon, mais rend la lutte à mort *théâtrale* parce qu'on y joue la vie et la mort déguisé en costumes de lumières. D'un jeu, elle fait un art parce qu'elle n'a d'autre finalité que son acte ; d'un art elle fait un jeu parce qu'elle rend sa part au hasard. Spectacle de la fatalité et de l'incertitude, où tout est imprévisible – comme dans une compétition sportive – et l'issue connue d'avance – comme dans un rite sacrificiel.

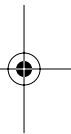
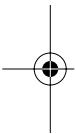


Spectacle, sport, sacrifice, lutte ?

Pourquoi donc cette « cérémonie de la mort », pour reprendre la belle expression de Pedro Cordoba. Associer cérémonie – même mise en spectacle – et mort – même d'un animal – paraît bien anachronique, à une époque où toute mort doit être déritualisée, dérobée à la vue et au sens, vécue dans la solitude et parfois la honte, simple « non-vie » (comme on dit « non-voyant »), réduite au silence dans la froideur vide des mouroirs ou la mécanique fonctionnelle des abattoirs. Là encore, parce qu'elle montre la mort d'un animal, la corrida se situe au croisement de deux lignées, l'une par laquelle ce « meurtre » l'apparente à un sport, l'autre par laquelle elle doit plutôt au rite.

Parmi les causes ordinaires des meurtres d'animaux, il faut compter ceux par lesquels les hommes – comme toutes les autres espèces animales – se débarrassent des bêtes nuisibles (extermination), et ceux par lesquels les hommes, comme beaucoup d'autres espèces, tuent des animaux par besoin vital (abattage), alimentation, laine, peaux, cuirs, etc. Dans tous ces cas, ce n'est pas à la mort de l'animal elle-même, à son *exécution*, que s'attache un prix, mais à son *inexistence*. On le veut *mort*, on ne veut pas le *mettre* à mort. Et comme il n'y a d'autres valeurs en jeu que celles de la bête morte, l'animal, durant sa vie, peut toujours être traité sans égard pour le type d'être vivant qu'il est, et réduit à la portion de matière organique utilisable qu'il est déjà en puissance – aucun obstacle *intrinsèque* à sa destination ne s'y oppose. De là ces dérives effrayantes que sont les formes les plus mécanisées de l'élevage industriel.

À ces règles générales, il y a deux types d'exception : les cérémonies sacrificielles, où il s'agit pour l'homme d'acquérir un pouvoir symbolique détenu par l'animal, et les joutes athlétiques ou cynégétiques où il s'agit pour l'homme, ou pour tout autre animal – par exemple le chat, le renard ou l'orque – de mesurer son pouvoir réel à celui d'une autre espèce : c'est le cas des joutes volontaire d'un homme et d'un animal sauvage, à laquelle on peut rattacher la chasse sportive. Dans ces deux derniers cas, ce qui compte, ce n'est ni la valeur négative de la vie de l'animal ni la valeur positive de l'animal mort, c'est la valeur positive pour l'homme de la mise à mort de l'animal *qui a pour corrélat la valorisation de l'animal vivant*. Or la corrida emprunte à ces deux pratiques leurs traits essentiels et pourtant antagoniques.





Un sacrifice, en effet, c'est originellement l'immolation publique d'une bête au cours d'une cérémonie soigneusement ordonnancée qui vise à obtenir en échange quelque grâce de la part des divinités destinataires de l'offrande. Or, si la *forme* de la corrida tient du sacrifice par la répétition du rituel, la nécessité de l'issue fatale, l'échange de valeur symbolique (la bravoure du taureau contre le courage de l'homme), le *contenu* de la corrida est ailleurs. Car la forme est asymétrique, qui montre l'inégalité de l'homme et de l'animal, mais le contenu est celui d'une joute, symétrique et loyale, qui suppose l'égalité de *mise en jeu* des deux adversaires – leur vie. La corrida ne peut pas être (seulement) un rite sacrificiel parce qu'elle est aussi – *essentiellement* – une lutte entre un homme et un taureau. Or, rien n'est plus contraire à l'idée de sacrifice que l'idée de combat. Quand une bête est immolée, elle est passive, elle n'est qu'une victime : elle peut mourir en se débattant, non en combattant. Or toute la morale de la corrida veut que chaque geste, chaque phase du combat, ne se justifient que par la « bravoure » naturelle du taureau, qui « charge » tout adversaire et redouble ses attaques contre ses assaillants – quand *tout* autre animal fuirait. Quant au torero, il est si loin d'être un sacrificateur officiant qu'il risque à chaque instant sa vie. On ne peut être à la fois « prêtre » et « guerrier ». Pour que le duel ait un sens, il faut à la fois – paradoxalement mais sans contradiction – que le combat soit *loyal* et que l'issue en soit *connue* d'avance. L'éthique exige l'équité : accepter le face-à-face, ne pas tricher, respecter l'adversaire, ne pas diminuer artificiellement ses forces ou ses armes. La morale exige l'inégalité : l'homme triomphe, la bête meurt.

Deux interprétations de la corrida sont ainsi possibles. Qui y voit un sacrifice y lira la dramatisation de la lutte de la Culture contre la Nature, et donc un affrontement nécessairement – et moralement – inégal : la victoire inéluctable des armes de l'intelligence et de la ruse contre celles de l'instinct et de la force, le triomphe de la *métis* (une feinte de corps ou un leurre de chiffon) contre une puissance redoutable et des cornes acérées. Qui y voit une joute y verra la dramatisation de la conquête par l'homme de sa liberté sur l'animalité, en un combat nécessairement loyal. Le message en serait alors hégélien, ou plutôt « kojévien » : est véritablement libre, celui qui aura su risquer sa vie, celui qui, dans sa lutte contre l'Autre, aura su mettre sa vie libre au-dessus de sa propre existence animale ; c'est en conquérant cette liberté qu'il reconquiert cette propre vie, qu'il lui donne un sens véritablement humain – *bien* vivre, vivre libre – qu'il affirme que la conscience s'est hissée au-dessus du simple désir animal de survivre.

Sport et valorisation du vivant

Dans un cas comme dans l'autre, l'animal est tout le contraire d'une chose que l'on peut traiter à sa guise. Car ce n'est pas son état de mort qui vaut, le futur cadavre, c'est l'acte par lequel il est mis à mort, et donc le vivant qu'il est ou représente ; sans





Sport et limites

cela, aucun pouvoir symbolique ne serait attaché à l'animal sacrifié, aucune puissance réelle attribuée à l'animal combattu. Accorder de la valeur humaine à la mort de l'animal plus qu'à l'animal mort implique nécessairement la valorisation du *vivant qu'il est*. Tout le sens de la corrida suppose ainsi le respect pour le taureau : à la fois dans sa vie de vivant libre et dans sa mort ritualisée d'animal combattant, à la fois l'espèce qu'il représente (« taureau de combat ») et l'individu qu'il est. Le taureau de combat (*toro bravo*) n'est jamais traité comme une chose (ni exterminé comme une bête malfaisante ni abattu comme un organisme utile), mais toujours comme le vivant auquel l'homme peut se mesurer pour donner un sens à sa propre vie, conquise à chaque instant sur la possibilité même de sa négation.

En cela, la corrida serait bien, finalement, une sorte de sport. Non peut-être le sport tel qu'il se pratique généralement aujourd'hui, quand l'unique but est le but, quand un record est à battre, mais un sport qui rejoindrait le rite qu'il était, jadis, à sa naissance, un sport où la passion de la gloire ne se séparerait pas de la beauté du geste, et où la peur de mourir engendrerait une manière de sculpter sa vie.



Notes

1. Nous avons déjà développé ailleurs certaines des idées avancées ici, notamment dans la revue *Critique*, n° 723-724, août-sept. 2007, dans la revue *Études*, n° 409 (7-8), 2008, et dans *Philosophie de la corrida*, Paris, Fayard, 2007.
2. Voir P. Macherey et F. Regnault, « L'opéra ou l'art hors de soi », *Les Temps modernes*, n° 231, août 1965.

LE SPORT ET LA QUESTION DES LIMITES

Alain Finkielkraut

Agrégé de lettres modernes, il a enseigné à l'université de Berkeley. Il est actuellement professeur à l'École polytechnique et anime une émission sur France Culture.



L'homme moderne est un homme qui cherche à franchir les limites. Le rapport au sport le montre d'une façon très claire.

La fin du sport comme dépassement des limites

Jusqu'à une date récente, le sport, c'était le lieu des grands exploits. On applaudissait sans réticence les prouesses des champions. Depuis peu, depuis disons une dizaine d'années, il n'y a plus en sport de prouesse pure, sans mélange. On





Le sport à l'École, le sport et l'École

est sans cesse en train de séparer le bon grain de l'exploit ou de la victoire de l'ivraie du dopage. On s'efforce en tâtonnant de démêler la fraude et le haut fait. Le soupçon accompagne la célébration. Voyez le Tour de France remporté quatre fois de suite par un grand champion américain, Lance Armstrong. Il n'a pas été convaincu de dopage et, en même temps, les performances de ce coureur sont apparues trop belles pour être vraies. Elles étaient tellement extraordinaires qu'elles suscitaient le doute en même temps que l'admiration. Comment peut-il monter les cols avec une telle vélocité, comment se fait-il qu'il ne soit pas essoufflé à l'arrivée ? Que lui est-il arrivé ? Voici un homme métamorphosé après sa maladie, qui a perdu des kilos : que s'est-il passé ? On est sorti, avec le sport, d'un âge innocent qui était celui du *toujours plus*, pour entrer dans un âge inquiet qui est celui du *trop*. Trop d'argent, trop de pression, trop de performance même. Et une question surgit, inattendue : le champion, le grand champion, est-il encore tout à fait un homme ? Nous voici contraints de penser en termes de limites une activité fondée sur le principe de perfectionnement illimité. Et puis les questions s'enchaînent car on se demande aussitôt : ces limites, saurons-nous les mettre ? Pourront-elles, à l'âge des manipulations génétiques, rester autre chose que des vœux pieux ? Notre pouvoir d'augmenter artificiellement les performances ne cesse de croître, mais quel est notre pouvoir sur ce pouvoir ? Qu'est-ce qu'un pouvoir sur lequel nous n'avons aucun pouvoir ?

Et que devient le sport si on demande simultanément à l'athlète d'accélérer pour gagner et de ralentir pour être crédible. La compétition peut-elle survivre à ce *double bind*, à cette double injonction contradictoire. Étant au bord de franchir la frontière qui sépare l'humain du post-humain, nous ne pensons plus en tout cas considérer le sport comme l'exaltant théâtre du dépassement continu des frontières.

Le sport, pratique codifiée et disciplinée

Voyageant en Angleterre au milieu du XIX^e siècle, Hippolyte Taine est frappé par l'engouement de ses hôtes envers les jeux :

Les exercices physiques sont un dérivatif ; pour se reposer du travail, ils rament, patinent, jouent au cricket, montent à cheval, voyagent, vont chasser dans les *Highlands* ou à l'étranger, faire des ascensions ou des excursions.

Tel que nous le connaissons, le cultivons, le regardons ou le critiquons, le sport est une activité récente. Certes le Moyen Âge connaissait aussi les jeux. Mais il y a une différence flagrante entre le football et son ancêtre le jeu de soule. Cette compétition était un affrontement violent où l'on pouvait utiliser tous les moyens pour porter la soule – boule de bois ou ballon de cuir rempli de foin – dans le camp adverse. Ayant pour fonction, dans l'esprit de ses promoteurs, de maintenir les garçons des *public schools* à l'intérieur des espaces de jeu de leur établissement et de les empêcher ainsi de





Sport et limites

rôder dans les rues ou sur les terrains vagues, le football, en revanche, est une pratique précisément codifiée qui discipline le vacarme, la turbulence et le besoin d'agitation.

Deux processus expliquent l'apparition au XIX^e siècle de cette occupation, dans le sens du jeu, de la lutte et de l'effort, et dont la pratique suppose un entraînement et le respect de certaines règles, que nous appelons le sport : le processus de civilisation et le processus de démocratisation.

Le processus de civilisation, au sens où l'entend le sociologue Norbert Elias, c'est le refoulement progressif de la violence et le remplacement de l'autorité extérieure qui contraint l'individu par un dispositif intériorisé de censure.

Parce qu'elle valorise à la fois la *civilité* empruntée à la noblesse (elle-même adoucie par la métamorphose des chevaliers en courtisans) et le *travail* qui se répand de bas en haut de l'échelle sociale, la modernité *bourgeoise* transforme l'économie psychique des individus dans le sens d'une régulation continue et uniforme de leur vie professionnelle et de leur comportement sur tous les plans. Le sport est donc le lieu de ce que Norbert Elias appelle le *controlled decontrolling of emotions*, la libération contrôlée des émotions.

Le sport, l'égalité et la démocratie

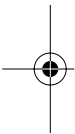
Deuxième processus à l'œuvre, la démocratie au sens que Tocqueville donne à ce terme. La société démocratique, en effet, repose sur le principe d'égalité des conditions. Ce principe énonce que chaque être humain apporte, en naissant, un droit égal à la liberté, c'est-à-dire, plus précisément, un même droit de conquérir son autonomie et son indépendance individuelles. Comme l'écrit profondément Robert Legros, « *appartenir à* ne signifie plus, quand il est question des hommes, *être défini par* ». C'est parce que l'appartenance perd son droit de préemption que le sport se dégage des formes communautaires d'affrontement, et que les concurrents peuvent être classés, distingués, choisis en vertu de leurs performances athlétiques.

Si aristocratie il y a dans le sport, c'est, comme le dit Pierre de Coubertin, « une aristocratie d'origine totalement égalitaire puisqu'elle n'est déterminée que par la supériorité corporelle de l'individu et par ses possibilités musculaires multipliées jusqu'à un certain degré par sa volonté d'entraînement ».

De l'égalité des conditions à la perfectibilité humaine

Mais l'égalité des conditions fait naître un autre principe, une autre idée dont l'influence sur l'esprit humain est absolument déterminante : l'idée de perfectibilité humaine. Écoutons Tocqueville :

Quand les citoyens sont classés suivant le rang, la profession, la naissance et que tous sont contraints de suivre la voie à l'entrée de laquelle le hasard les a placés, chacun sait apercevoir près de soi les dernières bornes de la puissance humaine, et





Le sport à l'École, le sport et l'École

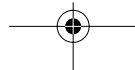
nul ne cherche à lutter contre un destin inévitable. Ce n'est pas que les peuples aristocratiques refusent absolument à l'homme la faculté de se perfectionner. Ils ne la jugent point indéfinie ; ils conçoivent l'amélioration, non le changement ; ils imaginent la condition des sociétés à venir meilleurs, mais non point autre ; et, tout en admettant que l'humanité a fait de grands progrès et qu'elle peut en faire quelques-uns encore, ils la renferment à l'avance *dans de certaines limites infranchissables*.

Dans les sociétés que Tocqueville appelle aristocratiques, c'est par la naissance que chacun est inscrit dans une classe, placé dans un rang, destiné à l'une ou l'autre fonction. L'appartenance, autrement dit, borne l'horizon, le principe hiérarchique circonscrit étroitement le champ du possible. La révolution démocratique met fin à cet enfermement, c'est une victoire sur les limites :

À mesure que les castes disparaissent, que les classes se rapprochent, que les hommes, se mêlant tumultueusement, les usages, les coutumes, les lois varient, qu'il survient des faits nouveaux, que les vérités nouvelles sont mises en lumière, que d'anciennes opinions disparaissent et que d'autres prennent leur place, l'image d'une perfection idéale et toujours fugitive se présente à l'esprit humain. De continuels changements se passent alors à chaque instant sous les yeux de chaque homme. Les uns empirent sa position, et il ne comprend que trop bien qu'un peuple, ou qu'un individu, quel qu'il soit, n'est point infaillible. Les autres améliorent son sort, et il en conclut que l'homme, en général, est doué de la faculté indéfinie de se perfectionner. [...] Ainsi, toujours cherchant, tombant, se redressant, souvent déçu, jamais découragé, il tend incessamment vers cette grandeur immense qu'il entrevoit confusément au bout de la longue carrière que l'humanité doit encore parcourir.

Ce thème de la perfectibilité distingue le sport moderne non seulement des jeux médiévaux, mais du sport antique dont Pierre de Coubertin a pourtant voulu, avec les Jeux olympiques, consacrer la renaissance. Dans l'Antiquité, les règles des rencontres athlétiques toléraient, d'une part, un degré de violence physique bien supérieur à celui qui est admis aujourd'hui. D'autre part, surtout, l'idéal antique était un idéal de perfection, d'harmonie, l'équilibre que résume admirablement la formule : rien de trop. Or ce qui caractérise le sport moderne, c'est le culte de la *performance*, la religion du dépassement. Coubertin lui-même veut promouvoir le sport en tant qu'éducation *du va de l'avant* :

Chercher à plier l'athlétisme à un régime de modération obligatoire, c'est poursuivre une utopie, écrit-il. C'est pourquoi on lui a donné cette devise : *Citius-Altius-Fortius*. Toujours plus vite, plus haut, plus fort, la devise de ceux qui prétendent à abattre les records !





Sport et limites

Le sport, la logique de l'efficacité et le principe d'illimitation

La raison est donc présente dans le sport moderne à la fois en tant que contrôle, régulation, limitation des pulsions agressives et en tant que méthode qui permet de vaincre les obstacles et de franchir les limites.

Or ce que nous vivons, depuis peu, c'est la désorganisation de ce dispositif. Le principe d'illimitation l'emporte sur le principe de régulation. Le sport, comme tous les autres secteurs de l'agir humain, est envahi par la logique pure de l'efficacité qui est comme la véhémence de la raison.

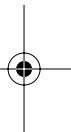
Pour le dire autrement : l'idée démocratique de perfectibilité a introduit dans le sport une fureur technique qui met maintenant en péril le caractère démocratique du sport. Technicité du dopage, par exemple, qui existe depuis la potion magique de nos ancêtres les Gaulois, mais qui a pris le tournant de la médecine et, bientôt peut-être, de la chirurgie, et qui fait peser un soupçon mortel sur l'incertitude inhérente au spectacle sportif. Rien dans les mains, rien dans les poches, tous égaux en droit, pas de pistonné, pas d'héritier, et que le meilleur gagne ! Le sport nous montre comment n'importe qui peut devenir quelqu'un par son seul mérite. C'est cette épopée démocratique que les compétitions mettent en scène et que le dopage met en crise. D'où la lutte obsessionnelle menée contre l'utilisation de substances et de procédés destinés à augmenter artificiellement les capacités.

Cette lutte est exténuante et frustrante, parce que les progrès du dopage vont toujours plus vite, toujours plus haut, toujours plus fort que ceux de la détection. Mais, de plus, à se concentrer ainsi sur l'absorption de substances chimiques interdites, on ne prend pas complètement la mesure de la mutation en cours ; on oublie, ou on ne veut pas voir que le sport, en se rationalisant, en se soumettant à l'impératif méthodique d'atteindre l'efficacité maximale, tend à devenir lui-même une variété de dopage.

Il s'agit, avec le sport de haut niveau, d'obtenir le meilleur *rendement de la machine humaine*. Mu par « l'esprit de logique dirigé vers son objet et rien que vers son objet, sans regarder ni à droite ni à gauche », qui, selon Hermann Broch, forme le style de pensée de l'époque, le sport fait fi de la santé ou du bien-être. Il y a même toute une traumatologie qui est générée par les entraînements intensifs, ce qui conduit de nombreux médecins à réclamer un rééquilibrage biologique – aujourd'hui prohibé par dopage – ; et ce qui fait dire au sociologue Paul Yonnet que « les vrais risques du sport de haut niveau, avant le dopage, c'est le sport de haut niveau lui-même ».

L'emballage du prométhéisme et le retour à la question des limites

Dans le sport, l'homme moderne contemplait naguère l'image héroïque de sa vocation prométhéenne. « Oh ! De l'initiative ? Le football vous en donnera, j'en suis convaincu », s'exclamait Pierre de Coubertin.





Le sport à l'École, le sport et l'École

C'est sur lui que je compte pour vous empêcher d'enfermer vos ambitions dans un portefeuille, de faire de quelques ronds de cuir les étapes de votre vie. Mais regardez donc le vaste monde qui est ouvert à vos énergies ! Si vous êtes plus tard un grand commerçant, un journaliste distingué, un explorateur hardi, un industriel avisé, le comptoir que vous ouvrirez au loin, l'agence de nouvelles que vous établirez, le produit perfectionné que vous lancerez seront autant de victoires pour la France [...]. Pour ces œuvres-là, il faut être un homme d'initiative, un bon joueur de football, n'ayant pas peur des coups, toujours agile, de décision rapide, conservant son sang-froid ; il faut (pour traduire cette expression yankee qui est si belle) être *self-governed*, c'est-à-dire exercer le gouvernement de soi-même.

L'homme contemporain, pour peu qu'il soit lucide, voit le champion sportif faire abstraction de tout ce qui n'est pas réductible aux catégories propres de sa profession, de tout ce qui le limite de l'extérieur. Il n'est plus *self-governed*. Il est soumis à une logique qui est celle du fonctionnement, de la performance et de la sommation du corps dans une productivité sans autre but qu'elle-même. C'est cet emballement du prométhéisme qui conduit à introduire dans le sport, l'idée oubliée que le corps n'est pas seulement une machine qu'il faut optimiser, mais un *donné* qu'il nous appartient de ménager. Au dépassement des limites autrefois glorieux et aujourd'hui incontrôlable, s'oppose ainsi le motif du respect des limites imposées par la nature – même si ce mot « nature », et l'opposition entre le « naturel » et « l'artificiel », doivent aussi être repensés.

Bibliographie succincte

Pierre de Coubertin, *Esprit olympique*, Paris, L'Esprit du temps, 1992.

Norbert Elias et Eric Dunning, *Quest for Excitement, Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Blackwell, 1986 ; trad. fr. *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

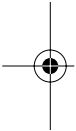
Paul Yonnet, *Système des sports*, Paris, Gallimard, 1998.

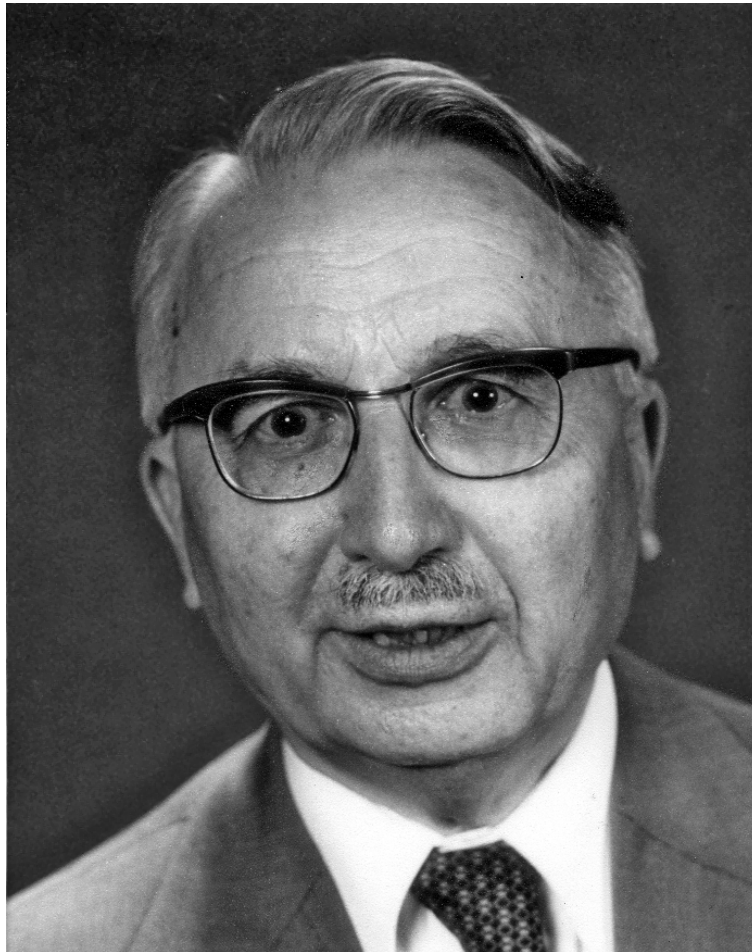




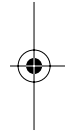
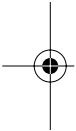
LES SAVOIRS ET LA VIE

Henri Cartan et les mathématiques rue d'Ulm, *Michel Demazure*





Henri Cartan (1923 s)





HENRI CARTAN ET LES MATHÉMATIQUES RUE D'ULM

Michel Demazure (1955 s)

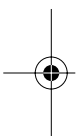
Henri Cartan (1923 s), né le 8 juillet 1904 à Nancy, est décédé à Paris le 13 août 2008, à l'âge de 104 ans. À l'occasion de son centième anniversaire, la Société mathématique de France (SMF) et l'École normale supérieure avaient organisé en commun une Journée en salle Dussane. Nous remercions la SMF qui nous a permis d'emprunter nombre d'éléments au dossier mis en ligne à cette occasion et que l'on pourra consulter sur son site à l'adresse <http://smf.emath.fr/VieSociete/Rencontres/JourneeCartan/NoticeCartan.html>.

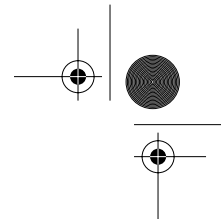
Henri naît à Nancy où enseigne son père Élie Cartan (1869-1951, 1888 s), fondateur de la géométrie différentielle moderne. Il rejoint Paris lorsque son père est nommé à la Sorbonne et à l'École de physique et chimie de Paris. Il fréquente le lycée Buffon à Paris, puis le lycée Hoche à Versailles.

Il entre à l'ENS en 1923, passe l'agrégation en 1926 et soutient sa thèse en 1928, sous la direction de Paul Montel¹. Il obtient alors un poste au lycée Malherbe de Caen, puis l'année suivante à la faculté des sciences de Lille. Il est nommé à Strasbourg en novembre 1931 et y exerce jusqu'en septembre 1939, où l'université se replie à Clermont-Ferrand. Enfin, en novembre 1940, très jeune pour l'époque, il est maître de conférences de mathématiques générales à la faculté des sciences de Paris et chargé de l'enseignement des mathématiques à l'École normale supérieure.

Il y exerce de 1940 à 1965, à l'exception de deux années (1945-1947) où il est détaché à la faculté des sciences de Strasbourg. En 1965, il quitte ses fonctions à l'ENS, restant professeur à la faculté des sciences de Paris. Enfin, en 1969, il est nommé professeur à la faculté des sciences d'Orsay, indépendante de Paris depuis 1965, embryon de la future université de Paris-Sud créée en 1970, d'où il prendra sa retraite en 1975.

Les deux passages de Henri Cartan à l'ENS, comme élève, puis comme professeur vont se révéler capitaux pour les mathématiques, à l'École, en France et dans le Monde.





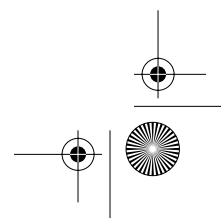
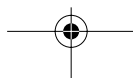
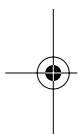
D'abord, c'est un groupe de normaliens des promotions 1922 (Jean Delsarte, André Weil), 1923 (Henri Cartan, Jean Coulomb, René de Possel) et 1924 (Jean Dieudonné, Charles Ehresman), animé par Weil et Cartan, complété de Claude Chevalley (1926 s) et Szolem Mandelbrojt, qui constituera en 1935 le groupe Bourbaki², symbolisant le renouveau des mathématiques françaises. L'élimination massive des scientifiques français au front lors de la Première Guerre mondiale avait en effet laissé les jeunes mathématiciens isolés, sans prédécesseurs immédiats³, ne trouvant comme répondants parmi les mathématiciens français que ceux du siècle passé – à l'exception notable d'Élie Cartan et de Salomon Hadamard (1884 s) – au moment même où des courants novateurs émergent à l'étranger, et avant tout en Allemagne.

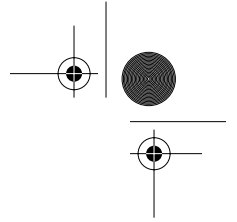
Ainsi, Weil va d'abord en Italie, puis en Allemagne, notamment à Göttingen, avant de revenir soutenir sa thèse à Paris en 1928. Cartan, lui, établit en 1931 des relations suivies avec ses collègues allemands, qu'il poursuit durant la Seconde Guerre mondiale⁴ et pendant toute sa vie. Comme l'écrira en 1994 Martin Grötschel, président de la DMV⁵, à l'occasion de la nomination de Cartan comme membre d'honneur :

Il y a 63 ans, en juin 1931, vous êtes venu à Münster pour y donner des conférences. C'est ainsi qu'ont débuté vos étroites relations scientifiques et personnelles avec Heinrich Behnke et son école d'analyse complexe, [...] L'amitié qui vous liait à Heinrich Behnke a survécu au temps de la terreur nazie et à la guerre ; dès 1946 vous veniez à Oberwolfach et en 1947 de nouveau à Münster. Vous avez ainsi donné à beaucoup de mathématiciens allemands, et surtout aux plus jeunes, le sentiment que malgré les malheurs que l'Allemagne avait infligés au monde, ils n'étaient pas exclus de la communauté internationale des mathématiciens. Par là-même, vous avez, dans les incertitudes de l'après-guerre, donné à beaucoup de nos collègues force et courage [...]

La situation universitaire parisienne n'a guère changé lorsque Cartan prend la direction des études mathématiques de la rue d'Ulm en novembre 1940. L'arrivée de l'hirondelle Cartan ne fait pas pour autant le printemps à la Sorbonne ; songeons par exemple qu'il devra attendre 1955 pour qu'un second mathématicien de la nouvelle école, Gustave Choquet (1934 s) le rejoigne à Paris. Mais c'est le point de départ d'une révolution qui, en une quinzaine d'années, bouleversera complètement la donne, remettra les mathématiques françaises à leur place historique, l'une des toutes premières, et fera de Paris la capitale mathématique du monde tout au long des années 1950 et 1960. On peut dire sans exagération que l'arrivée de Cartan à l'École est l'un des événements majeurs de l'histoire mondiale des mathématiques de cette période.

Qu'on en juge simplement par cet échantillon de normaliens, ceux dont il a dirigé les thèses : Roger Godement (1940), Jean-Louis Koszul (1940), René Thom (1943)





Henri Cartan et les mathématiques rue d'Ulm

Jean-Pierre Serre (1945), Jean Cerf (1947), Jean-Paul Benzécri (1950), Pierre Cartier (1950), Adrien Douady (1954), Max Karoubi (1959), Jean-Pierre Ramis (1962). Certes, avec sa modestie habituelle, il a déclaré :

Beaucoup d'entre eux [les élèves de l'École] ont préparé des thèses sous ma direction. On dit habituellement « direction », mais dans ce cas, ma « direction » consistait à comprendre ce qu'ils avaient en tête. Alors, j'apprenais beaucoup.



Comme me l'a écrit Jean-Pierre Serre :

[...] la tradition de l'époque – qui a duré jusque vers 1955-1960 – était de ne pas donner de sujet de thèse. C'était typique avec Cartan : il ne suggérait rien, mais il aidait une fois qu'on avait commencé.

Mais, comme le savent tous ceux qui ont eu le bénéfice de rédiger un texte devant lui être soumis, aucun mot, aucune virgule n'échappait à sa vigilance.

À l'École, son action et son attention ne se limitent évidemment pas à ses thésards, ni aux seuls mathématiciens. Il donne chaque année un cours aux trois promotions, et donc à tous les scientifiques en première année. Écouter un cours de Cartan ne laisse pas indifférent. Jean-Pierre Serre en témoigne :

Je suis entré à l'ENS en 1945 et pendant les deux premières années⁶ je n'ai eu droit qu'à des cours par Bouligand et Janet, qui étaient aussi peu enthousiasmants que possible (ceux de la Sorbonne n'étaient pas meilleurs). Ce n'est que dans ma dernière année (la 3^e) que j'ai eu des cours de Cartan, accompagnés d'un séminaire. La différence était saisissante : enfin quelqu'un qui racontait des maths !

Pour Gérard Debreu (1941), prix Nobel d'économie en 1983 :

Of all the teachers I had during that period, Henri Cartan was the most influential. Indirectly, N. Bourbaki also fashioned my mathematical taste.

Cartan suit chaque élève attentivement, comme en témoignent ses célèbres petits carnets, restés confidentiels, dans lesquels il conserve les notes obtenues aux devoirs qu'il pose, les impressions qu'il tire de leurs exposés, etc. C'est ainsi que l'archicube physicien Étienne Guyon, nommé directeur de l'École en 1990, a vu Cartan lui faire part de ses commentaires recueillis 45 ans plus tôt.

C'est aussi à l'École que se tient le séminaire Cartan, chaque lundi après-midi, pendant 15 ans, entre 1948 et 1964. Chaque année, un nouveau thème est choisi. Les exposés sont faits par Cartan, par d'autres mathématiciens établis et par des plus jeunes ; à la fin de l'année, les textes écrits, soigneusement revus par Cartan, sont dactylographiés puis publiés. Il n'y a guère de bibliothèque spécialisée dans le monde qui n'ait son exemplaire des séminaires Cartan ; ce sont, encore aujourd'hui, des documents de référence indispensables.





Évidemment, l'action de Cartan ne se limite pas au périmètre de l'École. Ce bref texte passe sous silence quantité de thèmes pour lequel on se reportera aux dossiers de la SMF : son apport personnel à la recherche mathématique, ses distinctions (académies, doctorats *honoris causa*, médaille d'or du CNRS, prix Wolf), son rôle-clé dans Bourbaki, ses responsabilités professionnelles aux niveaux national et international, son action pour les droits de l'Homme, notamment par la création du Comité des mathématiciens qui obtiendra la libération de mathématiciens injustement emprisonnés à travers le monde par des régimes totalitaires, son engagement dans le mouvement fédéraliste européen...

J'ai connu Cartan dans beaucoup de rôles : professeur, président de mon jury de thèse, président du département de mathématiques commun Paris-Orsay lors de mon élection à Orsay, « administré » lorsqu'il est venu à Orsay rejoindre le département dont j'étais directeur, et bien d'autres. Mais il y a une chose qui me fait toujours penser à lui avec tendresse, au-delà de l'immense respect qu'il attirait spontanément, c'est son humour dévastateur dont les victimes ne se rendaient pas toujours compte.

Mon plus beau souvenir de lui est le suivant. Cela se passait pendant l'année 1956-1957. En prévision de l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958, un réalisateur, chargé de préparer un film sur la science française, vient tourner à l'École lors d'un cours de Cartan aux carrés mathématiciens, dont je faisais partie. Il installe sa caméra fixe au fond de la salle, tourne un moment en silence, puis interrompt Cartan :

— Monsieur le Professeur, excusez-moi, mais il ne faut pas que vous écriviez sur la droite du tableau, car cela sort du champ.

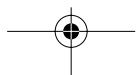
— Impossible, lui répond imperturbablement Cartan, si je dois écrire une longue suite exacte, (*c'était un cours de topologie, avec d'immenses diagrammes pleins de flèches qui remplissaient le tableau*) je n'y penserai pas et je dépasserai.

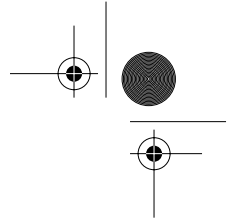
Une longue discussion collective s'ensuit, où chacun fournit une solution si possible abracadabrante, et d'où ressort *in fine* la décision de faire s'allonger un élève⁷ en travers devant le tableau, en dessous du champ de la caméra, pour marquer la limite. Le cours reprend. Heureusement le cinéaste au fond ne voit que nos dos, car nous avons de la peine à rester impassibles. Un peu plus tard, il intervient de nouveau et s'approche du tableau :

— Excusez-moi, Monsieur le Professeur, mais si vous mettiez une flèche de ce côté-ci, par exemple là, cela ferait une image plus équilibrée.

— Mais comment voulez-vous qu'il y ait une flèche là : cela voudrait dire qu'on pourrait envoyer ce groupe-ci dans celui-là. Or, si on prend l'exemple d'une sphère...

— Monsieur le Professeur, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Je voulais simplement faire remarquer que l'image sera très déséquilibrée.





Henri Cartan et les mathématiques rue d'Ulm

— Ce n'est rien. Je vais vous expliquer. Tout le monde peut comprendre : prenez une sphère...

Et ainsi de suite...

C'est pourquoi je pense que Cartan aurait apprécié certains titres de sa nécrologie dans les journaux américains comme ceux-ci :

« Henri Cartan, a mathematician known for meticulous proofs... »,

« *Founder of the Secret Society of Mathematicians* »,

et surtout la première phrase de celui-là :

« Henri Cartan, 104, [...], died Aug. 13 in Paris. No cause of death was reported. »



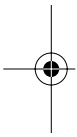
L'œuvre mathématique de Henri Cartan est considérable. Elle est rassemblée dans un ensemble de trois volumes parus chez Springer. Sans entrer ici dans trop de détails, on peut en dégager trois directions principales.

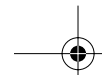
- Les fonctions d'une ou de plusieurs variables complexes l'ont occupé toute sa vie mathématique, depuis sa thèse obtenue en 1928 sous la direction de P. Montel, en passant par l'utilisation, dans ce domaine, vers 1950, des méthodes révolutionnaires (la théorie des faisceaux) que Jean Leray avait introduites en topologie pendant la guerre.
- La topologie algébrique. Depuis Poincaré, au début du xx^e siècle, en passant par Leray pendant la Seconde Guerre mondiale, la topologie avait recours à des méthodes algébriques. Ces méthodes ont connu un développement spectaculaire à partir de la fin des années 1940, sous l'impulsion de Cartan et de jeunes mathématiciens comme Armand Borel, Jean-Pierre Serre et Jean-Louis Koszul.
- En collaboration avec le mathématicien américain d'origine polonaise Samuel Eilenberg, il écrit en 1953 un livre qui deviendra un grand « classique » : *Homological Algebra*, dans lequel les concepts essentiels (y compris l'expression « algèbre homologique » elle-même) de ces nouvelles méthodes algébriques utilisées en topologie, théorie des fonctions de variables complexes, et bientôt en géométrie algébrique, sont explicités et étudiés systématiquement.

Ses autres travaux concernent la théorie du potentiel, l'analyse harmonique, la topologie...

Il faut mentionner également trois manuels de deuxième cycle universitaire, publiés dans les années 1960, et devenus des grands classiques : *Théorie élémentaire des fonctions analytiques*, *Calcul différentiel*, *Formes différentielles*.

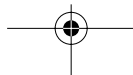
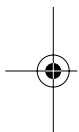
Ce rappel est emprunté aux publications en ligne de la SFM.





Notes

1. Bien que peu significative dans le cas de Henri Cartan, sa généalogie mathématique est la suivante : Paul Montel (1894 s) a eu comme directeur de thèse Émile Borel (1889 s), élève de Gaston Darboux (1861 s), élève de Michel Chasles (X 1812), élève de Siméon Denis Poisson (X 1798), élève de Joseph Louis de Lagrange, immense mathématicien, et sans diplôme.
2. Le nom de Bourbaki avait été introduit à l'occasion d'un canular par Raoul Husson (1923 s).
3. Weil parlera d'une « génération sans maîtres », Cartan d'un « vide ».
4. Notamment pour essayer d'obtenir des nouvelles de son frère Louis, physicien, arrêté et déporté en 1943 pour faits de résistance. Louis fut exécuté en décembre 1943, mais sa famille n'apprit sa mort qu'en mai 1945.
5. *Deutsche Mathematiker-Vereinigung*, association professionnelle des mathématiciens allemands.
6. Comme nous l'avons dit plus haut, Cartan est à Strasbourg pendant les deux années universitaires 1945-1946 et 1946-1947.
7. À mon souvenir, Pierre Kaplan.





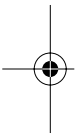
L'HUMANISME D'AIMÉ CÉSAIRE



Césaire, Senghor et l'école. Un humanisme intégral,
Souleymane Bachir Diagne

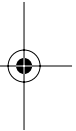
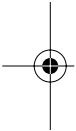
Césaire, Senghor, l'humanisme et la mission possible
de l'École normale supérieure, *Léon Saint-Prix*

De quelques normaliens et normaliennes venus d'Afrique,
Catherine Coquery-Vedrovitch





Aimé Césaire (1935 I)





Cet hommage à Aimé Césaire est l'occasion d'ouvrir un chapitre qui ne saurait être exhaustif et ne peut pas être refermé en un seul numéro : le rôle de l'École en Afrique et aux Antilles. Quelques articles aident à cerner le débat, et sont l'occasion de susciter les réactions des archicubes.



CÉSAIRE, SENGHOR ET L'ÉCOLE. UN HUMANISME INTÉGRAL

Souleymane Bachir Diagne (1977 l)

Souleymane Bachir Diagne est entré à l'École en 1977. Agrégé et docteur d'État en philosophie, il a enseigné à l'université de Dakar à sa sortie de l'ENS en 1982. De 1999 à 2008, il a été professeur à Northwestern University dans les départements de philosophie et de religion. Il est aujourd'hui professeur dans les départements de français et de philosophie de Columbia University à New York.

« **A** mis, je crois que nous le fûmes du premier jour où nous nous rencontrâmes. » C'est en ces mots que le 13 février 1976, en sa qualité de maire de Fort-de-France, le poète Aimé Césaire accueillait en son île de Martinique le président de la République du Sénégal, Léopold Sédar Senghor, un autre poète. Voici donc monsieur le maire tout à son discours de réception, maniant le très sérieux temps du passé simple, donnant à son hôte du « Monsieur le Président », l'appelant « ambassadeur prestigieux du peuple noir » avec le très officiel vousoiement qui sied, bien sûr, aux circonstances. Mais il y a, à n'en pas douter, au fond de son regard, un éclair qui rit et se moque un peu de toute cette pompe nécessaire, le même qui brille aussi dans les yeux du président sénégalais qui l'écoute, car tous deux se reportent, en pensée, plus de quarante ans en arrière et se revoient un khâgneux à Louis-Le-Grand accueillant un bizuth avec, cette fois, Césaire dans le rôle du fraîchement débarqué.

« Amis, je crois que nous le fûmes du premier jour où nous nous rencontrâmes. » Rappelant ainsi à son complice de plus de quarante ans que leur amitié fut coup de foudre dès l'abord, Césaire en déroule le flash-back : le voici, nouvellement inscrit en hypokhâgne « un peu perdu, un peu ahuri dans ce milieu sévère, voire rébarbatif » quand « un ancien de la maison » vient à lui – avec un sourire dont « le monde s'éclaire », dit-il –, le prend par les épaules et l'appelle « mon frère » : le Sénégalais colonisé et l'Antillais descendant d'esclaves africains viennent de sceller une déclaration



de fraternité. C'était, nous dit Césaire, « [...] par un jour de l'automne parisien. Le décor : la montagne rue Saint-Jacques et l'austère bâtisse du lycée Louis-Le-Grand. » Nous sommes à un jet de pierre de la rue d'Ulm. De son nouvel ami Césaire déclare qu'il fut son « Cicérone dans le labyrinthe du savoir et de la montagne Sainte-Geneviève. » Ce labyrinthe débouchera pour lui sur la réussite au concours d'entrée à l'École avec la promotion « lettres 1935 ». Quant à son Cicérone, qui n'est pas reçu, il s'est mis, à la Sorbonne à préparer une agrégation de grammaire qu'il obtient en cette même année 1935.

Quelques semaines avant de recevoir Senghor à Fort-de-France, en janvier 1976, Aimé Césaire avait accordé au poète mauricien Édouard Maunick un entretien diffusé sur France Culture en cinq parties. Évoquant dans cet entretien les noms de ceux qui furent ses camarades autour de cette année 1935, il cita d'abord celui de Charles Garnier de la même promotion que lui, et qui, après avoir été professeur de lettres au lycée d'Évreux est mort pour la France en 1940. « Un homme extrêmement brillant », dit de lui son ami Césaire, trente-six ans plus tard. Il rappella également l'amitié qui le liait à Georges Gorse, entré à l'École un an plus tard ; il habitait près du square de l'Observatoire, se souvient le poète qui nous apprend qu'il allait souvent travailler chez ce camarade lui aussi futur homme politique : il sera ministre et maire de Boulogne-Billancourt. Furent aussi mentionnés parmi ses camarades de promotion Henri Goube et Jean-Bertrand Barrère. Visiblement, Césaire était resté attentif à la trajectoire de ces deux amis dont il dit dans l'entretien qu'il croyait savoir d'eux qu'ils étaient alors, pour le premier, inspecteur général (ce qui était exact) et pour le second, professeur de littérature française à Oxford (en fait à l'université de Cambridge). Un autre normalien de sa promotion, le philosophe Jean-Toussaint Desanti, lui manifesterait, on le verra, amitié et soutien.

De ses années de préparation du concours d'entrée à l'École Césaire a déclaré à Édouard Maunick qu'elles avaient été une période de constant labeur et de grande discipline scolaire suivie, dit-il, une fois rue d'Ulm, d'une révolte contre cette obstination et ce rythme auquel il s'était ainsi astreint. On s'en doute, cette révolte était plus fondamentale, allait plus profond que le simple ras-le-bol d'après concours et elle n'avait rien non plus du spleen d'après la tension vers un but lorsque celui-ci est atteint. Claude Ribbe dans le petit livre qu'il a écrit comme hommage à Césaire (*Le Nègre vous emmerde. Pour Aimé Césaire*, Buchet-Chastel, 2008) lui donne le nom qui convient : « marronnage ». Et l'on sait que « marron » se dit de l'esclave fugitif, de celui qui a dit non au travail au principe duquel et au bout duquel ne se trouvait pas sa propre humanité. Césaire parle lui-même ainsi de son marronnage après l'entrée à l'École :

[...] à ce moment-là après avoir passé ma licence, je me suis marié, j'ai commencé à écrire des poèmes et j'ai abandonné l'agrégation. Voilà comment les choses se sont



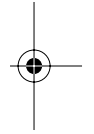
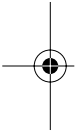


Césaire, Senghor et l'école. Un humanisme intégral

passées. À ce moment-là, je suis entré en littérature et puis la guerre est arrivée.
(*Entretien avec Maunick*)

C'est, pour l'essentiel, avec son ami Senghor et son ami le Guyanais Léon Gontran Damas, que Césaire marronne alors. Tous trois viennent de créer le mouvement poétique, culturel et politique que Césaire, provocateur, a proposé de baptiser « négritude » et que Senghor définit comme l'affirmation des valeurs de civilisation du monde noir. La même année 1935 où Césaire est entré à l'École normale, au mois de mars, il venait de lancer avec ses complices la revue *L'Étudiant noir* dans laquelle il publie son premier article. La revue proclamait qu'il était temps de se dire noir en cessant de s'identifier d'abord comme Martiniquais, Guyanais ou Africain, de se battre comme écrit Césaire sous le titre « Nègrerie – jeunesse noire et assimilation » contre le travail de destruction de la domination esclavagiste puis raciste qui avait ancré dans les esprits des populations issues de la diaspora africaine que l'idéal du progrès était de s'assimiler de mieux en mieux à ce qu'ils percevaient comme la culture blanche en s'éloignant d'autant de tout ce qui en eux était l'Afrique. Engagé dans le combat de se retrouver, grâce à l'écriture surréaliste et à sa capacité d'invocation du moi profond qu'il considérait Africain, Aimé Césaire ne pouvait plus que renoncer à se représenter à l'agrégation pour emprunter la voie qu'il ne cessera plus de dévaler, en colère, comme lave en fusion : celle du poète de combat, éternellement en état d'insurrection.

Est-ce à dire qu'il aurait ainsi tourné le dos à l'École normale supérieure qu'il avait tant désirée pour une vie dévouée à ce qu'il appellera « le grand cri nègre » ? Ce serait mal le connaître. Et ce serait aussi mal connaître l'École : la rue d'Ulm restait une mère pour les plus farouches révoltes, les plus radicales ruptures. Elle ne les tolérait pas seulement, elle les protégeait et les nourrissait. Ainsi fut-elle *alma mater* pour l'œuvre nouvelle dans laquelle Césaire venait de s'engager. C'est dès son entrée rue d'Ulm, en effet, que Césaire commence à écrire ce qui sera le *Cahier d'un retour au pays natal*. En témoigne la dédicace qu'il écrivit sur un exemplaire, offert à l'École, de l'édition d'après guerre de ce livre, avec la célèbre préface d'André Breton : « À la Bibliothèque de l'École, sur les bancs de laquelle ce livre fut en partie écrit. A. Césaire. » Quand il offre un exemplaire de son incandescent *Discours sur le colonialisme* à la Bibliothèque il écrit simplement « Pour la Bibliothèque de l'École. A. Césaire. 27 juin 1950. » Même laconisme pour son *Toussaint Louverture* qui porte : « Pour la Bibliothèque de l'École, fidèlement, Aimé Césaire. » Que penser alors de la dédicace que l'on trouve sur l'exemplaire de son recueil *Cadastre* : « Pour la Bibliothèque de l'École. Fidèlement, un archicube étrang... A. Césaire » ? Le dernier mot avant la signature, griffonné à toute vitesse comme la signature (on devine plus qu'on ne lit « Césaire ») est illisible. Il commence visiblement par « étrang » mais faut-il lire « étranger » ?





« étrange » ? Qu'a-t-il voulu dire en se déclarant « étranger » (probablement) ou « étrange » (peut-être) ? Sans doute la dédicace de son recueil *Soleil Cou-Coupé* donne-t-elle la clé : « Pour la Bibliothèque de l'École. Ce livre non prévu au programme. Aimé Césaire » a cette fois écrit, lisiblement, le poète. « Étranger » ou « non prévu au programme », c'est la même chose : c'est le marronnage qui s'exprime et qui n'est pas seulement le refus d'être assimilé. C'est la demande que le programme s'ouvre, qu'il sache comprendre ce qui n'est pas assimilable, cet objet hétérogène que Sartre a appelé « la seule vraie poésie révolutionnaire de notre temps », dans la préface qu'il a donnée à l'*Anthologie* publiée par Senghor, en 1948, des écrivains de la négritude.

C'est la même demande que Césaire adresse au Parti communiste français où il avait cru pouvoir trouver à exprimer sa révolte et où il demeure stoïquement jusqu'au moment où, en 1956, dans une fameuse *Lettre à Maurice Thorez*, il démissionne d'une organisation politique où il ne se sentait plus « au programme » : il désespérait désormais de la voir partager sa « conception de l'universel [...] celle d'un universel riche de tout le particulier, riche de tous les particuliers, approfondissement et coexistence de tous les particuliers. » Quand le Parti en retour lâche à ses trousses Roger Garaudy pour fustiger le traître à la cause qui veut introduire la diversion de la race dans l'universelle lutte pour la libération du prolétariat, son camarade de promotion Jean-Toussaint Desanti prend sa défense.

Une quarantaine d'années plus tard, une exposition itinérante en hommage à l'œuvre de Césaire est réalisée et inaugurée lors du Sixième Sommet francophone de Cotonou, au Bénin, en novembre 1995. Parmi les signatures qui figurent dans le livre d'accompagnement (*Aimé Césaire. Pour regarder le siècle en face*, sous la direction d'Annick Thébia-Melsan, Maisonneuve & Larose, 2000) on retrouve tout naturellement le vieux camarade, Desanti encore, pour dire la vérité d'un mouvement, d'une revendication qui va au-delà de la négritude (le texte s'intitule « Négritude au-delà... »), à la fois appuyée sur l'humaine condition en général et visée de l'universel :

La négritude, telle qu'elle a été dénommée par Aimé Césaire, est un terme symbolique, on pourrait mettre au lieu de nègre n'importe quoi d'autre, pourvu qu'on désigne par là une communauté qui revendique son passé, une communauté qui revendique son avenir, une communauté qui est souffrante relativement à son passé et en état d'espérance relativement à son avenir. À ce moment-là rien de plus universel que ce que désigne la négritude.

On ne saurait mieux dire, en manière d'hommage, l'importance d'une œuvre dont le but fut toujours de faire advenir un humanisme vraiment intégral.





Césaire, Senghor, l'humanisme et la mission possible de l'ENS

CÉSAIRE, SENGHOR, L'HUMANISME ET LA MISSION POSSIBLE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Léon Saint-Prix

Préfet honoraire, originaire de la Martinique.



Nous publions ici des extraits du texte original.

[...]

Les mérites des deux hommes ont été associés autour d'un concept de la *négritude* qui leur ferait honneur, et dont personne n'avait entendu parler auparavant. Du temps de leur jeunesse, les deux brillants sujets l'auraient inventé à la suite de leur rencontre au lycée Louis-Le-Grand à Paris. Puis ils l'auraient approfondi durant leur passage à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.



La négritude, un concept qui a opposé Senghor et Césaire

Contrairement à la vulgate, les deux brillants sujets qu'un océan séparait, se sont opposés autour de la négritude érigée en concept. L'un venait de l'Ouest du point d'arrivée, l'autre de l'Est du point de départ de la traite négrière. Le premier, victime rebelle, s'exprimait dans une affirmation d'humanité pour l'élévation de l'homme. Le second militait pour la perpétuation de l'ordre naturel, auquel nul ne saurait échapper. Sous la pesanteur des choses dans leur évidence, le jeune Senghor ne voyait pas l'intérêt d'une exaltation de la négritude qui enfermerait le sujet dans sa condition originelle, au motif que « le tigre n'a jamais revendiqué sa tigritude » dans la poursuite de son accomplissement. Pour être vivant, tel qu'en soi-même, chacun reste soumis à sa nature. L'autre considérait que le nègre ayant connu les sommets de l'horreur dans le passé, devait exprimer le meilleur de l'humanité dans l'avenir, pourvu qu'il lui soit donné de s'élever par l'esprit.

Avec le recul il apparaît que les deux amis, engagés toute leur vie dans le même combat, se sont opposés autour de cette idée de négritude qui résume bien toute la problématique de notre temps.

Le sentiment de la souffrance a fait l'unité du personnage Aimé Césaire

À la suite de l'Acte d'abolition, en 1848, la Seconde République a indemnisé les colons en réparation de la perte subie dans leur patrimoine. Le Sénégal a été indemnisé en compensation de l'arrêt du commerce du bois d'ébène, l'une de ses principales exportations. Il n'y avait rien à offrir aux esclaves libérés, que cette liberté dont ils ne savaient que faire dans l'immédiat. Il ne leur restait plus qu'à acquérir les savoirs qui





avaient fait la supériorité des blancs pour, en s'élevant eux-mêmes, changer la face du monde et tourner la page de l'histoire. Dans cette ambition le Conseil général de la Martinique a fait venir de France des contingents d'instituteurs blancs, avec la mission de former des instituteurs noirs, afin d'éduquer les masses. Ils auraient à construire le moule unique où seraient modelées les générations futures, autour de ce que la civilisation française pouvait leur offrir de meilleur. Les créoles ont développé un culte mystique de l'école, afin que par l'acquisition des savoirs, le fils accomplisse le rêve du père et de ceux qui ont précédé, dans la continuité des générations.

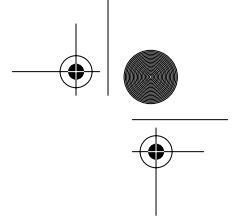
Le sentiment de la souffrance a fait l'unité du personnage Aimé Césaire, pour éclairer toutes les contradictions qu'il n'a pas su éviter : non pas la souffrance attachée à la vie résultant du défi à l'être, mais la souffrance inhumaine que l'homme inflige à l'homme son frère. Il aurait pu être chrétien avec la vocation du martyr, si l'Église, celle de France en particulier, n'avait pris sa juste part à l'exploitation négrière. L'évêque de la Martinique en a fait les frais lors d'une apostrophe publique, en 1946, en la cathédrale de Fort-de-France. De corpulence modeste, il n'a pas pu évacuer les émotions ni l'humiliation du quotidien, dans des manifestations de la force physique. Il ne lui restait plus qu'à devenir un géant de l'esprit, le nègre fondamental, en se distinguant de ses prédécesseurs. Tel Camille Mortenol, premier élève noir entré à l'École polytechnique, qui s'est illustré sous les ordres de Galliéni dans la conquête de Madagascar et dans la victoire de la Marne. Tel encore Félix Éboué, le nègre paradoxal, formé à l'École coloniale, qui a œuvré en Afrique et aux Antilles. Ils ont servi la France dans l'abomination de l'empire colonial pour assujettir d'autres hommes leurs frères, jugés inférieurs.

La mémoire enfouie de la traite

Pour ces populations de tradition orale, en dépit de la diversité des langages, la mémoire enfouie de la traite est restée vivace. La majorité des esclaves vendus et déportés était très jeune, constituée d'enfants et d'adolescents. L'explication tenait à ce qu'au départ, en raison de la diversité des communautés inégales et hiérarchisées de leurs origines, ils étaient plus faciles à enlever pour être vendus. À l'arrivée, ils étaient demandés, parce que le sujet jeune promettait une durée d'exploitation plus longue, avec l'assurance d'une plus grande flexibilité pour l'adaptation aux contraintes de la servitude. Par la suite, l'alphabétisation des créoles a permis d'accéder aux textes anciens, tel le « Voyage du chevalier des Marchais en Guinée » édité en 1731 qui racontait :

Les enfants de dix à quinze ans font les meilleurs captifs que l'on puisse conduire en Amérique. Les Portugais n'en prennent que de cet âge [...] On a du moins l'avantage de les élever comme on veut, [...] ils sont susceptibles des principes de la





Césaire, Senghor, l'humanisme et la mission possible de l'ENS

religion, ils s'affectionnent à leurs maîtres, sont moins sujet à aller marrons, c'est-à-dire à s'enfuir, que les nègres plus âgés.

À Bourbon, plus de 60 % des esclaves amenés entre 1669 et 1714 ont moins de 15 ans. Selon l'abbé David, sur trois paroisses en Martinique, 59 % des filles introduites de 1794 à 1829, ont entre 10 et 14 ans ; chez les garçons, 46 % ont de 8 à 12 ans, tandis que 18 % ont de 18 à 20 ans. Pour leur part, les adultes de 30 à 40 ans de l'imagerie commune, vaincus par les voisins et vendus, forment moins de 4 % du total des cargaisons. Aux veillées traditionnelles les créoles faisaient toujours une place à la plainte de la Mère : « J'avais trois petits, les deux grands, ils les ont vendus, le troisième, le diable l'a pris [...] » L'Afrique a vendu ses enfants pour exprimer sa tigritude.



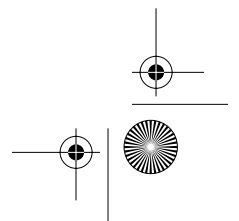
La recherche d'une essence africaine ou l'approfondissement de la culture française élargie à l'universel ?

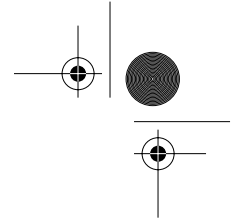
Senghor était issu de la tribu majoritaire à 52 %, dans un pays significatif qui pouvait rassembler sa diversité, à la recherche de l'unité nécessaire à l'émergence d'une cité pour faire œuvre politique. Il s'est attaché à retrouver l'essence africaine antérieure à la colonie. Césaire est né d'une poussière d'île, peuplée d'une mosaïque d'individus venus d'un espace de 5 000 km de long, sur 500 à 1 000 de large, rassemblés par la colonie, et qui n'avaient pas de passé propre. Ils se reconnaissaient seulement un avenir à construire pour eux-mêmes et leur descendance, car sans l'esclavage, ils ne seraient point. Pour celui-là, la civilisation à inventer devait être originelle en fidélité à la mère Afrique. Pour celui-ci, homme sans terre, la civilisation devait être originale par l'approfondissement de la culture française élargie à l'universel.

Les philosophes allemands, et surtout Karl Marx, ou le respect de l'ordre de la nature ?

Inévitablement, l'intelligentsia noire s'est détournée des philosophes français, Rousseau et son mythe du bon sauvage proche de la nature, sans parler de Voltaire qui a placé ses petites économies dans le grand commerce. Elle a été marquée plutôt par les philosophes allemands qui ont réfléchi à la condition humaine ; Kant au premier chef, pour sa vision de l'unité du genre humain. Hegel surtout pour sa vision de la domination de l'esprit sur la matière, celle de l'homme sur la nature. Césaire plus que les autres a engagé sa vie dans la quête de la promotion de la culture, comme un acte de foi dans l'élévation de l'homme, pour vaincre la malédiction de l'Histoire.

Cependant, au début du ^{xx}e siècle, le génocide commis au Kameroun pour faire la place aux tribus germaniques, a posé la question de l'usage de la raison, pour contredire Hegel. Il y a pire que la déportation pour l'esclavage : l'éradication immédiate sur le lieu de l'appropriation, qui plus tard a inspiré la « solution finale » en Europe.





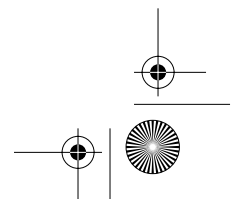
Peu avant, la catastrophe de Saint-Pierre de la Martinique – la nouvelle Babylone –, en éliminant la fine fleur des grands-blancs piliers de la colonie, a redistribué les cartes. La vie a basculé vers les marais de Fort-Royal. Par tradition s'y réfugiaient les petits-blancs déchus, les nègres affranchis et les marrons. La baie immense permettait aux navires de s'abriter pour réparer avant d'affronter le large. Nombre de nègres étaient très appréciés des équipages dans les métiers correspondants comme charpentiers de marine et autres. Leur aventure démontrait que le savoir-faire n'était pas réservé aux blancs, pourvu que les nègres aient la liberté de s'exprimer. Que le volcan ait épargné le seul Syparis, protégé par les murs de sa prison, ajoutait à la catastrophe une connotation mystique pour le monde entier.

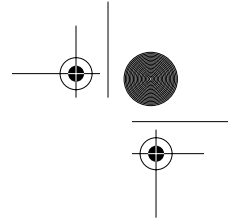
Il ne restait que Karl Marx pour l'essentiel, comme explication du monde et comme engagement. Avec la montée du nazisme, Césaire y a trouvé la réponse, ouvrant une alternative aux excès de l'héritage de l'Occident. Il a rejoint le Parti communiste dans le combat contre le colonialisme. Il l'a rejeté à la suite de l'insurrection de Budapest. Senghor, pour sa part, est resté fidèle à la tradition africaine, soucieux de respecter l'ordre de la nature, sous peine de se remettre en cause soi-même, au risque de se perdre. Il se plaisait à souligner qu'en musique, le rythme africain est parallèle et asymétrique, offrant une sophistication complexe propre à transmettre des messages auditifs et ordonner des situations sociales. Tandis que le rythme créole plus pauvre, est parallèle et symétrique, destiné à ordonner le geste en accomplissement de l'effort collectif, accordé aux manifestations de la vie, les battements du cœur, le souffle partagé dans le rythme qui scande le mouvement et repousse la fatigue.

Tous les hommes ont les mêmes droits, mais certains ont plus de devoirs que d'autres

Au spectacle des foules qui d'un bout à l'autre de la planète se démènent, sur des airs venus de nulle part et des rythmes venus de la Caraïbe, et la nuit et le jour, on se prend à rêver que quelque chose est en train de bouger dans notre pauvre monde. Césaire aurait eu raison contre Senghor. Dans son poème « La pirogue », il avait imposé l'image du frêle esquif symbolisant l'humanité, avançant douloureusement contre les éléments, sous l'effort conjugué des rameurs, dans l'ahanement de l'effort recommencé. Le thème a été repris par Camus dans son mythe de Sisyphe. Mais c'est le roi Christophe qui en donne l'explication :

Je demande trop aux hommes ! Mais pas assez aux nègres, Madame ! S'il y a une chose qui autant que les esclavagistes m'irrite, c'est d'entendre nos philanthropes clamer, dans le meilleur esprit sans doute, que tous les hommes sont des hommes et qu'il n'y a ni blancs ni noirs. C'est penser à son aise, et hors du monde, Madame ! Tous les hommes ont les mêmes droits, j'y souscris. Mais du commun lot, il en est qui ont plus de devoirs que d'autres. Là est l'inégalité. Une inégalité de





Césaire, Senghor, l'humanisme et la mission possible de l'ENS

sommations, comprenez-vous ? À qui fera-t-on croire que tous les hommes, je dis tous sans privilège, sans particulière exonération, ont connu la déportation, la traite, l'esclavage, le collectif ravèlement à la bête, le total outrage, la vaste insulte, que tous, ils ont reçu plaqué sur le corps au visage, l'omni-niant crachat ! Nous seuls, Madame, vous m'entendez, nous seuls les nègres ! Alors au fond de la fosse ! C'est bien ainsi que je l'entends. Au plus bas de la fosse. C'est là que nous criions ; de là que nous aspirons à l'air, à la lumière, au soleil. Et si nous voulons remonter, voyez comment s'imposent à nous, le pied qui s'arc-boute, le muscle qui se tend, les dents qui se serrent, la tête, oh ! la tête large et froide. Et voilà pourquoi il faut en demander aux nègres plus qu'aux autres : plus de travail, plus de foi, plus d'enthousiasme, un pas, un autre pas, encore un autre pas ! C'est d'une remontée jamais vue que je parle ! Messieurs, et malheur à celui dont le pied flanche !



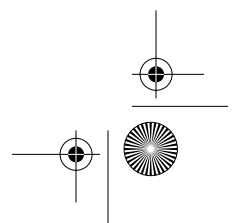
Césaire se voyait péléen, accoucheur de monde dans une vocation démiurgique. Il ne parlait pas le créole en refus de la facilité. Sur le marché de Fort-de-France, il employait l'imparfait du subjonctif, non par afféterie, mais par respect de l'autre et pour montrer le chemin. Pour l'esclave libéré, il n'y a pas de droits particuliers ; il n'y a que l'obligation de s'élever. La négritude de Césaire était une affirmation d'identité, en rupture avec les contraintes de son temps, par une invite au dépassement de soi, l'effort pour se hisser à l'égal de l'Autre et encore plus haut dans la condition humaine. « Nègre je reste. (Je suis meilleur que vous), et je vous emmerde. »

Contre le « droit à la différence »

Sa vie a été consacrée à l'élévation du peuple noir. Il a bataillé pour la départementalisation des anciennes colonies, comme un accomplissement. Treize ans plus tard, il a demandé à De Gaulle des mesures administratives en vue de l'autonomie de la gestion des DOM, en symétrie à l'indépendance des autres colonies. « L'indépendance quand vous voudrez, l'autonomie jamais » aurait répondu le président.

En 1981, Césaire est nommé chargé de mission à la présidence, en vue de préparer l'indépendance des Îles. Cette fois il a reculé, déçu par une orientation politique grosse de menaces : d'une part la décentralisation qui affaiblissait la France, d'autre part le droit à la différence qui faisait violence à sa vision de l'homme. Alors, désenchanté, il est rentré dans son île pour boudier, et rendre à la France le mépris qu'elle inspirait.

Car le droit à la différence est un greffon venu du Maghreb qui a été enté sur l'arbre républicain, selon la théorie post-coloniale du courant tiers-mondiste. Il postulait une différence primale entre les hommes, pour mieux pénétrer les territoires arrachés à l'Empire ottoman. Des contingents de citoyenneté étaient réservés aux individus « les meilleurs » : ils seraient français socialement, mais différents parce qu'indigènes, et réciproquement. Les accords Blum-Violette prévoyaient de distribuer 70 000 de ces brevets étranges. Après la Libération, Ferhat Abbas en Algérie avait accepté la





chose en compromis. Le FLN a refusé au nom de l'Islam. En 1981, au contraire de la logique d'unité fondatrice, l'idée a été reprise pour faire de la France une société libérée, multiculturelle, multiethnique et le reste, un caravansérail d'individus différents. Privés de passé, les créoles n'ont plus d'existence. Si haut qu'ils soient parvenus, ils sont toujours ce que leur figure désigne. Une fois encore Senghor avait raison et sa tribu majoritaire.

Césaire, Senghor et Félix Éboué

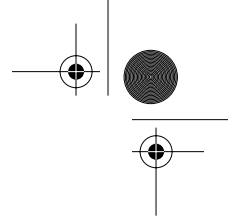
Entre Senghor et Césaire s'imposait la silhouette massive de Félix Éboué, l'homme qui, en réponse à l'Appel du 18 juin, a donné le territoire du Tchad à la France libre, et à De Gaulle sa légitimité pour la poursuite de la guerre, afin d'inscrire la France dans le camp de la victoire. Sans lui l'histoire n'aurait pas eu la même écriture. Son grand-père était un esclave de la tribu des Ibos, déporté du dernier convoi. Pur produit des « hussards noirs », l'enfant doué a bénéficié d'une bourse, qui lui a permis d'accéder à l'enseignement secondaire, puis à l'École coloniale à Paris.

Appelé à servir en Afrique, inévitablement, sa perception du monde a été marquée par le paysage qu'il a traversé. Il y a dans ces pays des milliers de dialectes que pratiquent autant de communautés incapables de se rassembler, s'unir, pour voir émerger la conscience d'une nation, dans l'espoir de faire surgir les conditions d'une démarche politique. Elles s'affirment dans leur singularité, s'opposent plus qu'elles ne se mélangent, avec la misère comme dénominateur commun. Afin d'offrir un instrument vernaculaire entre les dialectes usuels, facilitant la compréhension mutuelle des populations entre elles, dès 1917, il rédige trois ouvrages très éclairants : d'abord la *Grammaire-dictionnaire Sango-Banda-Baya-Mandjia*. L'ouvrage constitue une tentative « européenne » d'unifier les peuples, par la compréhension mutuelle.

Ce fut ensuite, une étude sur *Les Populations de l'Oubangui-Chari*, aujourd'hui Centrafrique, dont André Gide a fait l'éloge dans son livre *Le Voyage au Congo*. Ce fut enfin, une étude sur des *Langages tambourinés et sifflés*, portant sur le décodage des messages non écrits, en vue de faciliter l'indispensable compréhension des populations entre elles – de réduire aussi les tensions inévitables, promouvoir les échanges entre les hommes, si proches et si différents, destinés à vivre plus étroitement ensemble, à mesure du développement de leur territoire. En 1937, alors gouverneur de la Guadeloupe, il a prononcé une adresse à la jeunesse intitulée « Jouer le jeu » qui a eu un grand retentissement. Il l'invitait à l'effort pour s'enrichir humainement et s'élever socialement, lui enjoignant « à Othon, de préférer Siegfried... ».

Lors de la Conférence de Brazzaville, au début de l'année 1944, il a plaidé pour l'organisation d'une communauté d'États libres et indépendants associés à la France, sur le modèle du Commonwealth britannique. De Gaulle n'a pas osé ; il doutait de





Césaire, Senghor, l'humanisme et la mission possible de l'ENS

ses arrières. La France a connu vingt ans de guerre coloniale, et l'Afrique noire est mal partie. En 1944 il a proclamé le dogme du « Paris libéré, par son peuple, avec le concours [...] » Ce mensonge fondateur a eu des effets durables dans l'inconscient collectif, forçant la certitude d'une France bénie des dieux, assurée de ses droits acquis, à qui revient la victoire sans le combat, le résultat sans l'effort, l'avantage sans le prix, en consécration de sa vocation naturelle.

La paix revenue, dans une France replacée dans le camp des vainqueurs, il a été reproché à Félix Éboué sa démarche « assimilationniste » ; surtout dans la mouvance des milieux anticolonialistes et tiers-mondistes. La critique est impertinente et largement gallo-centriste. Césaire comme Senghor n'y ont pas échappé, s'opposant toutefois, l'un sur la fin, l'autre sur les moyens de la démarche d'élévation de l'homme. Césaire a fait de la lutte contre le colonialisme le combat de sa vie, sans nuance.



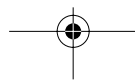
Pour un nouvel humanisme

Dans son discours de la Sorbonne en avril 1948, il prononce un violent réquisitoire contre la politique coloniale de la France. Il s'agissait de rendre hommage à Félix Éboué et à Victor Schoelcher, en préparation de l'admission de leurs cendres au Panthéon, qui fut votée au mois de septembre. Discret sur le premier, il a été lyrique sur le second « [...] Ils ont voulu marchander les mérites de cette grande ombre qui monte inlassablement la garde aux portes de la conscience universelle [...] » L'heure était au marxisme et dans l'envolée, Éboué a été occulté pour avoir mis le nègre au service de la colonie.

Dès 1945, pour répondre aux aspirations du peuple créole, Césaire a bataillé pour l'assimilation des quatre vieilles colonies d'avant la Révolution. La loi de départementalisation a été votée le 19 mars 1946, mettant fin au statut colonial. Mais son application a été obérée par le poids des réalités locales et la poursuite des guerres coloniales en Afrique et en Asie, tandis que les créoles étalaient leurs contradictions. Plus généralement, la fin de l'ère coloniale a été consacrée à la fin des années 1970, plaçant les peuples concernés dans l'embarras, faute de pouvoir revenir à l'état « d'avant ». Face au désenchantement inévitable, faute d'un recours dialectique, les bons esprits se sont dispersés dans la quête d'une philosophie « post-coloniale », d'inspiration américaine. Elle serait susceptible de valoriser l'Afrique et les autres victimes de l'histoire, par la condamnation de l'Occident.

Césaire a pris ses distances, pour proposer un « nouvel humanisme » qui ne rejette pas l'histoire coloniale, mais l'interpelle, la questionne, pour en tirer les leçons propres à féconder l'avenir.

La culture universelle. Tout doit nous intéresser. Le grec, le latin, Shakespeare, les classiques français, etc. C'est à chacun de faire l'effort personnel, de trouver une





réponse. Aucun de nous n'est en marge de la civilisation universelle. Elle existe, elle est là, et elle peut nous enrichir, elle peut aussi nous perdre. C'est à chacun de faire le travail.

Le propos résonne en hommage tardif rendu dans la sérénité à Félix Éboué, le nègre paradoxal.

La quête de l'unité par le dépassement : à quoi sert l'École normale supérieure aujourd'hui ?

Aujourd'hui, le monde s'occidentalise pour s'unifier. Dans le même temps les responsables français inscrivent dans la Constitution, la résurrection des langues régionales, assignant aux peuples de France de faire revivre des parlers sans locuteurs aux frais du contribuable. Il y en aurait soixante-quatorze. La mesure répond à une illusion phantasmatique tendant à échapper à la banalisation du droit du sol, sur lequel s'est construite notre démocratie, en héritage d'une longue gestation. Par-delà vingt siècles d'histoire, l'ambition est de faire revivre les tribus gauloises pour l'africanisation de la France en rejet de la nation, dans une perspective post-coloniale. Elle tourne le dos à la *doxa* des créoles, dans leur quête de l'unité par le dépassement. [...] Dès lors, dans le long affrontement qui a opposé ces deux beaux esprits, le dernier mot est revenu à Léopold Sedar Senghor.

Cet aboutissement pose la question de savoir à quoi sert le vénérable établissement de la rue d'Ulm.

DE QUELQUES NORMALIENS ET NORMALIENNES VENUS D'AFRIQUE

Catherine Coquery-Vedrovitch (1956 L)

Confrontée à la guerre d'Algérie dans les années 1960, Catherine Coquery-Vedrovitch commence à s'intéresser à l'Afrique. Elle a enseigné à l'EPHE puis à l'université Paris 7 en créant le laboratoire de recherches comparées « Tiers mondes » (devenu aujourd'hui « Sociétés en développement, études transdisciplinaires ») qu'elle a dirigé jusqu'en 1995. Elle a récemment publié : *Des victimes oubliées du nazisme. Les Allemands noirs dans la première moitié du xx^e siècle* (Le Cherche Midi, 2007) et *Enjeux politiques de l'histoire coloniale* (Agone, 2009).



L'ENS a accueilli rarement, mais de façon ouverte, quelques grands intellectuels africains et antillais. C'est évidemment le cas du poète et homme politique Aimé Césaire (promotion 1935 I), né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe (Martinique) et mort le 17 avril 2008 à Fort-de-France. L'École lui a rendu hommage lors d'un colloque le 10 juin 2008. Né dans une famille nombreuse et modeste, ce fut un pur produit de l'école de la Troisième République. Il faut dire que son grand-père





De quelques normaliens et normaliennes venus d'Afrique

fut le premier enseignant noir en Martinique, et que sa grand-mère, contrairement à beaucoup de femmes de sa génération, savait lire et écrire. Arrivé en 1931 pour poursuivre ses études en métropole, il s'y lia presque immédiatement avec son aîné et grand ami Léopold Sédar Senghor, comme lui en khâgne au lycée Louis-le-Grand, mais qui n'eut pas comme lui la chance d'intégrer : Senghor n'en fut pas moins, en 1935, le premier Africain agrégé de grammaire. Les deux amis créèrent, en 1934, le journal *L'Étudiant noir* qui allait servir à populariser la notion de *négritude*. La négritude a joué un rôle littéraire très important avant que Senghor ne le transforme après la Seconde Guerre mondiale en outil politique. Ce concept visait à rejeter le projet français d'assimilation culturelle pour promouvoir l'Afrique et sa culture, dévalorisées par le racisme issu de l'idéologie coloniale. C'était l'expression de la revendication de l'héritage culturel des Africains du continent et de la diaspora, à une époque où l'enseignement français l'ignorait et le minimisait, sinon le méprisait.

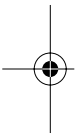
C'est grâce à son passage à l'École que le poète a, entre autres, découvert la Grèce, dont il disait un fait d'évidence – mais qui ne l'est guère pour les Occidentaux :

La Grèce, c'est déjà le départ vers l'Afrique. Contrairement à ce qu'ont cru les classiques français. Qu'est-ce que le polythéisme grec ? Ce sont les civilisations agraires. Elles sont très proches de moi, et c'est extrêmement près de la Martinique. C'est extrêmement près de l'Afrique.

On est loin des arts premiers ! C'est à l'École qu'il a commencé de rédiger l'une de ses plus belles œuvres : *Cahier d'un retour au pays natal*, qu'il acheva en 1938. Car en 1937, Aimé Césaire, désormais agrégé de lettres, rentra en Martinique.

Il faut attendre l'après-guerre pour trouver le premier normalien sénégalais, Omar Blondin Diop, issu d'une grande famille saint-louisienne (son père était médecin). Il arriva à Paris au début des années 1960 et, de retour au Sénégal, joua un rôle important dans les événements de 1968. Il fut, après quelques actions politiques à Dakar et une opposition fermement déclarée et radicale à la politique du président Senghor, arrêté puis inculpé pour « terrorisme » et pour espionnage comme agent étranger. Il fut emprisonné sur l'île de Gorée. Quelques mois plus tard, on le retrouva mort par strangulation.

L'École gardait toute son aura pour l'élite africaine. Mais peu furent élus : on distingue Elikia Mbokolo, d'origine congolaise, actuellement directeur d'études en histoire de l'Afrique à l'EHESS (1967 I) ; le Béninois Lionel Zinsou-Derlin, entré à l'École en 1975 (qui fit sa maîtrise en histoire sous ma direction), agrégé de sciences sociales et qui poursuit désormais une brillante carrière dans la banque. Enfin, le Sénégalais Souleymane Bachir Diagne, né en 1955, agrégé en 1978, qui enseigne aujourd'hui la philosophie à Columbia University.

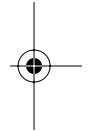
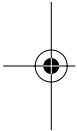




Mais l'accès est demeuré élitiste : Mamadou Diouf, brillant historien aujourd'hui lui aussi professeur à Columbia University, fut bi-admissible dans les mêmes années, et conte avec humour la raison majeure de son échec à l'oral : interrogé, pour l'épreuve de culture générale, à comparer roman et film policier, il fut bien en peine de le faire : de sa vie il n'avait jamais lu ni vu l'un ou l'autre ; sortant de sa petite ville dortoir sénégalaise, Rufisque, pour étudier dans une khâgne de province où il était pensionnaire, était trop étranger à ce style de parisianisme : j'ai conté l'incident à un collègue parisien, qui plus est ancien inspecteur de l'Éducation nationale... qui ne m'a pas crue tant il était convaincu de la « normalité » de ce genre (peu) littéraire...

Les normaliennes d'origine africaine sont moins nombreuses encore. L'annuaire révèle Aïssatou Mbodj, entrée en 1996 et agrégée de philosophie (mais selon toutes probabilités française), et la Sénégalaise Faty Bineta Mbodj, jeune géographe entrée à l'école en 2003. Auparavant, l'ancienne ENSJF (Sèvres) ne peut se souvenir que d'une bien triste histoire, celle d'avoir renvoyé dans son pays, pour fait de guerre d'Algérie, l'une de mes quasi « promotionnaires » (1955 pour elle, 1956 pour moi), une brillante littéraire : Fatma Imalhayène, connue aujourd'hui sous le nom d'Assia Djebar, membre de l'Académie française. Ce fut l'un des exploits de notre directrice d'alors, pourtant littéraire de grande réputation...

Quelques normaliens africains ont sans doute échappé à mon bref inventaire : qu'ils veuillent bien m'en excuser... Son autre fait d'armes fut, la même année, de refuser de recevoir la délégation que nous avons constituée pour lui demander d'intervenir en faveur de Christiane Klapisch-Zuber (1955 L), normalienne « porteuse de valise », agrégée en juillet et arrêtée en septembre 1959 avant d'avoir pu prendre possession de son poste, donc rejetée de la fonction publique si l'EHESS (à l'époque 6^e section de l'EPHE) n'avait pris la décision inverse d'abriter cette excellente spécialiste d'histoire médiévale.

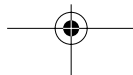
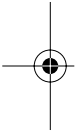




CARRIÈRES

Les carrières de l'énergie
Les rendez-vous du Service Carrières de l'École normale supérieure







LES CARRIÈRES DE L'ÉNERGIE

Anne Lauvergeon était présente le 22 novembre 2008 au dîner qui a suivi l'Assemblée générale de l'Association. Elle y a fait un discours sur « l'énergie », et a répondu aux questions des camarades présents.

Anne Lauvergeon est née à Dijon. Son père était professeur d'histoire. Entrée à l'ENS, elle passe l'agrégation de chimie ; et son caïman Jean-François Fauvarque n'ayant pas eu d'anecdote croustillante à me rapporter, elle devait donc être une élève extrêmement sérieuse ! Elle intègre ensuite le Corps des Mines (un « accroc », à mes yeux, dans son CV, moi qui me demande si ces grands corps ne sont pas un peu des anachronismes !...) mais à sa demande, elle en est radiée en 2004.

Entrée dans l'administration, elle y a fait une carrière extrêmement brillante, jusqu'à être « sherpa » de François Mitterrand, préparant toutes les grandes réunions internationales, ce qui lui a permis d'acquérir un carnet d'adresse exceptionnel. Elle passe ensuite chez Lazard Frères, en tant qu'associée-gérant, puis chez Alcatel, comme directrice générale adjointe et, enfin, à la Cogema. Lors de la fusion entre la Cogema et Framatome, elle devient présidente d'Areva, fonction qu'elle exerce depuis 7 ans.

Une carrière exceptionnelle, bien que je note un potentiel de progrès, puisque le magazine *Forbes* ne la classe en 2008 *que* la huitième femme la plus influente du monde !

Cela ne l'empêche pas d'avoir deux enfants, un mari dont nous avons regretté l'absence à ce dîner, et de trouver le temps de publier très récemment un livre, *La Troisième Révolution énergétique* (avec Michel Jamard, Plon, 2008). La première phrase de la critique de ce livre parue dans *Le Monde* me fournira la meilleure introduction possible : « Depuis 2001, [l'énergie nucléaire] a le visage souriant et l'ouverture d'esprit d'Anne Lauvergeon. »

Jean-Claude Lehmann (1959 s)



L'ÉNERGIE AUJOURD'HUI

Anne Lauvergeon (1978 S)

Présidente du directoire d'Areva.



D'abord merci. Je suis heureuse de me retrouver à l'École, dans un lieu dont je suis restée très proche et qui est pour moi le symbole de la liberté – en dehors de l'année d'agrégation, peut-être... J'y ai fait tout ce que j'avais envie de faire, des lettres, de la biochimie, quelques soirées aussi...

Je voudrais parler ici de l'énergie, parce que c'est l'un des thèmes de civilisation des plus importants aujourd'hui, et qu'il faut en traiter collectivement.

La troisième révolution énergétique : un changement obligatoire de société

Il s'agit d'un sujet majeur, et toutes nos sociétés doivent être analysées en fonction de leur rapport à l'énergie.

La première révolution industrielle, vers 1840-1850, est liée au charbon et à la vapeur. Elle a transformé les économies et les sociétés : exode rural, expansion des villes, syndicalisme, marxisme... ne sont pas compréhensibles sans elle.

La deuxième révolution énergétique a été celle du pétrole et de l'électricité. Elle a permis la mobilité. La mondialisation est née du pétrole et de l'électricité.

Nous sommes entrés, sans en avoir une réelle conscience – tout comme les contemporains des deux révolutions que je viens de mentionner –, dans la troisième révolution énergétique. En effet, le système dans lequel nous vivons depuis plus de 150 ans n'est plus durable. Il y a plusieurs raisons à cela.

La démographie : il y a un siècle, nous étions 1 milliard d'habitants sur Terre, 6 milliards aujourd'hui, nous serons 8,5 à 9 milliards en 2050. Envisager des économies fondées uniquement sur les fossiles n'est pas possible, parce qu'ils n'existent pas en quantité suffisante. Le « plateau », c'est-à-dire le moment où l'augmentation de la production ne suit plus celle de la consommation, est situé entre 2012 et 2020, c'est-à-dire demain matin. Le modèle selon lequel plus on se développe, plus la production de pétrole augmente ne fonctionne pas.

Deuxième élément : le baril de pétrole vaut aujourd'hui 50 dollars. C'est un prix bien supérieur à toutes les moyennes depuis 150 ans. Nos économies ne pourront pas fonctionner durablement dans un tel contexte.



Les carrières de l'énergie

Troisième élément : le changement climatique. Il s'agit à présent d'une certitude, les discussions ne portant plus que sur l'ampleur des conséquences. Il nous faut donc réduire drastiquement notre production de CO₂. Les experts nous disent dans le même temps : en 2050, le monde aura besoin de deux fois plus d'énergie ; et les experts du changement climatique nous disent : il faut diviser par deux l'émission de gaz carbonique dans l'atmosphère. Voilà le défi : deux fois plus d'énergie pour deux fois moins de CO₂. Le système actuel ne peut plus tenir.

Il faut ajouter à cela une quatrième raison : il est aberrant de brûler du pétrole. C'est un produit très sophistiqué, et il est bien plus intelligent de le conserver pour faire de la chimie, et d'autres produits.

Nous sommes donc face à une rupture, ce dont peu de gens ont réellement conscience. Cette idée que le modèle de fonctionnement classique de nos sociétés est à revoir est très peu partagée. Les Verts s'en inquiètent ; quelques changements sont proposés ; on entend aussi parfois des solutions radicales, du genre : « La terre ne peut pas porter plus de 600 millions de personnes. Toutes les autres sont en trop. Il ne faut donc leur donner ni eau, ni électricité. » Ce n'est pas mon raisonnement.

Il faut donc trouver une solution qui permette un développement durable du globe, et c'est un impératif absolu. Plus vite on agira, mieux cela sera, en terme climatique notamment, et plus il sera facile de trouver des solutions à nos difficultés.

Énergie et développement durable : quelles solutions ?

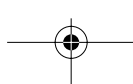
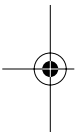
Il n'existe pas de solution miracle.

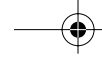
La première solution est celle de l'efficacité énergétique : faire des économies d'énergie. Nous la gaspillons en ce moment. Il est vrai que ce discours sonne un peu « rétro », un peu « années 70 ». Je pense que l'on jugera *a posteriori* les années 1990-2000 comme des années de dilapidation. Il y a des voix, encore aujourd'hui, qui trouvent cela insupportable « Madame, il faut trouver de l'énergie pour tout le monde » m'a-t-on dit récemment au Conseil économique et social. Oui. Mais nous devons faire des économies, sans que cela soit pour autant une insupportable contrainte. Il n'y a pas de solution miracle : une habitation énergétiquement neutre est possible, certes, mais on en construit 1 % par an. Il est donc nécessaire d'envisager une situation transitoire.

Il faut utiliser les énergies de manière optimale.

Il faut développer les énergies qui n'émettent pas de CO₂. Nous avons de la chance, il y en a, les énergies renouvelables et l'énergie nucléaire. Aucune n'a été inventée pour cela, mais elles existent.

Il faut faire de la recherche et développement. On ne trouve pas une énergie nouvelle tous les cinq ans... Mais la R&D ne doit pas être une excuse à l'inaction : il faut *aussi* agir maintenant.





Les énergies renouvelables

À Areva, nous vendons toutes les énergies sans CO₂.

L'énergie hydraulique : elle est bien connue, mais nécessite de grands lacs, une grosse infrastructure, et il n'existe plus de site approprié en Europe. Cette énergie n'a pas de potentiel de développement. À cela, il faut ajouter les problèmes humains. La Chine a déplacé entre 1 et 3 millions de personnes pour son dernier barrage. De plus, si on construit de très grands lacs, il y fait chaud, et la production de CO₂ et de méthane, responsable d'effet de serre par fermentation, est significative.

Les éoliennes fournissent une énergie alternative : elles ne fonctionnent que lorsqu'il y a du vent, et pas trop. Au mieux, une éolienne ne marche que 25 % du temps. Et nous ne savons pas stocker l'électricité. Nous savons la produire depuis un siècle, mais pas la stocker. Le résultat, c'est que lorsque les éoliennes ne marchent pas, on fait fonctionner des centrales au fioul. C'est le modèle du Danemark, gros possesseur d'éoliennes, très gros émetteur de CO₂. À Areva, nous proposons, comme je l'ai dit, toutes les énergies sans CO₂. C'est le client qui choisit. Je reçois énormément de lettres d'insultes à propos des éoliennes de terre. Nous avons donc décidé de ne construire que des éoliennes en mer, par exemple, un très grand parc, au nord de l'Allemagne, à 43 km des côtes.

L'énergie solaire est très chère. L'énergie hydraulique n'est pas chère ; celle des éoliennes coûte 30 % de plus ; l'énergie photovoltaïque coûte quinze fois plus cher. Et, comme celle des éoliennes, elle ne fonctionne que lorsqu'il y a du soleil. On fait des progrès. Une piste prometteuse est fournie par les sels fondus qui peuvent garder la chaleur, et donc transformer la chaleur en énergie, la nuit par exemple. L'énergie solaire thermique est plus intéressante que l'énergie photovoltaïque.

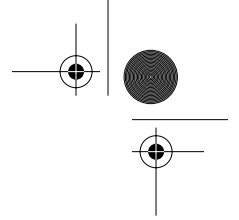
La géothermie : oui, mais l'eau chaude hydrothermale, à Paris par exemple, est très salée et très agressive. Nous avons des problèmes, à Paris, parce que les tuyaux sont très vite perforés et que la nappe d'eau pure risque d'être contaminée. Donc l'énergie thermique, oui, mais très contrôlée – et pas partout. Nous ne sommes pas l'Islande.

La biomasse : il s'agit de récolter les débris végétaux et de les brûler, débris de bois, débris agricoles... Nous sommes des spécialistes de cette énergie à Areva. Nous en avons vendu en Inde, aux États-Unis. On y arrive en Europe. Mais cela ne peut être qu'une énergie d'appoint, représentant 4 et 5 % de la consommation. C'est en tout cas une très bonne énergie, qui évite en plus la méthanisation des débris, donc l'émission de CO₂.

L'énergie nucléaire

Elle n'est clairement pas *la* solution, mais elle en est une partie. C'est une énergie jeune, qui date des années 1960-1970. Elle est abondante ; c'est une énergie de base,





Les carrières de l'énergie

puisqu'elle fonctionne tout le temps. Son coût est bas et comparable à celui de l'énergie hydraulique. C'est l'énergie la moins chère aujourd'hui. Le prix de l'uranium est la seule variable, mais il entre dans 5 % du coût du kW/h, et on utilise très peu d'uranium. Donc, même si son prix varie beaucoup, le prix de revient final varie peu. C'est une énergie domestique, que l'on produit chez nous. Elle est recyclable à 96 %. Les déchets représentent 4 % de ce qui reste : ceux produits en France tiennent, vitrifiés, dans la pièce où nous sommes. Cette énergie ne produit pas de CO₂.

Les Verts, principaux opposants à cette énergie, changent leur position en même temps que la question du changement climatique est mieux connue. Si chacun des vingt-cinq pays de l'OCDE avait quatre réacteurs nucléaires, on arriverait à respecter le protocole de Kyoto en émission de CO₂.

Où en est l'Europe ? Elle a un système morcelé, qui la retarde considérablement. L'Europe n'a pas de vision globale. Aujourd'hui, il existe quatre cent quarante centrales nucléaires dans le monde, situées dans trente et un pays et deux centrales de recherche. L'Europe produit 45 % de son électricité à partir du nucléaire. Les États-Unis viennent ensuite. L'Inde, l'Afrique du Sud, les pays du Golfe, qui voient l'après-pétrole, sont demandeurs. Le contexte a donc radicalement changé.

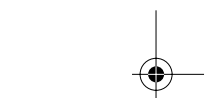
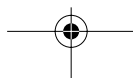
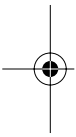
Areva est le leader mondial, mais satisfait la demande essentiellement non européenne, du fait du morcellement des licences. Pour installer un nouveau réacteur dans un pays d'Europe, il faut demander une licence. Cela fait vingt-sept licences à demander. Pour les États-Unis, on doit le faire une fois ; la Chine, comme l'Afrique du Sud et l'Inde, se satisfont de ce que nous soyons licenciés en France. Le système européen actuel est un formidable ralentisseur de toute efficacité. Par exemple, pour avoir la licence anglaise, il faut faire travailler trois cents ingénieurs pendant 3 à 5 ans. Nous ne le ferons pas pour tous les pays européens.

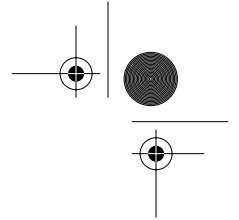
Areva, la crise et l'avenir

Areva est le numéro 1 mondial du nucléaire, le numéro 3 mondial dans la transmission et la distribution d'électricité, et a des positions très fortes dans les piles à combustible, pour les énergies renouvelables.

Areva connaît une croissance de 10 % par an, et embauche plus de mille personnes par mois. La crise n'entraîne pas de remise en cause des investissements, et, au contraire, une accélération dans le cas de la Chine, dans le but de soutenir la croissance.

La crise va être un cristallisateur des situations : les pays vont devoir choisir entre tout arrêter ou investir davantage. Il s'agit d'un enjeu considérable pour l'Europe, qui a eu une bonne réaction collective à propos de la crise financière. La réaction intelligente, aujourd'hui, serait de garantir les investissements dans les infrastructures sans émission de CO₂. Il faut agir concrètement pour ne pas s'arrêter, mais accélérer la





transformation de nos sociétés, assurer leur avenir et soutenir l'activité économique et l'emploi.

Wladimir Mercoureff (1954 s) : Quelles sont nos réserves de combustible nucléaire ? En ce qui concerne l'uranium, elles ne sont pas limitantes. À la fin des années 1990, la Russie a vendu à très bas prix tous ses stocks militaires d'uranium enrichi. L'exploitation minière a cessé – nous avons, quant à nous, continué, seuls avec les Canadiens. C'est mon côté ingénieur des Mines...

Les réserves prouvées sont évaluées à 70 ans. Mais à l'époque de cette étude, l'uranium coûtait 7 dollars la livre. Aujourd'hui, il coûte 56 dollars la livre. À ce prix, les réserves sont beaucoup plus importantes, d'autant qu'il est recyclable à 96 %.

Nous en sommes à la troisième génération de réacteurs : dans les surgénérateurs, nous allons être capables de faire plus de combustible que celui qui a été introduit. Dans ce cas, les réserves seraient peut-être de 35 000 ans. On n'est pas dans une problématique de réserve.

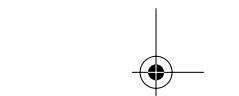
Gérard Toulouse (1959 s) : L'interpénétration entre nucléaire civile et nucléaire militaire, très forte en France, est-elle un handicap ? Le traité de non-prolifération est revisité tous les 5 ans. Il est fondé sur le donnant-donnant : les « nucléaires » s'engagent à des délibérations de bonne foi sur le désarmement du nucléaire, et les « non-nucléaires » qui souhaitent le devenir s'engagent à ne pas devenir « nucléaires militaires ». Mais la France n'est pas de très bonne foi dans cette affaire, c'est vrai.

Le problème est un problème de vocabulaire : on dit « le » nucléaire. Or il y a une différence profonde entre nucléaire militaire et nucléaire civil. Moi, j'ai peur du nucléaire militaire. Notre industrie civile porte le même nom générique, et là est le problème, que le terme « énergie atomique » partage.

En pratique, Areva ne fait que du nucléaire civil, et ne fournit à la défense que des combustibles et des réacteurs de sous-marins et porte-avions nucléaires. Areva n'entre en aucune façon dans la fabrication de bombes. Le CEA partage ses activités entre le militaire et le civil.

Il y a une ambiguïté dans les termes, qui vient des années 1970, où le nucléaire civil a été utilisé à des fins militaires. Aujourd'hui, nous vendons du nucléaire civil dont nous savons qu'il ne pourra en aucune façon devenir militaire : les pays auxquels nous vendons nos centrales n'ont ni les technologies, ni les matières premières pour en faire. Les deux systèmes, civil et militaire, sont donc hétérogènes.

En ce qui concerne le rôle de la France dans le Traité de non-prolifération, je réagis comme citoyenne. Oui, c'est vrai, la France a accepté de parler de désarmement, mais pas de désarmer. Il avait été prévu de faire disparaître le plutonium militaire en excès,





Les carrières de l'énergie

chez les Russes comme chez les Américains. Nous avons fourni aux Américains des centrales qui le permettent : on mélange le plutonium avec de l'uranium appauvri, et il disparaît. Mais pour les Russes, le processus est au point mort. Je crains donc que les États-Unis n'interrompent leur action. Il est vrai que des efforts ont été faits, mais rien de neuf n'a été entrepris depuis 6 à 7 ans, et ce qui a été décidé risque d'être remis en question.

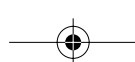
Bernard Cagnac (1950 s) : Qu'en est-il du moratoire sur l'enfouissement nucléaire ? Le moratoire a été adopté en 2006, et une décision sera prise en 2015. Mais les mots, « enfouissement » notamment, doivent être revus. On a travaillé sur les connotations attachées aux mots du nucléaire. Les Français, lorsque l'on parle de « déchets nucléaires », ont en tête une masse magmatique qui fait « blop... blop... », une sorte de lave bouillante éternelle. Le mot « enfouir » fait penser aux morts. On touche à une peur ancestrale, celle du retour des morts vivants. Parler d'« enfouissement des déchets nucléaires », c'est s'exposer à la plus grande incréibilité. Nous avons donc supprimé cette expression, au profit des mots « entreposage », « stockage ». Il est très intéressant de voir que les Allemands n'ont pas les mêmes représentations mentales. Il est très important de parler aux gens en connaissant leurs représentations mentales.



Guy Burgel (1959 l) : Votre exposé est remarquable et appelle à une pédagogie civique. Mais l'association nucléaire-bombe atomique est dans tous les esprits ? Pour l'urbanisme, nous avons le même problème : une ville économique est une ville dense. Mais le terme « dense » est porteur de tous les maux. Par quels moyens allez-vous convaincre ? J'ai essayé de changer la culture du nucléaire. Je me suis élevée contre la culture du secret, de l'enfermement, du bunker. Nous jouons la carte de la transparence : webcam aux endroits importants, consultables sur internet, résultats environnementaux rendus publics... Vous n'imaginez pas le nombre de débats auxquels je participe. L'idéal est la télévision. J'ai eu une fois deux heures avec Christine Ockrent, cela a eu énormément d'impact. D'où l'idée d'un livre. Je voudrais que l'on débattenne de faits et non pas d'idéologie. Je ne fais pas de lobby du nucléaire, et je suis dépassée par des gens qui, à mon sens, sont trop « nucléaires » : Mac Cain a déclaré qu'il fallait construire 1 300 centrales nucléaires au plus vite ; Gordon Brown en était à 1 000... Je défends l'idée qu'il s'agit d'une affaire citoyenne, et que les choix dépendent de la situation particulière de chaque pays.

Mais, fondamentalement, le premier acte consiste à avoir les éléments de base, à connaître la problématique énergétique. Les médias ne sont plus antinucléaires aujourd'hui, et c'est une grande évolution.

Gabriel Robin (1949 l) : Quel est le prix réel du nucléaire, incluant la durée de vie des centrales, celui des nouveaux réacteurs, etc. ? Aujourd'hui, c'est l'énergie la moins chère.





L'EDF, il y a 3 ans, était en grande difficulté ; aujourd'hui, le prix du courant ayant augmenté, elle touche le jackpot. En coût amorti, le courant de l'EDF revient à 20 €/MW/h. Ils le vendent 60. Ce coût comprend le démantèlement des centrales.

Il faut souligner l'excellent travail de la Commission européenne, qui a fait des calculs intégrant vraiment tous les paramètres. Le moins cher est vraiment le nucléaire.

Le nouveau nucléaire, dit « 3+ », est conçu avec l'obsession de l'acceptation du public. Il y a actuellement quatre réacteurs de ce type, le quatrième étant en construction en Chine. Pour une surface usuelle, il peut produire 1 700 MW. Il résiste à tout : explosion interne, avion commercial lui tombant dessus... Il ne résiste pas à une bombe atomique, mais dans ce cas, son explosion serait un détail par rapport au reste. Ce sont des réacteurs plus chers que ceux de deuxième génération. Mais c'est le prix de leur acceptation par le public. Le premier a été vendu en 2003 à la Finlande. La hausse du prix de l'acier et du béton a entraîné une montée des prix de revient, mais d'une façon parallèle au coût des autres centrales.

Françoise Brissard (1967 L) : Y a-t-il place dans votre entreprise pour des normaliens littéraires ? Oui. Nous embauchons, comme je vous l'ai dit, 1 000 personnes par mois. Nous avons besoin de profils différents. Le dirigeant de la branche canadienne d'Areva est un normalien philosophe, de même que le directeur des affaires institutionnelles. Ils ont l'air de se plaire chez nous.

Monique Canto-Sperber (1974 L) : Quels devraient être les principes de base d'une politique énergétique européenne ? D'abord la sécurité de l'approvisionnement. Nous devrions négocier ensemble avec les Russes, discuter ensemble sur le gaz. Nous avons manqué totalement de solidarité avec l'Europe centrale, face aux pressions exercées par Gazprom.

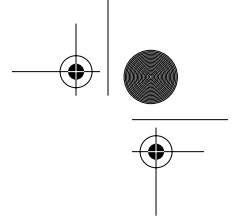
Ensuite, la connexion. Nous devrions avoir des pays bien connectés entre eux, pour l'électricité comme pour le gaz. Les interconnexions existent, mais elles sont insuffisantes, et ne garantissent pas l'impossibilité du grand *black out*.

Enfin, nous devrions être dynamiques, investir. Avoir, comme aux États-Unis, en Chine, en Inde, une vision collective de l'investissement. Les Vingt-Sept n'ont pas forcément à investir tous séparément. Il faudrait aussi garantir ces investissements de façon publique.

Enfin, avoir un système commun de licence. Je ne parle pas de l'autorité de sûreté : il faudrait que nous soyons licenciés partout sous réserve de 3 à 4 mois de vérification par pays.

Nous n'avons pas de politique nucléaire européenne parce que l'Allemagne le refuse. Les élections allemandes auront lieu à l'automne 2009. Si Angela Merkel gagne, la





Les carrières de l'énergie

politique changera ; sinon, elle va continuer. Je défends pour ma part l'idée d'un Shengen du nucléaire et de l'énergie : allons à la vitesse de ceux qui veulent avancer. La présidence française, qui soutenait ce point de vue dans la campagne, et qui vend du nucléaire à tout le monde, n'avance plus dans cette direction. On n'en parle pas au niveau européen.

Alain Touraine (1945 l) : D'où vient l'hostilité au nucléaire ? Pourquoi le sentiment antinucléaire est-il encore aussi fort, et où ? Nous cherchons. Je crois que les choses évoluent. On va connaître un schisme chez les Verts, qui existe déjà aux États-Unis : en Californie, les Verts sont pronucléaires, et je suis la femme qui rend le nucléaire « green » ! L'opinion publique est très sensible au prix du pétrole. Les gens sont pragmatiques. Cela veut dire aussi que nous ne devons pas changer d'attitude : le nucléaire-bunker niait la peur et niait les émotions. Il faut au contraire accepter que nous sommes un symbole du développement technologique, et que cela fait peur. Les hommes et les femmes ne réagissent pas de la même façon, et le maximum d'écart (25 %) se trouve au Japon sur ce point : c'est aussi une façon d'exprimer le refus d'un monde totalement masculin. Je dis à tous ceux que je côtoie : « Parlez aux femmes ! Trouvez un autre type de dialogue que celui du discours rationnel et technologique. » Le nucléaire est aussi une image de notre société et de la façon dont les peurs se cristallisent.

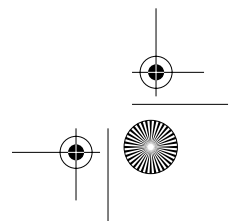
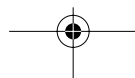


Bernard Julia (1970 s) : Peut-on refuser de donner le nucléaire civil à certains pays ? Beaucoup de pays ne peuvent pas avoir le nucléaire. D'abord du fait de l'investissement initial, de l'ordre de 5 ou 6 milliards d'euros. Ensuite, parce que nous ne vendrons jamais à un pays qui n'est ni stable ni rationnel. Le nucléaire a besoin de rationalité. Il faut qu'il y ait un gendarme – l'autorité de sûreté – qui puisse à tout moment arrêter la centrale, et le faire sans aller immédiatement en prison, comme cela risque d'être le cas dans certains pays.

Tchernobyl a eu lieu parce que trois gars de Moscou sont arrivés, ont joué avec la centrale, et qu'on ne leur a pas dit non.

Nous devons avoir la force de dire non. Nous vendons un réacteur pour 60 ans. Le rêve d'une centrale que l'on pourrait arrêter à distance ne tient pas, d'abord parce que nous ne vendrons jamais cette centrale, et ensuite parce que si la centrale est arrêtée, la première chose qui sera faite sera de jouer avec les combustibles.

Nous avons à Areva une brigade spécialisée dans l'art d'être aimable avec des pays qui demandent le nucléaire et à qui on ne le vendra pas. Ce n'est pas l'appât du gain qui nous guide, mais le souci de notre réputation. Nous avons une image et une seule. La France a fait trois erreurs en matière de nucléaire dans les années 1970 : l'Iran, et





cela a nourri une bonne partie du terrorisme parisien des années 1980 à Paris ; l'Irak, et le Pakistan, où cela ne s'est pas vu. Il est primordial de ne pas vendre au mauvais pays – par exemple, la Libye. Si on le fait, on n'a plus de principe, et donc on n'a plus rien. C'est fondamental.

LES NORMALIENS ET L'ATOME CIVIL

Jean-Luc Véron

Ingénieur principal de l'armement, chef de projet chez Areva.



Dans cet article, j'évoque la contribution historique d'archicubes à l'aventure de l'atome civil en France (pour la partie communément appelée énergie nucléaire). On me pardonnera de ne pas aborder, malgré quelques incursions qui m'ont paru nécessaires, la contribution éminente des normaliens à la recherche et aux nombreux développements et applications de la physique nucléaire ou des particules, de la chimie, de la biologie ou d'autres disciplines. Ces sujets, bien que passionnants, étaient trop vastes pour que l'on puisse les traiter ici.

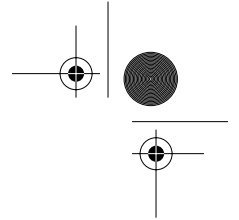
La fondation du nucléaire en France

La fondation du CEA : au début de l'année 1945, Raoul Dautry étudie, avec Frédéric Joliot-Curie et Pierre Auger (1919 s), la création d'un organisme atomique national et devient, le 3 janvier 1946, le premier administrateur général du Commissariat à l'énergie atomique, jusqu'en 1951 ; au sein de ce premier comité de l'énergie atomique siègent, à ses côtés, Irène et Frédéric Joliot-Curie, Francis Perrin (1918 s), Pierre Auger et le général Dassault (X 1901).

Frédéric Joliot-Curie fait ses études à l'École supérieure de physique et de chimie (ESPCI), où il rencontre Paul Langevin (1894 s, reçu premier à Ulm). En 1935, avec son épouse, Joliot obtient le prix Nobel de chimie pour la découverte de la radioactivité artificielle. Il est haut-commissaire du CEA de 1945 à 1950, fonction qui à cette époque était considérée comme la plus prestigieuse.

Ainsi le CEA, créé le 18 octobre 1945 par Charles de Gaulle, est-il un organisme destiné à poursuivre des « recherches scientifiques et techniques en vue de l'utilisation de l'énergie nucléaire dans les domaines de la science, de l'industrie et de la défense nationale ».

La pile Zoé, une pile atomique à eau lourde construite par l'équipe de Joliot au fort de Châtillon (Fontenay-aux-Roses), diverge en 1948 ; c'est le premier réacteur nucléaire français.



Les carrières de l'énergie

Après le départ de Joliot-Curie, le CEA, jusque-là dominé par les scientifiques et la recherche fondamentale, se lance dans les applications militaires et civiles de l'énergie atomique.

En 1952, un centre d'études nucléaires est ouvert sur le plateau de Saclay.

Francis Perrin sera haut-commissaire à l'énergie atomique de 1951 à 1970 ; il est le fils de Jean Perrin (1890 s), prix Nobel de physique ; Francis Perrin avait travaillé avec l'équipe Joliot au Collège de France, sur la fission de l'uranium.

Les entrepreneurs

La montée en puissance du CEA dans les grandes réalisations industrielles est l'œuvre de Pierre Guillaumat (X 1928 Mines) ; de 1951 à 1958, il est administrateur général au CEA. Il est le père de la construction du centre de Marcoule.

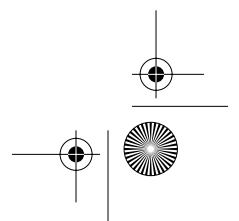
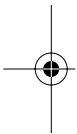
À Marcoule, sont successivement construits les réacteurs G1 (1956), G2 (1959) et G3 (1960), de type « uranium naturel-graphite-gaz » (UNGG).

À Chinon, avec l'expérience acquise grâce au CEA, EDF se lance dans la construction des réacteurs EDF 1 (1962, 68 MW), EDF 2 (1965, 200 MW) et EDF 3 (1967, 500 MW), tous de type UNGG.

Au cours des années 1950, Marcel Boiteux (1942 s) rebâtit la tarification de l'électricité, et participe à l'élaboration d'une approche rationnelle du choix économique des investissements. C'est en devenant directeur général d'EDF en 1967 qu'il aborde pleinement les problèmes du nucléaire. Le débat fait rage alors sur le changement de filière, de la filière française « uranium naturel-graphite-gaz » développée en France par le CEA, à la filière à eau pressurisée et uranium enrichi sur laquelle ont misé les États-Unis et qui, pour des raisons technico-économiques, a la faveur d'EDF dès lors qu'avec Pierrelatte, on sait enrichir l'uranium en France. En décembre 1969, le gouvernement tranche en faveur de l'uranium enrichi et décide la construction par EDF d'une première centrale à eau pressurisée à Fessenheim.

Au moment de la crise pétrolière de 1973, EDF était ainsi prêt à la transition vers des programmes d'investissements « tout-nucléaire », et s'engage auprès du gouvernement à mettre en place, dès 1974, six à sept tranches nucléaires par année, au lieu d'une auparavant. Pour permettre au constructeur Framatome (maintenant Areva) d'exporter des centrales nucléaires, notamment en Afrique du Sud où les dirigeants exigent que les centrales soient réalisées exactement comme en France, Marcel Boiteux crée avec Framatome une filiale commune, Sofinel, qui apporte en fait l'ingénierie d'EDF. Ainsi Framatome a-t-il pu exporter ses centrales nucléaires à travers le monde.

Marcel Boiteux sera ensuite président d'EDF de 1979 à 1987.





Au CEA, André Giraud, administrateur général, figure marquante du Corps des Mines (X 1944) allait de son côté soutenir la francisation du modèle de réacteur à eau pressurisée américain et se consacrer au développement des réacteurs à neutrons rapides, après qu'en 1973 la première centrale prototype de réacteur nucléaire à neutrons rapides et à caloporteur sodium, Phénix, ait été mise en service à Marcoule.

Au CEA toujours, Louis Néel (1924 s), prix Nobel de physique en 1970, est à l'origine du centre nucléaire de Grenoble, dont il a été le premier directeur, ainsi que des laboratoires de physique du CNRS à Grenoble (co-fondateur de l'Institut Laue-Langevin [ILL] et de l'ESRF).

Maurice Ponte (1920 s) a été président de la CSF (Compagnie générale de télégraphie sans fil), entreprise d'électronique professionnelle qui s'est particulièrement illustrée dans le domaine des radars. CSF, reprise par Thomson, intègre Thomson-CSF, aujourd'hui Thales. CSF a fourni des équipements, notamment pour Pierrelatte.

René Jouan (1932 s) a été responsable de la R&D du service « activités nucléaires » de Saint-Gobain (branche SGN puis SGTN, finalement l'actuelle SGN) ; un laboratoire en a été dirigé par André Bonnin (1949 s).

En 2001, la filiale CEA Industries du CEA fusionne avec Framatome et la Cogema pour former un nouveau groupe dénommé Areva.

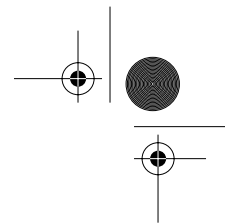
Colette Lewiner (1964 S) a été la première femme directeur à EDF. Après avoir dirigé le service des combustibles, elle est nommée en 1989 directeur de la stratégie et du développement commercial. En 1992, elle est nommée président-directeur général de SGN-Réseau Eurisys qui regroupe les filiales et participations de SGN, elle-même filiale de la Cogema (aujourd'hui Areva NC). Colette Lewiner est actuellement vice-présidente en charge des activités *energie, utilities and chemicals* de Cap Gemini au plan mondial.

Anne Lauvergeon (1978 S), PDG du groupe Areva NC, a été nommée à la tête de la Compagnie générale des matières nucléaires (Cogema) en 1999. Présidant depuis 2001 le directoire d'Areva, leader mondial de l'énergie nucléaire, elle est une actrice majeure du renouveau de cette énergie à la charnière des XX^e et XXI^e siècles.

Enfin, comment ne pas évoquer la contribution scientifique et technique fondamentale à l'énergie nucléaire d'un autre normalien (italien, Pise 1918), Enrico Fermi, prix Nobel de physique en 1938 et constructeur de la première pile atomique, en 1942, sous les gradins du stade de Chicago.

Cet article a tenté d'être le plus exhaustif possible, mais ne peut écarter la possibilité de quelques oublis.





LES RENDEZ-VOUS DU SERVICE CARRIÈRES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

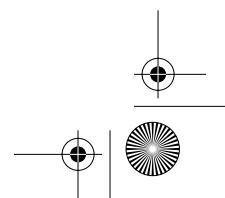
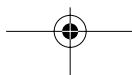
*Gérard Abensour (1954 l), François Bouvier (1961 s),
Françoise Brissard (1967 L) et Wladimir Mercouroff (1954 s)*

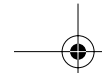


Notre École est une école de la fonction publique, créée pour former des enseignants et par extension des chercheurs, dans l'enseignement public. De fait, les exceptions sont rares ; limitées au début du xx^e siècle surtout à la politique, elles se sont multipliées depuis la Seconde Guerre mondiale. Outre la fonction publique administrative *via* l'ENA, on trouve aujourd'hui un certain nombre d'archicubes dans des entreprises ; ils y sont arrivés, soit directement, soit après une autre formation, celle des grands corps de l'État, corps techniques, corps d'inspection ou de contrôle, plus rarement le corps diplomatique. Ils représentent environ un dixième de chaque promotion, proportion qui se stabilise environ 8 ans après l'entrée à l'École.

Même dans la fonction publique, les carrières ne sont plus aussi évidentes : il y a donc aujourd'hui un besoin d'information des élèves sur ce qui les attend, les diverses voies possibles, les promotions, les possibilités d'innovation. D'autant plus que l'Éducation nationale, qui a sélectionné les meilleurs et leur a offert une scolarité à la carte dans des conditions de rémunération décente, ne sait pas bien les utiliser : il arrive qu'elle envoie des professeurs agrégés ou même des docteurs d'université en collège.

Deux premiers RENDEZ-VOUS CARRIÈRES ont été organisés : le 16 avril 2008 pour les carrières de l'enseignement, et le 4 juin 2008 pour les carrières dans la recherche et la fonction publique hors Éducation nationale. Beaucoup de normaliens sont fils de professeurs : ils ne pensent pas à un autre domaine que celui de l'université, et il faut le leur faire connaître. De nombreux littéraires prennent un an de congé sans traitement pour partir à l'étranger. Pourquoi ne pourrait-on pas envisager de prendre un an de congé pour faire un stage, dans une administration ou une entreprise ?





On assiste aujourd'hui à un développement international considérable des entreprises, et une forte interpénétration du public et du privé. Les entreprises font partie de la communauté nationale, et ce sont elles qui produisent des richesses et qui financent la sphère publique. Elles ne méritent pas qu'on les méprise, qu'on les néglige ni qu'on les ignore. Même les normaliens qui restent dans la sphère publique doivent la connaître : enseignants, ils formeront les futurs cadres des entreprises, chercheurs, ils les nourriront d'innovations. Il existe de plus en plus d'articulations entre privé et public, ne serait-ce qu'au travers des concessions ou des sociétés mixtes.

Les normaliens et l'entreprise

Le RENDEZ-VOUS CARRIÈRES du 17 décembre 2008 a été consacré aux **carrières dans l'entreprise**, et à la créativité que les normaliens peuvent y développer. Une douzaine d'archicubes du Club des normaliens dans l'entreprise qui regroupe un peu plus de 400 d'entre eux, engagés dans une activité industrielle ou commerciale, est venue à l'École, pour évoquer leur expérience de la vie en entreprise. Alors que les deux autres RENDEZ-VOUS entraient dans le cadre mental traditionnel des élèves (enseignement, recherche, fonction publique), on abordait là pour la première fois un domaine à part.

Les normaliens du Club nous ont d'abord dit que l'entreprise est un bon terrain d'aventure pour les jeunes archicubes, particulièrement capables de penser de manière cohérente, systématique et rationnelle, ils doivent simplement s'adapter au monde de l'entreprise. Ils ont une bonne capacité de travail, surtout s'ils ont l'art de combiner leurs capacités de rigueur et de créativité avec le bon sens terrien, indispensable en entreprise.

L'autre qualité essentielle est la curiosité, c'est-à-dire la capacité à voir ce qu'il y a derrière les chiffres, les données. Malheureusement, les normaliens qui font des stages au sein d'une entreprise semblent souvent manquer de dynamisme, surtout par comparaison avec les élèves d'autres écoles. En revanche, tous ceux qui ont choisi de travailler dans une entreprise de conseil, autant les scientifiques que les littéraires, sont vraiment brillants. Les clients recherchent la capacité à « sortir » des idées nouvelles. Ainsi, dans une entreprise qui recrute 80 % de collaborateurs issus d'une école de commerce, ayant deux premières années d'expérience professionnelle et qui sont très bons, la présence d'un normalien pendant deux ans a beaucoup apporté pour lutter contre la consanguinité.

Beaucoup d'élèves auraient envie de connaître l'entreprise, mais n'osent pas le dire, ni même se le dire, car ils ont l'impression que c'est diabolique. L'entreprise, on ne la connaît pas ; en prépa, l'ENS est un but absolu, on ne pense littéralement pas qu'il puisse y avoir quelque chose après ! En réalité, le mot « entreprise » recouvre des réalités





Les rendez-vous du Service Carrières de l'École normale supérieure

extrêmement diverses. Une activité professionnelle dans une entreprise petite ou moyenne peut être assez analogue à une activité de recherche où l'on doit s'organiser pour résoudre des problèmes.

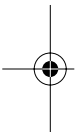
L'entreprise peut intéresser et intriguer, pour peu que l'on ait un tempérament de butineur. Dès qu'on entre à l'ENS tout est fait pour placer les élèves sur des rails, et pour en sortir il faut une sacrée volonté ! Rien n'est fait pour faciliter une telle sortie, il y a toutes sortes d'obstacles, ne serait-ce que le spectre de l'engagement décennal ; pour s'en libérer, il suffit pourtant de rembourser 400 euros par mois environ, pendant 8 ans (sur la base d'un traitement net mensuel d'élève évalué à 1 300 euros pendant les quatre années d'École), c'est en quelque sorte un « prêt d'honneur » dans des conditions particulièrement avantageuses !

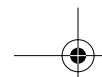
Les lettres de motivation de normaliens candidats dans une entreprise sont très bien tournées, mais « à côté de la plaque ». Les autres écoles préparent leurs élèves de manière très énergique à rédiger des CV et à passer des entretiens. Force est de dire qu'aujourd'hui, l'École se fait battre sur ce terrain. Le Service Carrières a pour vocation de combler cette lacune. L'envie, c'est essentiel, mais elle se nourrit. Si on attend que les élèves aient envie, on n'aura pas grand monde, mais proposer des missions peut la déclencher. Dès les premières années de la scolarité à l'École, on peut goûter au monde de l'entreprise à travers des stages, et voir si ça plaît.

On voit émerger actuellement des directions de l'innovation dans les entreprises : elles pourraient intéresser des normaliens, plus particulièrement les scientifiques ; pourquoi, pour ces derniers, ne pas promouvoir la recherche dans l'industrie ? Le Collège des ingénieurs est une bonne passerelle, mais elle ne concerne que les scientifiques. Le site « Manager », accessible aux élèves membres de l'A-Ulm (l'Association des élèves, archicubes et amis de l'ENS) est assez instructif sur les carrières dans l'entreprise.

Pour les littéraires, comme pour les scientifiques, il n'y a pas de secteur particulier, mais des métiers. Dans le marketing par exemple, il faut savoir un peu compter, mais surtout raisonner ; de même dans les métiers de la communication. Tout ce qui traite de la « conduite du changement » convient bien aux littéraires : ils ont la culture, le sens de l'histoire. L'autre piste, ouverte aux littéraires, est dans le conseil, car on y apprécie les gens un peu impertinents et curieux.

Le conseil est une industrie qui va du conseil informatique au coaching, et qui a vocation d'aider l'entreprise à résoudre un problème d'organisation, de stratégie, de recrutement : c'est de la sous-traitance sur des sujets pointus, que l'entreprise ne souhaite pas installer de manière pérenne en son sein. Il faut aider un client à trouver une solution (ou bénir celle qui est dans la tête du président !). Pour cela on a besoin de cerveaux bien « câblés », qui vont traduire de manière claire ce qui existe confusément.



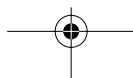
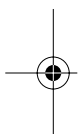


Carrières

Il serait bien de resserrer les liens entre le COF et d'autres associations d'élèves avec le Service Carrières afin d'aboutir à une meilleure connaissance réciproque envers les élèves.

En conclusion, le Service Carrières va devoir travailler, en accord avec la Direction de l'École, à l'information des élèves, dans tous les domaines d'activité qui leur sont ouverts de droit et de fait, qu'il s'agisse de ceux qu'ils croient connaître, mais connaissent mal, à ceux qu'ils peuvent découvrir au cours de leur scolarité.

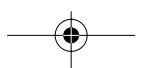
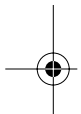
Il conviendrait de mobiliser les élèves, pour leur faire jouer un rôle plus actif dans l'A-Ulm, et soutenir cette demande d'information. Un « parrainage » des élèves volontaires qui le souhaiteraient par un archicube expérimenté pourrait être envisagé, en parallèle avec le tutorat classique, comme cela a été pratiqué dans les années 1990. Le Service Carrières est en mesure d'intervenir dans les stages en cours de scolarité, dont la gestion administrative, assurée par l'École, pourrait être renforcée par une approche pédagogique dévolue au Service Carrières. Ne pourrait-on concevoir que les caïmans fassent bénéficier de leur expérience les futurs RENDEZ-VOUS CARRIÈRES ? Le Service Carrières est prêt à s'associer aux réflexions en cours sur le statut des élèves de l'École en mettant l'accent sur le rôle « créatif » du normalien dans l'enseignement, la recherche, l'entreprise, l'administration, les arts et les lettres. L'École n'est pas morte. Elle a devant elle des chantiers à sa mesure.

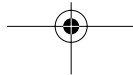
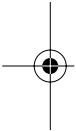




LES NORMALIENS PUBLIENT

*Jean-Thomas Nordmann
Étienne Guyon
Lucie Marignac*





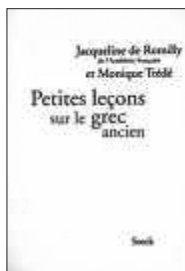


Jean-Thomas Nordmann (1966 l)



La quintessence d'une langue, son esprit, ses apports à la formation de notre culture, voilà ce que pourront appréhender ceux qui n'auront pas eu le bonheur d'apprendre le grec. Les auteurs de ce miracle se nomment **Jacqueline de Romilly** (1933 l) et **Monique Trédé** (1963 L). Leur nouveau livre *Petites leçons sur le grec ancien* (Stock, 2008), un petit bijou, ne doit pas être confondu avec les tentatives de vulgarisation qui prétendent enseigner rapidement et sans efforts ce que Chénier nommait :

Un langage sonore aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.



Car il s'agit ici, non d'apprendre le grec, mais de l'éprouver. Au demeurant ces leçons constituent le plaidoyer le mieux argumenté qui soit pour convaincre le profane de l'« étrange vitalité d'une langue morte » et des richesses que procurent sa connaissance et son apprentissage. À de multiples reprises Jacqueline de Romilly s'est déjà appliquée à défendre cette cause si bien qu'on est tenté de lui attribuer toute l'inspiration du livre, au risque de ne pas rendre justice à Monique Trédé, grande prêtresse de l'enseignement du grec rue d'Ulm. Il faut dire qu'à chaque page, ou peu s'en faut, on reconnaît le ton et la « manière » de Jacqueline de Romilly, dont on a constamment l'impression d'entendre la voix si particulière et de retrouver l'impeccable maîtrise des techniques de l'explication de texte qui rajeunit merveilleusement les grandes pages de la littérature grecque.

Après une introduction montrant qu'au grec se rattachent une culture et une civilisation qui sont les sources vives de notre modernité, l'attention se porte princi-



pablement sur l'expression littéraire, car les premiers siècles de l'hellénisme constituent la matrice des genres qui mettent en forme la culture occidentale. Un bref chapitre montre comment cette genèse accompagne le développement de la langue comme une sorte d'ombre portée : dès l'élaboration des poèmes homériques, l'épopée apparaît pénétrée d'humanité ; c'est très vite aussi le cas de la tragédie ; le miracle grec réside largement dans cette conjonction de la diversité des formes avec une unité d'inspiration qui met au premier plan les droits de l'intelligence humaine et de sa réflexion sur le monde ; au ^{ve} siècle tous les grands genres sont constitués sur la base de cette essentielle humanité. On trouvera l'essentiel du livre dans les chapitres qui détaillent les ressources originales de la langue à partir de l'étude de quelques textes, brefs, traduits et commentés. Cette étude est avant tout stylistique ; elle évite fort heureusement le jargon et les obscurités dans lesquels cette discipline s'est enlisée depuis quelques décennies ; à l'écart des débordements de la sémiotique, attentives aux choix des mots et des tours ainsi qu'à leur agencement, les auteurs pratiquent à merveille l'art, tout en finesse, d'identifier, de relever et de qualifier les effets des procédés d'expression.

Le vocabulaire et la formation des mots retiennent à bon droit l'attention de nos auteurs. La dérivation par suffixes et la composition dote la langue grecque d'une aptitude particulière à la création verbale qui permet de nommer tout ce qu'on invente ou découvre. C'est dans l'apparition des mots qui les désignent qu'on peut lire la manière dont les Grecs ont créé la démocratie et la philosophie, comme en témoignent d'ailleurs les autres travaux de nos deux auteurs. Qu'un chapitre soit consacré aux particules de liaison ne saurait étonner. Il y a là un trait caractéristique des langues anciennes, grec et latin, qui ne pratiquent qu'exceptionnellement l'asyndète, c'est-à-dire l'absence de liaison explicite. Aujourd'hui la valeur formatrice de ces langues tient assez largement à ce caractère ; nous le savons bien : réussir une version latine ou une version grecque, ce n'est pas seulement trouver pour chaque terme la traduction la plus adéquate ; c'est d'abord s'aider de ces termes de liaison pour comprendre la suite des idées dont l'enchaînement organise la page à traduire ; d'où la parenté qui réunit les exercices de traduction à l'explication de texte.

Au travers d'un chapitre très riche sur les images, les comparaisons et les métaphores, nous voyons comment se constitue une tradition : plutôt que de se borner à des exemples épars, les auteurs ont choisi de partir d'images présentes dans les poèmes homériques, en l'occurrence de la tempête en mer et de la succession des générations humaines comparées aux feuilles des arbres, pour en suivre les reprises par d'autres poètes, ainsi que leur postérité dans les littératures européennes. La manière dont une même image peut être associée, dans des contextes variés, à des réalités très différentes tend à la constitution d'une sorte de langage second, les images se trouvant dotées, comme les mots, de significations multiples ; créateur d'échos, ce langage second





Les normaliens publient

donne à la poésie des puissances particulières de transfiguration. Sans renvoi explicite, les auteurs rejoignent l'inspiration de *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, le grand livre d'Ernst Robert Curtius qui décelait un élément capital d'unité culturelle des grandes littératures européennes dans l'utilisation d'images organisées en motifs hérités des littératures de l'antiquité classique. Donner à qui ne la connaît pas le sens, l'expérience, le sentiment d'une langue, voilà le défi que relève victorieusement le livre de Jacqueline de Romilly et de Monique Trédé.



La publication de ce nouveau livre nous conduit à signaler la réédition d'un important recueil d'articles que Jacqueline de Romilly a consacrés à celui qu'elle a plaisamment appelé un jour « l'homme de sa vie » ; *L'Invention de l'histoire politique chez Thucydide* (Rue d'Ulm, 2007) porte à la fois sur l'écriture de l'histoire et sur la pensée politique et regroupe vingt articles, dont l'élaboration et la rédaction se sont étalées sur plusieurs décennies et qui traitent tantôt d'une idée tantôt d'une singularité de style.

Leur ensemble forme un volume substantiel et doté d'une vraie cohérence : outre les compléments qu'ils apportent aux ouvrages fondamentaux de Jacqueline de Romilly sur l'impérialisme athénien et sur la rationalité du récit thucydéen, ces textes font apparaître un tableau de la vie intellectuelle et politique de l'Athènes du IV^e siècle et fournissent un exemple particulièrement instructif de ce que peut la familiarité prolongée avec un auteur dont les textes sont comme labourés selon des modalités multiples et variées ; le pluralisme et la convergence des perspectives ne sont pas une dimension mineure de la culture des humanités qui se nourrit par-dessus tout de l'imprégnation de textes fondamentaux.

Sur une formule utilisée naguère par Marc Lambron dans *Les menteurs*, **Philippe Chardin** (1968 l) nous convie dans son dernier roman *Le Méchant Vieux Temps* (Jacqueline Chambon, 2008) à une réunion d'anciens camarades de classe ; dans le prolongement de son roman sur les mœurs universitaires, il fait défiler une galerie de portraits. Moraliste plus que romancier, Philippe Chardin s'abandonne à des phrases proustiennes, parfois constituées en unités autonomes, de sorte qu'on se laisse bercer par leur musique et par les images qui les développent au point de ne pas toujours percevoir un fil conducteur ; mais la « quatrième de couverture » rappelle opportunément l'intrigue, à savoir une jalousie, ou plutôt le souvenir d'une jalousie ressentie à l'égard d'un camarade naguère plus heureux semble-t-il dans ses entreprises de séduction d'une condisciple. Par une série d'évocations allusives, le récit rend présente la vie des quartiers du nord de Paris dans les années soixante. Allusives également, mais dessinant un tableau les évocations d'une génération de





Les normaliens publient

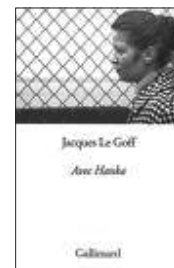
khâgneux, y compris celle d'un condisciple philosophe que sa notoriété médiatique fera désigner couramment, mais plus tard, par ses initiales.



Un récent numéro spécial de *Géopolitique* (janvier 2009) sur « Murs et frontières » contient plusieurs intéressantes contributions d'archicubes : **Emmanuel Le Roy Ladurie** (1952 l) prolonge son *Histoire de France des régions* (Le Seuil, 2001) par une réflexion sur la manière dont les frontières de la France se sont constituées à partir de minorités linguistiques périphériques et progressivement assimilées ; l'unité nationale aurait ainsi progressé par une sorte de digestion, dans laquelle

l'uniformisation par la langue aurait cheminé de concert avec les initiatives politiques. **François-Xavier Coquin** (1951 l) attire notre attention sur le sentiment de vulnérabilité que la Russie éprouverait en raison de l'adhésion aux systèmes de défense occidentaux des pays d'Europe centrale libérés du joug soviétique ; les frustrations liées à la perte de ce glacis s'expriment dans l'interrogation « Que reste-t-il de notre victoire ? » qui donne son titre au livre d'une universitaire russe, dont ce texte constitue la préface. Relevons surtout un paradoxal « éloge de la frontière » de **Gabriel Robin** (1949 l) : défense d'une notion mise en accusation, « artificielle » au bon sens du terme, parce que figure du droit, matérialisation de l'accord des États et marque de leur respect mutuel ; tous les concepts du droit international « ont nécessairement rendez-vous autour de la frontière » et l'auteur montre leur distribution à partir de cette centralité de la notion. *A contrario* la négation de la frontière signifie refus, mépris de l'ordre international, qu'il s'agisse de la guerre ou de l'empire, qui récuse les limites et leur substitue les marches. L'Union européenne se rattacherait à cette catégorie de l'empire. Sans doute faut-il y associer aussi l'expérience nord-américaine à propos de laquelle les historiens ont fait du terme de frontière un usage particulier de front pionnier et mouvant de conquête, de pénétration humaine et culturelle qui ne s'inscrit pas dans les définitions proposées par l'auteur. Même s'il se situe à un certain niveau d'abstraction, le propos est constamment limpide et cette dissertation fortement argumentée séduit par une grande élégance d'expression.

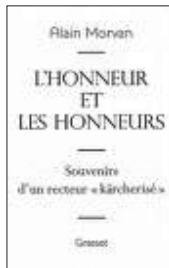
Le bref récit de **Jacques Le Goff** (1945 l), *Avec Hanka* (Gallimard, 2008), nous fait entendre un chant funèbre et nous donne à lire un roman d'amour. La disparition de son épouse conduit l'historien à nous présenter la remémoration de plusieurs décennies d'une vie conjugale heureuse. Tout commence par le coup de foudre que ressent un jeune professeur d'histoire en mission en Pologne pour une jeune femme médecin, qu'il fait venir en France pour en faire sa femme et connaître un demi-siècle de bonheur évoqué sans exhibitionnisme. Les contrastes des deux faces de l'Europe, la





Les normaliens publient

partie libre et la partie captive, nous sont rendus sensibles à travers le destin d'un couple qui se noue par-dessus le rideau de fer. Des scènes de la vie universitaire et de l'existence quotidienne d'un maître parsèment le récit ; on notera l'importance des échanges, des voyages et des relations internationales qui aèrent et pimentent l'existence ; on relèvera aussi la modestie des conditions matérielles de cette vie, en dépit de la solide notoriété de l'auteur. On remarquera que cet ami de la Pologne n'aime pas Chopin et le fait savoir.



Juvénal nous l'avait bien dit : la colère inspire. On en prend la mesure à la lecture du livre d'**Alain Morvan** (1965) *L'Honneur et les honneurs. Souvenirs d'un recteur « kärcherisé »* (Grasset, 2008). Se réclamant d'un gaullisme indemne des compromissions de l'exercice du pouvoir et ne cachant pas son admiration pour Malraux, Alain Morvan sait s'affranchir de tout esprit de parti pour reconnaître les mérites, quand ils existent, de qui n'est pas de son bord. Nommé recteur de l'Académie de Lyon, c'est-à-dire primat

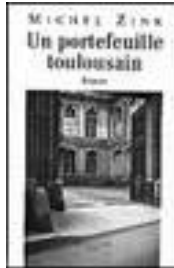
des Gaules universitaires, il pourchasse l'esprit de Vichy dont il retrouve bien des traces derrière le culte de la discrétion qui colore la vie de la métropole du Rhône. Cette détermination dicte le double combat qu'il mène à Lyon, contre le révisionnisme des proches du Front national et contre l'islamisme qui s'en prend à la laïcité républicaine. Au-delà des polémiques, cette chronique de deux crises, qui sont autant de cas d'école, est un petit cours de science politique appliquée qui nous montre le fonctionnement d'une administration provinciale et qui fait comprendre les relations d'un haut-fonctionnaire avec sa hiérarchie et face à la diversité des pouvoirs locaux. Tous ceux qui sont appelés à exercer des fonctions d'autorité méditeront avec fruit les leçons qu'on peut en tirer. L'on ne saurait trop recommander la lecture de ce livre aux élèves de l'ENA, pour les leçons de déontologie qu'il comporte. Des portraits sans complaisance de plusieurs ministres de l'Éducation nationale et de leurs collaborateurs égayent le récit. Un tel témoignage rend sensible la solitude du haut-fonctionnaire résolu à faire prévaloir les principes et ce que lui dicte sa conscience, face aux inerties, aux complaisances, aux lâchetés des puissants, que ce soit en province ou dans les administrations centrales parisiennes.

Dans sa somme *Les Corps tranquilles*, Jacques Laurent recommandait à l'apprenti romancier de choisir, chaque fois que cela est possible, un sujet et un titre renvoyant directement à un lieu géographique précis afin de garantir la permanence d'une vente locale du livre. Il n'est pas certain que les auteurs des deux romans, que nous allons évoquer, aient eu ce conseil présent à l'esprit pour l'intégrer à une stratégie éditoriale. Mais l'un et l'autre se sont attachés à lier l'intrigue d'un roman policier à la peinture de l'esprit d'une province, et cela pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs.





Les normaliens publient



De **Michel Zink** (1965 l), qui tenta déjà voici quelques années une incursion dans le domaine du roman policier par un savoureux pastiche d'Arsène Lupin, voici *Un portefeuille toulousain* (De Fallois, 2007), agréable roman qui nous transporte en 1956, année dont l'atmosphère, les événements et les parfums sont parfaitement rendus ; pour ce qui est des lieux, ce divertissement nous introduit au cœur du vieux Toulouse ; il nous dévoile ses bâtisses, ses réseaux, ses codes, sa société et ses secrets, ainsi que

les cadavres cachés dans les placards. Avancé d'une journée le retour de vacances de sa famille, un professeur a la surprise de découvrir que son domicile vient d'être visité par un mystérieux cambrioleur ; il s'imagine que l'on s'en est pris à ses recherches érudites ; n'a-t-il point fait prématurément état de preuves dont il ne dispose pas encore pour donner à penser qu'il possède tous les éléments d'une thèse retentissante, révolutionnaire, sur le Graal et la croisade des Albigeois ? La suite du récit montrera que le cambrioleur est en fait en quête d'un portefeuille caché dans l'appartement et contenant des documents compromettants pour certains notables dont ils révéleraient les turpitudes de l'Occupation et de la Libération. Le livre est riche en notations satiriques sur le corporatisme du corps enseignant et sur une propension à la paranoïa. Il contient des portraits acérés des médiévistes qui règnent à la Sorbonne et au Collège de France au milieu des années cinquante. Il présente une vision sans complaisance des conflits que fait sourdre une salle des professeurs. Il témoigne d'une grande maîtrise dans l'évocation de personnages pittoresques, en particulier des vieilles filles dignes de romans anglais, à partir de quelques touches et d'une constante alacrité du ton. En alternant la présentation du journal du protagoniste apparent avec une narration classique, le récit place le lecteur en position de spectateur amusé. Une scène finale d'élucidation réunissant la plupart des personnages ferait penser à la technique d'Agatha Christie. Le roman rend très bien la vérité historique de la vie d'une métropole provinciale durant la Quatrième République, avec l'agrément d'une expression dont le mélange de limpidité et d'ironie fait souvent penser aux volumes de l'*Histoire contemporaine* d'Anatole France...

À l'autre bout du pays, ou presque, le roman de **Thierry Burkard** (1960 l) *Odilia Codex* (Coprur, 2008) nous fait visiter une Alsace mystérieuse et parfois ésotérique. Un universitaire de Boston, Jerry Bown s'est persuadé qu'au mont Saint-Odile est attaché un secret autour duquel se nouent le destin de l'Alsace et les antagonismes de la France et du monde germanique à propos de cette province ; il bénéficie de l'hospitalité de son collègue de l'université de Strasbourg le philologue Schweitzer pourtant sceptique sur l'intérêt de





Les normaliens publient

cette recherche qu'interrompt la mort de l'Américain victime de la catastrophe aérienne de 1992. Douze ans plus tard, les investigations sont reprises par la fille du disparu, bien évidemment prénommée Odile qui reçoit l'aide du jeune Franck Schweitzer, étudiant en droit et fils du professeur strasbourgeois, ainsi que d'une jeune allemande, prénommée, elle, Otilie, et employée d'une mystérieuse fondation. Les jeunes gens reçoivent d'une descendante de Charles Müller (co-auteur avec Paul Reboux des fameux *À ma manière de* qui ont au début du XX^e siècle redonné au pastiche ses lettres de noblesse) une série de poèmes imités notamment de Villon et de Nerval, riches en allusions à décrypter et intitulés *Odilia codex*. Ce document suscite la convoitise de groupes autonomistes à coloration néonazie, qui enlèvent Odile Brown durant quelques jours. L'enquête menée sur cette disparition plonge le lecteur dans les milieux fermés de l'autonomisme et des curiosités alsatiques et régionalistes, que domine un pittoresque et inquiétant personnage de libraire spécialisé chef de bande. L'intrigue fait parfois penser à une sorte de jeu de piste qui promène le lecteur dans une grande variété de paysages alsaciens et de moments de l'histoire. Autour du mont Saint-Odile le syncrétisme des légendes figure les écartèlements de l'Alsace et exprime l'héritage, voire la nostalgie d'une Lotharingie perdue.



Jean-Frédéric Schaub (1983 l) renouvelle pour une part la problématique de l'histoire culturelle de l'Europe dans un petit livre fort stimulant *L'Europe a-t-elle une histoire ?* (Albin Michel, 2008). Le point d'interrogation du titre pourrait sembler de pure forme, même si la conclusion en forme de réponse est nuancée, car la lecture de l'ouvrage montre bien que l'identité de l'Europe tient à son histoire, autant et sinon plus qu'à sa géographie ; elle rend sensible, il est vrai, le caractère problématique des leçons de

cette histoire, un peu comme l'avait fait autrefois, mais sur la base d'autres données, Paul Hazard dans les conclusions de sa fameuse *Crise de la conscience européenne*. Plus que jamais l'Europe est le continent de l'inquiétude car elle est « fille du désastre », c'est-à-dire de la Révolution constituée par la Première Guerre mondiale et par les atrocités de la Seconde ; chemin faisant, des aperçus éclairants sur l'antisémitisme, sur la filiation latine de la culture européenne, sur son élargissement par les grandes découvertes, le sens du voyage et la conquête du monde, voisinent avec des vues percutantes sur la tension entre les tentations impériales et l'essor des monarchies nationales, sur le développement de l'État de droit qui marque l'autonomie du droit par rapport à l'État. C'est un livre rapide, mais d'une grande concentration sur un sujet qui appelle trop souvent le délayage, un « expresso » très serré, là où d'ordinaire le « café américain » est de mise. On y trouve donc beaucoup d'esquisses et de croquis, de prises de vues. On rencontre parfois des développements convenus, voire quelques rappels scolaires, mais enchâssés dans une réflexion personnelle. On découvre parfois





l'expression d'opinions que l'auteur assène sans que le lecteur les tienne pour l'aboutissement nécessaire des analyses qui les préparent et semblent les justifier. On goûte plus particulièrement un éclairage lumineux des débats récents sur les racines chrétiennes de l'Europe et sur l'extension d'une laïcité qui ne dit pas son nom, mais qui est consubstantielle à la conception des libertés publiques sur laquelle se construit l'Union européenne. Bref, on use de l'ouvrage comme de ce qu'on aurait appelé, au XVIII^e siècle, un « portatif », qui offre sous une forme ramassée les principales conclusions qu'on peut tirer de deux millénaires d'histoire pour mieux cerner l'identité de l'Europe.

Dans une perspective assez voisine s'inscrivent les publications diligentées par **Marie Roig Miranda** (1971 L), directrice du groupe « XVI^e et XVII^e siècles en Europe » installé à l'université de Nancy 2. Les travaux de Marc Fumaroli nous ont familiarisés avec l'idée que l'unité culturelle de l'Europe est d'une certaine façon derrière nous, liée à la détention d'un patrimoine commun que garantissaient le latin et la rhétorique, entendue non comme formalisme, mais comme culture partagée. Cette République des lettres a connu son plein épanouissement dans les siècles classiques. Son exploration appelle bien des recherches sur la diversité des modes de transmission. On ne peut que se réjouir de voir publiés les résultats d'une série de rencontres organisées à Nancy autour des formes de la mémoire dans les grandes cultures de l'Europe moderne. Intitulés *Mémoire-récit-histoire*, deux substantiels volumes (Presses de l'université de Nancy, 2007) nous aident à préciser comment la notion même de mémoire a été vécue et pensée à l'âge classique. Au travers de la lecture de textes théoriques et d'œuvres canoniques, de Marguerite de Navarre, de Montaigne, d'Agrippa d'Aubigné ou de Camoëns, comme à propos de la relation d'événements historiques précis, c'est une cartographie d'ensemble qui nous est opportunément proposée. Un troisième volume *Les Genres littéraires de la mémoire* (Presses de l'université de Nancy, 2008) s'attache à l'esthétique des mémoires et plus particulièrement aux « récits de vie », dont la vogue est très grande au XVII^e siècle. C'est dire le caractère interdisciplinaire d'une recherche patrimoniale particulièrement stimulante.



Yves Chevrel (1959 I) a été le maître d'œuvre d'importants colloques dont les actes ont été publiés par le CRDP de l'Académie de Versailles en 2007 : les deux volumes *Enseigner les œuvres littéraires en traduction* abordent les principaux problèmes liés à l'extension des programmes de l'enseignement secondaire qui incluent des traductions d'œuvres prises dans des littératures autres que celles dont les élèves étudient la langue. Les conditions de cet enseignement (qui comprend de plus en plus les littératures de l'antiquité classique tenues désormais pour étrangères...) sont très différentes des expériences d'humanités modernes effectuées dans les années vingt, qui avaient conduit à la





Les normaliens publient

publication d'intéressantes anthologies des grandes littératures étrangères. Elles intègrent les réflexions sur la traduction qui, depuis plusieurs décennies, ont débouché sur la constitution d'une discipline autonome, la traductologie, dont les apports essentiels nous sont rappelés, ainsi que la prise en compte de la spécificité des genres. Relevons, outre les présentations d'Yves Chevrel, une monographie sur *Roméo et Juliette* qui permet à Didier Souiller (1970 l) de montrer l'importance des faits de langage dans une pièce étudiée scolairement surtout dans ses dimensions idéologiques et psychologiques, ainsi que d'importantes contributions de Jean-Yves Masson (1982 l) qui présente, dans un raccourci d'une grande force, les questions que soulève la traduction de la poésie et qui, au travers de l'explication d'un célèbre sonnet de Du Bellay (Telle que dans son char la Bérécyntienne...) montre comment traduction et imitation créatrice s'associent étroitement, illustrant la notion d'innutrition, par laquelle Faguet avait jadis défini la relation du poète à l'antiquité classique.



Cette publication nous donne l'occasion de signaler la réédition du « Que sais-je ? » (PUF, 2006) qu'Yves Chevrel a consacré à *La Littérature comparée* et qui fournit un très utile tour d'horizon des renouvellements d'une discipline trop longtemps réduite par la Sorbonne à l'étude des relations littéraires internationales en termes de causalité et d'influences. Ces renouvellements comprennent les apports de l'esthétique de la réception qui insiste sur le caractère actif de l'appropriation des œuvres ; ils se nourrissent de l'attention portée aux dimensions linguistiques de leur transmission (où l'on retrouve les questions posées par la pratique de la traduction), ainsi que des réflexions les plus récentes sur la constitution et le rôle des mythes ; ils englobent les questions de poétique. Un secteur reste absent de ce panorama : les relations de la littérature avec les arts plastiques et la musique. Serait-il en train de s'ériger en science autonome ? Quoi qu'il en soit, la clarté et la densité de cette synthèse plaident en faveur d'une discipline que la mondialisation et la construction européenne, génératrice d'une citoyenneté élargie, devraient placer au premier rang des éléments d'une formation civique par l'éducation littéraire.





Les normaliens publient

UNE PROMENADE DE SANTÉ : L'HISTOIRE DE NOTRE GREFFE

Christian et Olga Baudelot (Stock, 2008)



Christian Baudelot (1960 l), qui a été pendant de longues années le directeur énergique et efficace du département de sciences sociales de l'ENS, et son épouse Olga ont voulu dans un dialogue équilibré raconter l'aventure qu'ils ont vécue dans ce don d'un rein de Christian à son épouse. Ils le font avec naturel et simplicité en se confiant à nous tous lecteurs.

Ils se mettent véritablement à nu dans leurs petites et grandes (pour Olga) misères dans ce beau livre. L'ayant prêté, je ne l'ai plus sous les yeux pour écrire cette recension de dernière minute mais il m'a suffisamment touché et d'une façon forte pour que je puisse en dire cependant quelques mots !

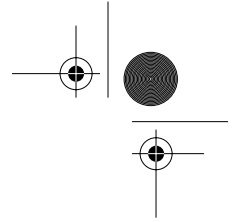
Ce livre est d'abord un beau message d'amour entre ces deux conjoints. S'ils ont tous deux voulu et accepté le don et l'acceptation du don, très spontanément et sans état d'âme, il reste néanmoins le plus beau témoignage de fidélité et de confiance à l'autre.

Olga et Christian nous racontent aussi les obstacles qu'ils ont dû surmonter l'un et l'autre tant du point de vue de l'administration hospitalière qui restreint les dons envers la famille très proche, que de celui de la compatibilité et des analyses de santé.

Naturellement l'approche du sociologue n'est pas absente et un panorama de la situation des dons d'organes constitue une partie essentielle de ce livre qu'il nous faut lire et partager.

Étienne Guyon (1955 s)

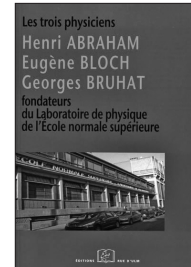




Les normaliens publient

LES TROIS PHYSICIENS HENRI ABRAHAM, EUGÈNE BLOCH, GEORGES BRUHAT

(*Rue d'Ulm, 2009*)



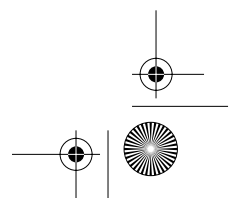
Ces trois noms sont ceux des fondateurs du Laboratoire de physique de l'École normale supérieure qui l'ont successivement dirigé et sont responsables en particulier de la construction du nouveau bâtiment de la rue Lhomond, inauguré par le président Lebrun en 1938 ; ils furent tous trois caciques de leur promotion à pratiquement 10 ans de distance.

Ce petit livre passionnant présente leurs travaux de recherche principaux : dans la jeune électronique pour l'aîné, H. Abraham, né en 1868, en spectroscopie pour E. Bloch, et en optique cristalline pour le plus jeune, G. Bruhat. Mais tous trois vont aussi jouer un rôle essentiel pour la formation au niveau national : Abraham accompagne la réforme de l'enseignement secondaire de 1903 alors qu'il assure le secrétariat général de la société française de Physique ; Bloch publie des travaux où il fait comprendre la jeune mécanique quantique ; quant aux ouvrages d'enseignement de Bruhat, ils ont accompagné les agrégatifs de physique sur un demi-siècle. Cette association d'actions autour d'un enseignement original et ouvert, d'une recherche de haut niveau et d'une gestion telle que celle du Laboratoire de physique, leur est commune et constitue un thème fort du livre. Ils sont aujourd'hui encore associés à travers le prix annuel des Trois physiciens, créé par Madame Bloch.

Malheureusement le rapprochement de ces grands maîtres ne s'arrête pas là. Tous trois ont disparu dans les camps nazis entre 1943 et 1944 : les deux premiers, en tant que juifs, furent déportés dans des camps de la mort ; G. Bruhat, alors sous-directeur de l'École, refusa de collaborer avec la Gestapo et fut déporté peu avant la libération de Paris à Buchenwald où il mourut d'épuisement. Tout en faisant la part de l'œuvre scientifique des trois physiciens, le livre consacre des pages importantes à leur sacrifice. Afin que nul n'oublie, il est à lire et faire lire en un hommage de notre communauté.

Étienne Guyon

96 p. – 7 € – renseignements au 01 44 32 29 70

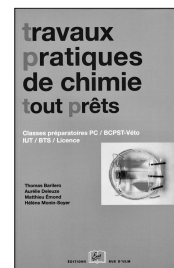




Les normaliens publient

TRAVAUX PRATIQUES DE CHIMIE TOUT PRÊTS

*Thomas Barilero, Aurélie Deleuze, Matthieu Émond
et Hélène Monin-Soyer (Rue d'Ulm, 2009)*



Préface

Depuis qu'elle fait l'objet d'un enseignement public – pensons au célèbre cours de Guillaume-François Rouelle, professeur à Paris au Jardin du Roi, futur Jardin des Plantes, durant la première moitié du XVIII^e siècle – l'exposition de la chimie ne se conçoit pas hors d'une circulation permanente entre l'approche expérimentale et l'élaboration théorique dont les modalités varient selon la nature de l'objet considéré par le chimiste.

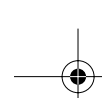
Cette circulation entre théorie et expérience trouve très certainement son origine dans un aspect essentiel de l'objet sur lequel le chimiste porte son regard : la matière est d'abord pour lui une donnée qu'il ne choisit pas. Elle s'impose à lui – tout chimiste en fait un jour l'expérience – avec toutes les contraintes que recouvre l'expression « s'imposer ».

C'est pourquoi l'entrée dans un laboratoire de travaux pratiques constitue une épreuve tant pour l'enseignant que pour l'étudiant. Ce laboratoire est le lieu où l'étudiant pourra confronter le savoir théorique acquis en classe devant un tableau à un apprentissage à la paillasse souvent long. L'aspect au premier abord confus des résultats expérimentaux obtenus est parfois bien éloigné de la clarté d'un exposé présenté en classe et peut conduire à une certaine insatisfaction vis-à-vis de la discipline, voire à son rejet. On conçoit aussi que cette confrontation avec la réalité expérimentale constitue pour l'enseignant le lieu où s'éprouve la fiabilité de son discours professoral. Ni l'étudiant ni l'enseignant ne sortent indemnes de cette épreuve de vérité.

Si cette épreuve de vérité doit intervenir le plus tôt possible dans le processus d'apprentissage, il est essentiel qu'elle se déroule dans les meilleures conditions. Un ouvrage tel que celui-ci saura assurément contribuer à rendre ce passage de la théorie à la pratique le moins difficile possible pour les deux types de public. Les enseignants trouveront ici des informations sûres leur permettant d'illustrer au mieux des aspects de la chimie abordés en classe, les étudiants découvriront la rigueur indispensable dans la conduite d'un protocole expérimental, laquelle fonde la véracité d'un enseignement théorique.

Jean-Bernard Baudin

Directeur des études du Département de chimie de l'ENS de Paris



LES ÉDITIONS RUE D'ULM

Lucie Marignac (1983 L)



À l'impossible, nul n'est tenu.

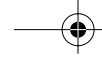
La mission des éditions Rue d'Ulm relève actuellement, il faut bien l'avouer, de la quadrature du cercle : couvrir toutes les disciplines de lettres et sciences humaines et sociales, « classiques » aussi bien que récentes à l'ENS, quitte à faire de temps en temps une place aux sciences ; publier des travaux pointus auxquels ont dû renoncer certaines presses universitaires, le CNRS ou l'édition privée, mais leur trouver un sain équilibre commercial et les rendre miraculeusement visibles ; faire se côtoyer, au sein du catalogue et souvent d'un même ouvrage, élèves débutants et chercheurs confirmés ; avoir une politique de traduction et de collection cohérente, sans négliger pour autant actes de colloques et revues spécialisées ; et publier aussi, pour faire circuler plus largement l'image de l'établissement tout en rentabilisant l'activité, des ouvrages plus grand public sur des sujets d'actualité. Face à cet éventail de possibles, l'École aurait un choix institutionnel à effectuer. C'est là le sens du rapport que nous avons présenté au Conseil scientifique du 1^{er} avril 2009. Puissent de véritables décisions en sortir...



Une fois n'est pas coutume, nous avons commencé l'année 2009 par la publication d'un livre scientifique, proposé par quatre jeunes chimistes enseignant au centre de préparation aux agrégations de sciences physique de l'École et membres du jury des concours d'entrée aux ENS (filières PC et BCPST-Véto) : Thomas Barilero, Aurélie Deleuze, Matthieu Émond (2003 s) et Hélène

Monin-Soyer. Cet ouvrage présente des énoncés de travaux pratiques de chimie « clés en main » inspirés des épreuves du concours de la période 2006-2008. Les expériences décrites utilisent une large gamme de techniques de chimie générale et organique pour permettre une évaluation globale des compétences expérimentales. L'interprétation des résultats expérimentaux fait appel à des notions

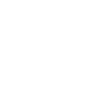




de chimie organique, de spectroscopie, de chimie des matériaux polymères, de thermodynamique chimique, de chimie des solutions, d'oxydoréduction et de cinétique chimique. Chaque énoncé correspond à quatre heures d'épreuves. Il est suivi d'un corrigé entièrement rédigé, incluant schémas de montage, mécanismes réactionnels, graphes d'exploitation, calculs littéraux et applications numériques. Des remarques complètent les réponses ou mettent en évidence des points délicats de savoir-faire ou de compréhension des manipulations. Un accent particulier a été mis sur les conditions de sécurité nécessaires au bon déroulement d'une séance de TP. En proposant un format clair, concis et rigoureux pour la rédaction d'un compte rendu de TP, ce volume prépare parfaitement les étudiants aux épreuves pratiques de chimie. L'ouvrage s'inscrit dans les programmes des classes préparatoires PC et BCPST, et donc dans le programme de licence. Les candidats au CAPES et aux agrégations de sciences physiques y trouveront un ensemble de manipulations détaillées et largement commentées. Les expériences pourront également être exploitées dans les classes d'IUT ou de BTS, voire dans les classes de lycée. La préface rédigée par Jean-Bernard Baudin est reproduite ici même, *supra*, p. 154. [Format 16 × 24, 208 p., 15 €]

Mais nos publications du premier semestre ont aussi fait une large place au littéraire. Avec la première édition française d'un texte majeur de

Kaneko Mitsuharu, tout d'abord, traduit, richement annoté et postfacé par Benoît Grévin (1993 I) pour notre collection « Versions françaises ». Né dans le Japon de Meiji en 1895, mort dans l'archipel industrialisé de Shôwa en 1975, Kaneko s'affirme très tôt comme une voix discordante de la poésie d'avant-garde japonaise, avant d'être élevé après la Seconde Guerre mondiale au rang de symbole de la résistance intellectuelle au totalitarisme, à cause des recueils de poèmes antibellistes parus avant et après la guerre du Pacifique. Le cycle des essais à dominante autobiographique, écrits de 1957 à sa mort, est unique par la richesse des harmoniques et l'originalité du ton, entre poésie, cynisme et nihilisme, à la mesure de son parcours atypique de bohème bourlinguant à travers l'Asie et l'Europe en convulsion dans l'entre-deux-guerres. Parue en 1965 pour faire pièce à la réaffirmation d'un Japon en marche à l'approche du centenaire de Meiji, l'*Histoire spirituelle du désespoir* est une réécriture libre du parcours du Japon contemporain, de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la catastrophe de 1945, à équidistance entre l'essai historique, les mémoires personnels et l'anthologie poétique. Pour étayer son postulat d'un désespoir nippon conditionné par la géographie et l'histoire, Kaneko tire de ses souvenirs une série de personnages rencontrés à différentes étapes de sa vie, dont le dénominateur commun est la propension à l'échec. Les convictions libertaires et nihilistes de l'auteur, son existence aventureuse, au Japon, mais aussi en Europe, en Chine





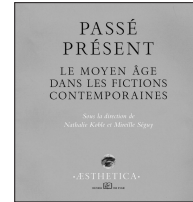
Les normaliens publient

ou dans l'espace malais, écartent cette fresque expressionniste des sentiers battus. De la bohème de Tôkyô aux trafiquants de Singapour et aux artistes ratés de Paris, c'est là le portrait d'une société nipponne méconnue, disparue dans l'absurde du totalitarisme et de la guerre. [Format 13,5 × 19, 272 p., 22 €]

Avec un nouveau livre de la collection «*Æsthetica*», ensuite, réuni par Nathalie Koble (archiviste paléographe et maître de conférences en langue et littérature médiévales au département LILA) et Mireille Séguy (ancienne élève de l'ENS-Fontenay et maître de conférences à Paris-VIII), qui nous invitent à nous interroger sur ce qui, du Moyen Âge, nous importe aujourd'hui, et contribue à dessiner l'espace de notre «*contemporain*». Que penser de l'ampleur des résurgences actuelles du Moyen Âge ? Pourquoi sont-elles souvent le fait d'œuvres expérimentales ? En explorant les domaines du récit littéraire, du théâtre et du cinéma, *Passé présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines* analyse comment, tout en revendiquant le brouillage des références et la discontinuité de leurs emprunts, des œuvres de fiction contemporaines exaltent les caractéristiques majeures de la poétique médiévale : reprises par variation et combinaisons formelles, vibration de la voix et du corps, souffle d'une langue jeune, puissance inventive de la mémoire. Réunissant commentaires sur des œuvres et entretiens avec des écrivains d'aujourd'hui (Valère Novarina, Florence Delay, Jacques Roubaud), cet ouvrage ambitieux

nous fait comprendre la force des formes, leur rôle dans la création, et nous éclaire sur ce qui lie l'innovation à la tradition, les époques antérieures à l'invention artistique. [Format 19 × 20, 252 p., 25 €]

Sous le titre *Le Jeu d'échecs comme représentation : univers clos ou reflet du monde ?*, une publication en ligne dans la collection «*Actes de la recherche à l'ENS*» vient saluer le travail accompli par une équipe de jeunes chercheurs sous la direction d'Amandine Mussou (2002 I) et Sarah Troche. Capables d'absorber le joueur au point de l'abstraire du monde dans lequel il évolue, les échecs reposent d'une part sur le spectacle captivant de figurines en mouvement, d'autre part sur une structure géométrique renvoyant à un nombre infini de combinaisons. Entre incarnation et abstraction, les échecs fascinent : la richesse de leurs représentations dans la littérature et les arts en est le témoin. La dimension spéculaire des échecs est souvent admise comme une évidence. Bien plus qu'un pur divertissement de la pensée, les échecs sont là pour désigner autre chose – un ailleurs, un au-delà qui reflèterait, fidèlement ou en le déformant, le monde réel. Cette puissance allégorique des échecs a été perçue dès leur implantation en Occident. Le Moyen Âge exploite en effet les possibilités du jeu en proposant plusieurs types d'interprétations symboliques, que l'on trouve notamment décrites au début





du *Livre des eschez amoureux moralisés*, dans les premières années du XV^e siècle : les pièces de l'échiquier peuvent reproduire la société civile, être à l'image de la stratégie militaire, représenter les combinaisons infinies du ciel et des planètes, ou servir d'allégorie aux batailles amoureuses. La lecture allégorique du jeu a perduré – il suffit de se rappeler la partie que le Chevalier Block joue contre la Mort dans *Le Septième Sceau* d'Ingmar Bergman pour s'en convaincre. L'origine des échecs remonte au début de notre ère, en Inde, où le jeu s'appelait *Tchaturanga*, « le jeu des quatre rois ». Il passe ensuite en Perse et se transforme au cours de ses pérégrinations, s'adaptant aux nouvelles sociétés dans lesquelles il s'implante. Les échecs n'ont plus grand-chose à voir avec le jeu indien lorsqu'ils arrivent en Occident autour du X^e siècle. Les changements les plus notables concernent la nomenclature des pièces : le vizir, *firz* en arabo-persan, est devenu la *ferge* dans l'Occident médiéval, soit la reine. L'éléphant avait une forme conique qui évoquait la mitre épiscopale chez les Anglais, qui en firent leur *bishop* [évêque]. Les défenses de l'éléphant rappelaient davantage aux Français le bonnet à pointe du fou. Comme pour la reine, une figure de cour est ainsi venue remplacer une figure militaire. Malgré ces différentes adaptations, le but du jeu est resté le même : il s'agit de mettre à mort le roi adverse. Si la partie d'échecs médiévale est à l'image du combat féodal, le XVI^e siècle, période où l'art de la guerre est bouleversé par la généralisation de l'usage des armes à feu,

voit les règles des échecs se modifier profondément ; c'est notamment à partir de ce moment-là que la reine et le fou acquièrent la possibilité de traverser tout l'échiquier. L'histoire des échecs semble ainsi refléter l'histoire de la guerre et, plus généralement, les composantes sociales du monde dans lequel on joue. C'est le caractère spéculaire de ce jeu qui est étudié dans ce volume. Les échecs façonnent-ils un monde à l'image du réel ou fonctionnent-ils comme un univers autonome ? La configuration des pièces comme la portée symbolique du jeu sont clairement influencées par le contexte social et politique de chaque époque. Cependant, bien des représentations tendent à faire de l'univers échiquéen un monde en soi. Le lieu commun du joueur d'échecs fou qui projette les règles du jeu sur la réalité qui l'entoure est là pour le montrer. Loujine – personnage dont le nom rime avec *illusion* en anglais, rappelle Nabokov dans sa préface – engage par exemple une partie dont l'échiquier est le monde réel. Quand il se jette par la fenêtre, il voit l'abîme « divisé en carrés clairs et en carrés sombres » : le monde ludique enferme ici le joueur dans une logique parallèle. Du jeu comme idéal, comme forme d'utopie politique ou artistique, au jeu comme univers autonome, qui modèle un récit ou une toile loin de toute volonté mimétique, ce volume, issu d'une journée d'étude organisée à l'École en 2007, se propose d'examiner les rapports qu'entretiennent les échecs avec le monde.





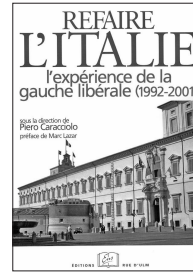
Les normaliens publient

L'approche s'est voulue interdisciplinaire et transhistorique.

Enfin, le 39^e numéro du *Bulletin d'informations proustiennes*, l'un de nos deux périodiques annuels, vient de paraître. Comme on le sait, le *BIP* fait le point, sous la direction de Bernard Brun, sur le travail entrepris par l'équipe Proust de l'Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS) : inventaire, classement, transcription et exploitation critique des brouillons et des manuscrits. La seconde partie du *BIP* est consacrée aux nombreuses activités proustiennes dont elle dresse la liste par rubrique : cours ou conférences, expositions et ventes, publications prochaines, travaux inédits ou en cours. Deux lettres inédites ouvrent ce numéro : la première, étudiée par P. Wise (ITEM), est un brouillon inédit autour de l'affaire Dreyfus ; la seconde, une lettre de condoléances de Marcel Proust à Antoine Bibesco. G. Henrot (université de Trieste) étudie ensuite le paradigme du nom de Bergotte, tandis que G. Perrier (université Paris-Diderot) renvoie l'art de la mémorisation à ses origines antiques et médiévales. L'essentiel du bulletin étant consacré cette année à l'intertextualité – en hommage aux travaux d'Annick Bouillaguet : Vermeer dans le Carnet de 1908, Manet ou la critique comme conversation mondaine, « Proust et Montaigne : des affinités électives », l'intertextualité baudelairienne. [Format 16 × 24, 184 pages, 25 €]

Dépassant la parabole usée de « l'anomalie italienne », *Refaire*

l'Italie. L'expérience de la gauche libérale (1992-2001), paru avec une préface de Marc Lazar dans la collection « Italica » dirigée par Gilles Pécout (1982 I), est



un ouvrage décisif qui permet une réflexion plus générale sur les défis que doit relever la gauche libérale en France et en Europe. Sous l'impulsion de Piero Caracciolo, qui enseigne la langue italienne à l'École depuis vingt ans et anime un séminaire sur l'histoire récente de l'Italie, tout en étant spécialiste de l'histoire des institutions, ce livre rappelle comment, après l'effondrement des partis politiques qui l'ont gouvernée depuis la Seconde Guerre mondiale, l'Italie entre en 1992 dans une phase de crise, attirant l'attention des citoyens et des médias sur l'ampleur de la corruption politique, la faiblesse de l'État face à la mafia et la situation désastreuse des finances publiques. Pour « refaire le pays », des gouvernements constitués d'hommes de gauche ouverts au libéralisme et de libéraux accessibles aux exigences de l'égalité s'attellent alors à une série de grandes réformes, qui se poursuivront, cohérentes, jusqu'en 2001. Administration, économie, soutien aux régions méridionales, école et université, immigration – le chantier de ce renouveau est vaste et complexe, dans un contexte politique en pleine mutation (évolution des partis de gauche, poussée de la Ligue du Nord). Ces réformes ont tenté de substituer des





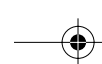
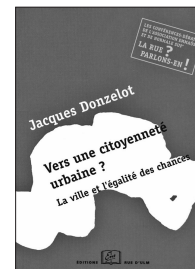
Les normaliens publient

règles impartiales au contrôle étatique et clientéliste des processus sociaux, avec des résultats significatifs : privatisations, libéralisations, nouvelle définition des rapports entre politique et administration, décentralisation active. L'expérience analysée ici est replacée dans l'histoire de chacun des domaines concernés, ce qui fait de ce livre, outre une étude approfondie de la décennie 1992-2001, un véritable guide de civilisation italienne. [Format 15 × 21, 400 p., 22 €]

La collection « La rue ? Parlons-en ! » a accueilli deux nouveaux opuscules, celui d'Étienne Pinte, député des Yvelines, sur l'hébergement d'urgence, et celui du sociologue Jacques Donzelot sur la citoyenneté urbaine. Comment accepter qu'aujourd'hui des hommes et des femmes de plus en plus nombreux soient contraints de vivre dans la rue, dans des hébergements inadaptés ou des logements indignes ? Le nombre de places dans les Centres d'hébergement d'urgence ne cesse d'augmenter, mais les « 115 » n'arrivent pas à faire face aux demandes, car l'accès au logement est de plus en plus difficile. En région parisienne, les Centres d'hébergement et de réinsertion sociale sont peuplés à 30 % de travailleurs trop pauvres pour payer un loyer... Au terme des six mois de mission parlementaire de l'auteur, *Hébergement d'urgence : quelle politique ?* fait des propositions concrètes pour prévenir la mise à la rue, améliorer l'accueil et l'accompagnement dans les dispositifs d'hébergement temporaire,

prendre mieux en compte les publics les plus fragiles et faciliter une sortie durable vers des logements adaptés. [Format 11 × 15, 64 p., 5 €]

La construction de l'État-providence s'est accompagnée de la proclamation d'une citoyenneté sociale. Venant après la citoyenneté civile inventée au XVIII^e siècle et la citoyenneté politique imposée au XIX^e, cette citoyenneté sociale se met en place au milieu du XX^e siècle. Elle correspond à la reconnaissance de droits sociaux de portée universelle, garants de « l'égalité de dignité » de tous selon la déclaration universelle des droits de l'homme votée à l'ONU en 1948. Ces droits sociaux ne suffisent cependant pas pour garantir la dignité aux populations reléguées dans les citées sociales excentrées ou les *inner cities*, qui ne disposent pas de chances suffisamment crédibles d'accéder à une place convenable dans la société. La ville sépare autant et plus qu'elle rassemble. Aussi faut-il prolonger le projet de satisfaction des besoins vitaux par celui de l'accroissement de l'égalité des chances entre les individus. Le XXI^e siècle sera-t-il celui de la citoyenneté urbaine ? Telle est la question posée par J. Donzelot dans *Vers une citoyenneté urbaine ? La ville et l'égalité des chances*. [Format 11 × 15, 72 p., 5 €]





Les normaliens publient

La collection de politique économique dirigée par Daniel Cohen (1973 s) demeure, elle aussi, très vivante. Dans *Les Dépenses de santé. Une augmentation salutaire ?*, Brigitte Dormont, professeur à Paris-Dauphine et codirectrice du programme « Économie publique et redistribution » du Cepremap, constate que depuis le milieu du XX^e siècle, les pays développés ont connu une augmentation continue des dépenses de santé et un formidable accroissement de la longévité. Quel est le lien entre ces deux évolutions ? Contrairement à une opinion répandue, le vieillissement ne joue qu'un rôle mineur dans la croissance des dépenses de santé. Celle-ci résulte principalement de la dynamique du progrès médical : de nouveaux produits et de nouvelles procédures apparaissent continuellement, dont la diffusion alimente la consommation de soins. Ces dépenses sont-elles justifiées ? Doivent-elles continuer à progresser ? L'auteur montre que leur croissance soutenue peut correspondre à un optimum collectif. Certes, le coût des soins augmente rapidement mais leur efficacité aussi. Une augmentation de la longévité, une baisse des handicaps et une amélioration de la qualité de la vie sont obtenues en contrepartie des dépenses de santé. Et la valeur de ces gains en bien-être dépasse largement le coût des soins. [Collection du Cepremap n° 15, format 14 × 18, 80 p., 5 €]

André Orléan, directeur de recherche au CNRS et membre du conseil scientifique de l'Autorité des marchés financiers (AMF), nous livre pour sa part, dans *De*

l'euphorie à la panique : penser la crise financière, une analyse éclairante de la crise. Tout système financier a pour « fonction » de rendre compatibles deux éléments contradictoires : financer des actifs le plus souvent longs tout en satisfaisant le désir de liquidité des agents. On connaît deux méthodes pour réussir cette articulation : les banques avec la liquidité bancaire et les marchés avec la liquidité de marché. Toutes deux posent des problèmes et sont liées selon des processus spécifiques à la liquidité ultime, la monnaie banque centrale. Dans cette perspective, un système financier repose sur l'articulation de trois formes de liquidité : de marché (ou financière), bancaire et centrale (la monnaie). Dans un tel cadre, une crise s'analyse toujours comme un retour vers la liquidité centrale. Ce qui est nouveau, dans le système financier des dix dernières années, c'est la place décisive qu'y occupe désormais la liquidité de marché, au travers de la titrisation. On peut y lire le projet (ou plutôt l'utopie) d'une finance qui aurait réussi à se passer totalement de l'État en créant sa propre liquidité. À partir de la crise des *subprimes* d'ampleur limitée, c'est l'assèchement brutal de la liquidité de marché qui est au cœur de la propagation de la crise, de sa violence comme de sa rapidité (rôle de la *fair value*) : le marché du capital étant parfaitement internationalisé, son ampleur est telle qu'elle défie l'intervention publique. Le bilan de la Réserve fédérale américaine (Fed) reflète parfaitement cette course à la liquidité centrale : il est passé de





Les normaliens publient

900 milliards à 2 200 milliards. Comme si on en revenait à la liquidité ultime (et aux bons du trésor). D'où l'idée qu'a eue la Fed, pour la première fois dans l'histoire des banques centrales modernes, d'emprunter pour financer ses achats... [Collection du Cepremap n° 16, format 14 × 18, 112 p., 7 €]

En septembre paraîtra le 29^e numéro de la revue de linguistique et de théorie littéraire *Lalies*, dont les textes sont édités par Daniel Petit (1988 I). Il sera principalement consacré aux langue et littérature galloises (Stefan Zimmer), à la phonologie autosegmentale (Tobias Scheer) et à la Troisième Sophistique (Pierre Malosse et Bernard Schouler [1953 I]). [Format 16 × 24, 320 pages, 29 €]

La Direction, le département d'Histoire de l'ENS,
la bibliothèque Ulm-Lettres et les éditions Rue d'Ulm

ont le plaisir de vous convier à la présentation de

Refaire l'Italie
L'expérience de la gauche libérale (1992-2001)

lundi 9 novembre 2009 de 18 h à 20 h

avec M. Canto-Sperber, P. Caracciolo, A. d'Orbi, G. Pécout et S. Cassese

ENS, 45, rue d'Ulm, 75005 Paris

Contact : 01 44 32 36 83

Pour tous renseignements :

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'École normale supérieure)

45 rue d'Ulm – 75005 Paris

Téléphone : 01 44 32 29 70 (comptoir de vente) ou 36 80 (éditions)

Télécopie : 01 44 32 36 82

Courriel : ulm-editions@ens.fr

www.presses.ens.fr (inscription à la newsletter / recherche dans le catalogue / commande en ligne)

Catalogue téléchargeable sur notre site web / Envoi du catalogue papier sur demande

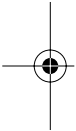
Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS : 5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds.

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres.



ULMI & ORBI

Humeur : de la féminisation du langage à la foire d'empoigne, *Marcel Boiteux*
Le tour du monde en ENS : Trinity College Dublin,
Denis Weaire et Tommy Murtagh
Une belle réussite éditoriale, *Mireille Girard*
Ouverture sociale : les invités de Talens, *Françoise Brissard*
Summer School à Normale Sup', *Laury-Anne Cholez*



The Global Management Challenge

La référence mondiale des business games



Concevez, fabriquez et commercialisez 3 produits de grande consommation et entrez dans une simulation du monde économique très complexe qui s'impose comme le leader des business games.



The Global Management Challenge received the EFMD-CEL accreditation Programme accreditation for teChnology-Enhanced Learning



Débats, conférences, rencontres avec l'entreprise et les acteurs économiques incontournables sont autant de raisons valables pour rejoindre ce réseau international.

www.worldgmc.com

Inscriptions et Renseignements :

SDG Euromanager
58, rue Tiquetonne - 75002 Paris
Tel : +33 1 42 33 12 13
challenge@euromanager.fr



Deloitte.



CRÉDIT AGRICOLE S.A.





HUMEUR : DE LA FÉMINISATION DU LANGAGE À LA FOIRE D'EMPOIGNE

Marcel Boiteux (1942 s)

Agrégé de l'Université, Marcel Boiteux est aussi membre de l'Institut (sciences morales et politiques) et président d'honneur d'EDF.



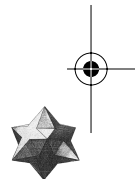
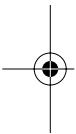
Faut-il s'obstiner à féminiser les noms de fonction ? Notre camarade relance le débat.

1. Le mathématicien a besoin d'une langue qui soit logique pour être concise, et précise pour exclure toute équivoque. Le chef d'entreprise, le syndicaliste, le négociateur a besoin, lui, d'une langue alliant suffisamment souplesse et précision pour cerner exactement les équivoques : sans équivoque, on ne se met jamais d'accord ; trop d'équivoque, l'accord ne sert à rien.

Ce constat autorise-t-il un ex-mathématicien, ex-chef d'entreprise, à s'exprimer sur le sujet controversé de la féminisation de la langue française ?

Mon message est simple : la lutte est engagée à côté de l'obstacle. Sans genre neutre couvrant à la fois le masculin et le féminin, ce n'est pas la féminisation des titres, des métiers ou des fonctions qui fait problème, c'est la féminisation de la phrase. Peut-on encore dire, en usant du genre neutre, « ceux qui sont beaux » ? Ou si l'on refuse dorénavant le neutre, doit-on écrire « celles et ceux qui sont beaux » ? Ou « belles » ? Ou « belles et beaux » ?

2. Réglons d'abord une question de vocabulaire. En français, nous dit-on, le neutre n'existe pas. Bien sûr ! On devrait parler, comme les experts, de genre non marqué. En toute rigueur, le genre neutre s'entend de ce qui n'est ni masculin ni féminin, le genre non marqué couvre à la fois les deux. Ce n'est pas pareil. Mais, le recours au mot « neutre » a un avantage dirimant sur le « genre non marqué » : une syllabe contre quatre. S'y ajoute un avantage secondaire : on évite le langage ésotérique (mais précis) des spécialistes, qui fait fuir l'honnête lecteur. Étant posé que le neutre du latin n'existe pas en français, veuillez tolérer, chers linguistes, que l'on emploie par paresse ce mot devenu disponible pour désigner dorénavant, en français





courant, le genre non marqué. La langue française comporte donc trois genres, le féminin, le neutre et le masculin, les deux derniers s'exprimant – actuellement – de façon identique : c'est le masculin qui porte le neutre.

3. Le dit neutre, admettons un instant qu'il doive disparaître pour permettre au féminin de prendre toute sa place. On ne pourra plus dire, s'adressant au peuple de notre beau pays : « Français, je fais appel à vous », mais « Françaises, Français, je fais appel à vous. » Pourquoi pas ? Dans le même esprit, d'ailleurs, Coluche avait dit le lendemain d'une célèbre allocution : « Belges, Belges, je fais appel à vous. » Mais il faut faire un pas de plus pour rencontrer le problème : s'il s'agit non plus de faire appel à nos concitoyens, mais de les comprendre, faut-il dire « Françaises, Français, je vous ai compris »... ou « comprises » ? ou « comprises, compris » ? Si l'on refuse le neutre, il faut courageusement en accepter les conséquences : « Françaises, Français, je vous ai comprises, compris, vous toutes, tous, qui êtes assises, assis, devant votre télévision, soucieuses, soucieux d'être informées, informés, du sort ingrat qui menace la langue française. »

C'est là que réside le problème. Qu'on en traite au lieu d'épiloguer indéfiniment sur l'incertitude naturelle que ressentent certains lettrés quand on leur dit que le président de la République a reçu une chancelière d'Allemagne : le dit président avait-il froid aux pieds ?

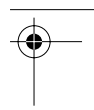
Ou bien, on refuse l'existence du genre non marqué, dit neutre, et la langue tombe dans le ridicule ; ou bien on l'accepte pour alléger la phrase, et alors on ne voit guère pourquoi on s'en priverait quand il s'agit de désigner des personnes, des métiers ou des fonctions. Que l'on dise donc « Écrivains, je vous ai compris », et même les écrivaines se sentiront impliquées parce qu'elles auront inconsciemment admis que la phrase n'était pas au masculin, mais au neutre.

4. Toutefois, n'est-il pas injuste que ce soit le masculin qui porte le neutre, et pas le féminin ? Ou, pour dire les choses autrement, injuste que le masculin ait à partager son genre avec le neutre, alors que le féminin a le privilège d'avoir son genre bien à lui ? L'histoire en porte toute la culpabilité. Pour rétablir l'égalité des sexes, j'avais proposé naguère que ce soient les femmes et le féminin qui, les années impaires, portent le neutre à leur tour. On dira donc en 2009 : « Mesdames, messieurs, venez toutes manifester nombreuses pour les Droits de la femme, dont la transgression menace la féminité. » Tout le monde comprendra, en 2010, qu'il s'agissait des Droits de l'homme, et de l'humanité ; car l'homme aussi peut être du genre masculin ou neutre, et donc la femme du genre féminin ou neutre les années impaires.

C'est quand même un peu compliqué.

5. Face à ce problème de savoir qui portera le neutre, les querelles qui passionnent aujourd'hui les linguistes sont bien secondaires. Que la patronne du café devienne la





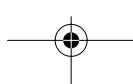
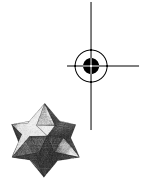
Ulmi & Orbi

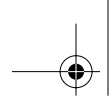
cafetière, on s'y fera, comme pour la chancelière. S'il y a un problème, c'est plutôt celui du désordre dans lequel se déroule cette féminisation.

Il fut question de décider que les métiers et les titres s'accordent, mais pas les fonctions : madame *la* ministre (c'est un titre), vous qui êtes *le* ministre de la guerre (c'est une fonction) ; et la sentinelle reste une sentinelle, et non un sentineau, quand la fonction est assumée par un mâle. Mais pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? La règle actuelle est impossible à mémoriser pour le Français moyen.

Reste la façon de féminiser. En médecine, on ne s'appelle plus doctresse, mais docteur : pas de finale en esse. Soit. Tant pis pour la comtesse. Paul Valéry n'était pas choqué que « la fileuse » soit « assise au bleu de la croisée ». Le fileur, la fileuse. Mais si le proviseur devient une femme, celle-ci refusera d'être proviseuse : elle sera proviseure. La directrice va-t-elle devenir directrice ? Ainsi, quand existe un féminin naturel mais inusité, on préfère inventer un nouveau féminin... plus proche du masculin. Comment d'ailleurs interpréter cette fascination pour le presque masculin quand on veut féminiser ?

6. Moralité : 1) la langue française ne peut se passer d'un genre non marqué – dit neutre – même si, fruit d'une injustice séculaire, le féminin a son genre propre alors que le masculin doit partager le sien avec le neutre. 2) Bien que l'existence du neutre permette de l'éviter, rien ne s'oppose vraiment dans la logique de la langue à ce qu'on féminise plus ou moins les titres, les métiers et les fonctions. Mais pas à la foire d'empoigne.





LE TOUR DU MONDE EN ENS : TRINITY COLLEGE DUBLIN

Trinity College Dublin (TCD) : *college* ou université ?

Denis Weaire

FRS, professeur émérite au Trinity College Dublin.

C'est la reine Elizabeth 1^{re} qui a fondé *Trinity College Dublin* en 1591 en le dotant d'une charte constitutive qui fonctionne dans une large mesure aujourd'hui encore, même si le gouvernement irlandais a remplacé la Couronne britannique. À ses débuts, TCD était l'égal des *Colleges* d'Oxford et de Cambridge, et ses premiers professeurs ont été recrutés à Trinity College Cambridge.

Depuis l'origine, TCD est le seul *College* existant au sein de l'Université de Dublin, d'où sa double identité, toujours source de débat et de confusion.

Pilier de la classe dominante protestante, TCD a été créé dans le but de former une élite d'administrateurs pour l'Irlande. Des courants d'idées libérales voire révolutionnaires ont pourtant circulé dans les milieux universitaires à différentes époques, notamment lors de la grande révolte de 1798 inspirée par la France – même si celle-ci n'a pas beaucoup soutenu les rebelles.

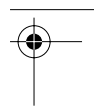
Au fil des années, les étudiants catholiques ont pu s'inscrire en plus grand nombre, malgré des limites imposées autant par la hiérarchie catholique que par la mauvaise volonté de l'administration. De nos jours, les étudiants représentent la société dans sa totalité.

Le caractère grandiose des bâtiments des XVIII^e et XIX^e siècles peut donner une fausse idée de l'ambiance du collège à cette période. Quelques centaines d'étudiants s'inscrivaient chaque année et recréaient une petite société à l'atmosphère intimiste au sein de laquelle ont, à l'occasion, brillé quelques lumières éclatantes comme George Berkeley ou William Rowan Hamilton.

Sur le plan financier, la confiscation de ses terres, lors de la réforme des propriétés vers 1900, a privé Trinity College de ressources importantes, et il a donc difficilement survécu pendant les quarante premières années de l'indépendance du pays. Beckett (*More Pricks than Kicks*) et Donleavy (*The Ginger Man*) ont fait l'expérience de son délabrement dans le cadre plutôt morose de la République d'Eamon De Valera.

Dans les années 1960, les demandes d'aide auprès du gouvernement ont permis d'obtenir une participation financière de l'État. Trinity devient alors l'égal des autres universités irlandaises et s'est développé pour atteindre sa taille actuelle qui dépasse les limites de son statut initial de *College*. Pourtant, il perdure miraculeusement, isolé et intégré, au centre de la ville – oasis de calme dans la circulation ambiante.





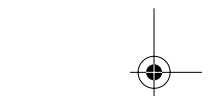
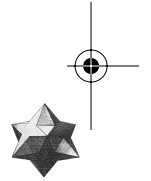
Ulmi & Orbi

Le *College* joue aujourd'hui un rôle majeur, sur les plans national et international, dans de nombreux domaines de la recherche et des connaissances. Cette expertise est fondée sur le sens de ses traditions associée à une ouverture sur le monde extérieur.

L'augmentation de ses effectifs présente un aspect négatif : la perte, en quelque sorte, de son « identité collégiale ». Cette identité garde néanmoins tout son sens en ce qui concerne les activités sportives, les nombreuses organisations gérées par les étudiants et son cérémonial. Trinity a aussi un peu perdu de son indépendance car son développement est aujourd'hui contrôlé par le gouvernement.

Les attraits de la vie de *College* pour les étudiants – résidences au cœur du campus, *Fellows*, repas en commun – sont un héritage d'une grande valeur, reflet d'un passé très différent, reflet de « l'expérience Trinity ».

Wellington, le « duke de fer », n'a pas fréquenté le *College*. Fils du professeur de musique de Trinity, il préférerait l'étude des manuels français d'art militaire. À Trinity,





ses exploits au cricket ont eu lieu contre l'équipe des Gentlemen d'Irlande alors qu'il appartenait à l'équipe de la Garnison. Beckett, quant à lui, a été à la fois étudiant et, brièvement, lecteur. Avant son départ pour Paris, il jouissait du statut envié de « joueur de cricket de première classe ». On a retrouvé quelques témoignages de son apparition dans l'équipe de rugby de l'École normale (voir *supra*, p. 28).

Pour finir, on peut se demander quelle est la différence entre une université et un *College* ? Les universités ont leur personnel et leurs étudiants, un *College* a, de plus, ses *fantômes*...

Quels rapprochements peut-on faire entre Trinity College Dublin et l'ENS ?

Tommy Murtagh

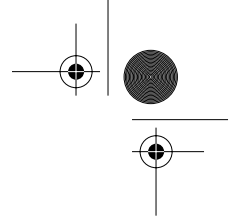
Lecteur en français au Trinity College Dublin.

La comparaison entre le système des grandes écoles françaises et une université de type anglo-saxon telle que Trinity College ne s'impose guère, *a priori*. « Égalitaire et élitiste » dit-on de l'ENS : cela peut relever de l'oxymoron ! Qu'est-ce que Trinity College (l'unique collège de l'Université de Dublin) pourrait en effet avoir de commun avec l'ENS ? Même l'aspect physique de la vieille maison tapie derrière le Panthéon n'évoque en rien les squares géorgiens et les belles pelouses de Trinity College, ses arbres ancestraux, ses flots de touristes et son *Book of Kells*, manuscrit enluminé des quatre Évangiles en version latine datant du VIII^e siècle, de loin le plus grand trésor de son étonnante bibliothèque du XVI^e siècle.

Un historien a récemment évoqué la « Grande Mosquée protestante » que fut Trinity College jusqu'à ces vingt dernières années. Université de choix de la minorité protestante et bourgeoise de la classe anglo-irlandaise : il était interdit aux catholiques d'y entrer sous peine de péché mortel. Îlot protestant, donc, perdu dans une mer ultra-catholique et réactionnaire, Trinity College a subi tout au long de son parcours les assauts de la réaction cléricale qui n'y voyait en quelque sorte que l'officine de l'empire britannique à l'étranger. Vu du côté nationaliste, Trinity College revêtait des airs de comptoir colonial poussiéreux laissé un peu à l'abandon depuis les années 1920, et le retrait des forces britanniques suite aux événements de 1916.

Une telle situation, qui n'est pas sans rappeler celle de l'École normale à certaines périodes du XIX^e siècle, avait pour effet de faire vivre Trinity College dans un état de siège quasi permanent. Cependant, cela ne présentait pas que des inconvénients. Loin de là ! Face à la société qui l'entourait, une petite frange du corps enseignant et des étudiants s'érigeait en faux contre l'obscurantisme alentour, ce pouvoir occulte qu'était devenue l'église catholique en Irlande.



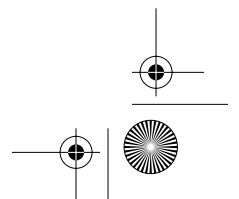


Ulmi & Orbi

Samuel Beckett, ancien lecteur d'anglais à l'ENS, n'avait-il pas pris le chemin de l'exil à cause d'un mauvais procès, et de la censure exercée par le catholicisme dans le domaine de la littérature ? Ici je ne peux qu'évoquer le nom d'Owen Sheehy Skeffington, lui aussi ancien lecteur d'anglais à l'École et ami de Beckett, dont le parcours au Sénat et au sein du département de français de Trinity College a été une lutte sans trêve contre la nuit cléricale qu'était devenue la société irlandaise dans les années qui ont suivi l'indépendance. Moi-même je me souviens avoir lu *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir dans un sous-sol de la bibliothèque sous l'œil attentif d'une dame bibliothécaire qui était là de par la loi, les ouvrages de M^{me} de Beauvoir figurant – et pour cause ! – sur la liste de ceux honnis par le Vatican.

Ainsi et malgré qu'il en ait, Trinity College s'est vu attribuer un rôle de contestataire au sein de la société irlandaise sous la coupe de l'église catholique alliée à une idéologie nationaliste devenue l'apanage d'une petite bourgeoisie qui, les Anglais partis, entendait garder le pouvoir pour elle. De cette classe on peut dire que tout commence en mystique et finit en politique. Responsable d'une forte vague d'émigration dans les années 1950, créatrice d'une société appauvrie et attardée, ayant partie liée avec l'église catholique, l'Irlande d'alors se situait nettement à droite de l'Espagne franquiste voire même du Vatican. Ceci arrangeait les nouveaux possédants : pour eux, l'Irlande du Nord servait de bouc émissaire, tous les maux de la République naissante pouvant être mis sur le compte des unionistes de l'Ulster. Ils leur reprochaient de bloquer le remède miracle qu'eût été la réunification du pays. Ce bref historique pour évoquer le contexte à l'intérieur duquel Trinity College évoluait réveille-t-il un écho quelconque chez les normaliens ? Peut-être pas aujourd'hui. Peut-être, en revanche, dans des époques anciennes de l'histoire française.

À l'heure actuelle, Trinity College s'est mis au diapason de la nouvelle Irlande, celle du « Tigre celtique », dont le mieux que l'on puisse dire est qu'elle a vendu son âme pour un plat de lentilles ! Majoritairement catholique et irlandaise, se voulant en prise directe sur une société néo-libérale à l'extrême, l'université – même par temps de crise économique – se veut le serviteur d'un capitalisme et d'un état capitaliste dont après tout elle reçoit la presque totalité de ses subventions. Mise au pas magistrale donc de l'université dont les mesures de privatisation sont patentes et déterminent jusqu'au choix des formations proposées qui vont depuis la médecine et le droit jusqu'aux sciences et les humanités. Avec plus de seize mille étudiants et un rapport de professeur/étudiant de un à seize, ses subventions lui sont attribuées par l'État en fonction du niveau (doctorants, masters...) et du plus grand nombre de « clients » – on n'hésite nullement à les appeler ainsi ! – que l'on arrive à attirer. La sélection à l'entrée étant faite sur la base des points obtenus au baccalauréat – et non sur concours – il nous revient, à nous autres professeurs, d'attirer vers nous nos parts de





marché ! Dans ces circonstances aucun esprit critique ni frondeur ne vient plus effleurer les esprits, d'autant plus que la plupart des postes sont des CDD, renouvelables le plus souvent tous les dix-huit mois. Règne donc l'esprit de compétition le plus pur à l'instar des lois du marché avec en plus une prime – c'est-à-dire des écarts de salaire importants – pour ceux qui fonctionnent le mieux à l'intérieur de ce système qui n'a surtout pas honte de dire son nom.

Arrivé donc rue d'Ulm à l'automne 1964 pour entamer mon année d'étudiant étranger, je découvris cette triste bâtisse aux couloirs sombres ainsi que l'équipe de rugby de l'incontournable Ruffin. À l'époque, on entrait rue d'Ulm par la petite loge, aujourd'hui fermée ; l'immeuble en face n'existait pas encore. Je venais d'une fac où par rapport aux pauvres khâgneux meurtris nous étions très encadrés. Chez nous le système des « tuteurs » selon lequel chaque étudiant est assigné à un tuteur personnel permet d'évacuer pas mal de problèmes dès le début. Nous mangions alors au Pot trois fois par jour, ce qui favorisait le dialogue entre scientifiques et littéraires. Cependant, il se dégageait de tout cela comme un air de phalanstère voire d'internat pour garçons, les sévriennes ne passant que rarement à l'École. C'était le temps d'Althusser et de Lacan, une époque de « haute température politique » pour citer Jaurès. Période charnière somme toute entre la guerre d'Algérie et Mai 68 avec pour toile de fond la guerre au Vietnam et la révolution au tiers monde, notamment à Cuba, en Chine et ailleurs. L'épopée gaulliste touchait à sa fin. J'allais faire la découverte étonnante d'un autre protestant et normalien, Jean Cavaillès, dont la vie et l'œuvre continuent de me marquer.

Pierre Petitmengin m'a un jour demandé ce qu'avait pu m'apporter mes années normaliennes – j'étais souvent de retour dans les années qui ont suivi (je me rappelle être monté sur les toits de l'École muni d'un gourdin contre les types d'Occident en Mai 68). J'eusse dû répondre que ce qui m'attirait d'abord, c'était la caverne d'Ali Baba que représentait et que représente toujours pour moi la bibliothèque de L'École. La comparaison est de taille. Merveille d'architecture, la bibliothèque de Trinity College héberge quatre millions d'ouvrages depuis sa fondation il y a quatre cents ans, enrichie constamment par les Copyright Acts successifs à partir de 1801, de 1927 et de 2003. Résultat : la bibliothèque reçoit un exemplaire de tout imprimé paraissant en langue anglaise hormis malheureusement les États-Unis où la bibliothèque de l'École jouit d'un net avantage sur nous.

Cela et autre chose. Surtout, je pense, ce climat de liberté intellectuelle où élèves et caïmans conversaient, semblait-t-il, sur un pied d'égalité, le sentiment du plaisir intellectuel pur pour tout dire. Le tout, certes, non pas déconnecté de la vie de la cité mais intensément impliqué dans tout ce qui touche à la vie des hommes et qui donne finalement à la vie toute sa saveur.



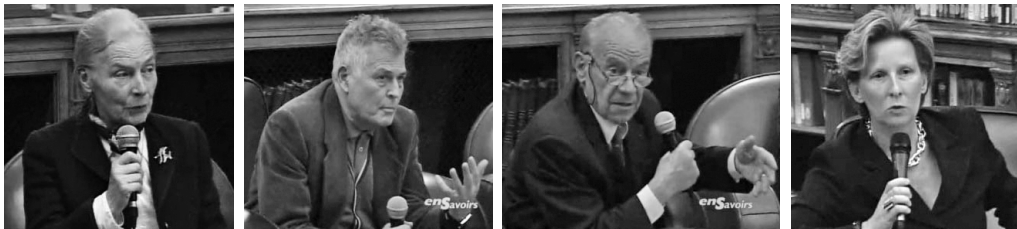


Ulmi & Orbi

UNE BELLE RÉUSSITE ÉDITORIALE

Dans le cadre de la salle historique de la bibliothèque d'Ulm, transformée le lundi 9 février 2009 en lieu de commémoration particulièrement indiqué, une assemblée nombreuse et attentive s'est réunie, à l'initiative de Laure Léveillé, autour de la grande équipe qui, depuis plus de quinze ans, s'est attachée à faire revivre par l'édition les cours de l'École normale de l'an III. Trois volumes étaient déjà parus. Il s'agissait ce soir-là du quatrième volume, consacré aux leçons littéraires données de janvier à mai 1794.

Après l'introduction de Monique Canto-Sperber qui a rappelé le souci présent dès l'origine de construire « une éducation nationale à partager par tous les citoyens français » et son actualité toujours aussi vive de nos jours, chaque intervenant (Jean Dhombres, Béatrice Didier, Élisabeth Schwartz, Philippe Roger, Barthélémy Jobert et Dominique Julia) a mis en valeur l'intérêt historique et épistémologique de ces textes de Garat, Sicard, La Harpe et Bernardin de Saint-Pierre. C'est ainsi que le public a pu être invité à méditer l'ambitieux programme de Garat et des autres orateurs de l'an III : « Étudier l'art de diriger, dans tous les domaines, les esprits à la vérité. »



De gauche à droite : Béatrice Didier, Jean Dhombres, Étienne Guyon, Lucie Maignac.



De gauche à droite : Dominique Julia, Barthélémy Jobert, Philippe Roger, Élisabeth Schwartz, Monique Canto-Sperber.





Ulmi & Orbi

Il est difficile de citer tous ceux qui ont collaboré à cette immense entreprise lancée par Étienne Guyon, qui a évoqué en ouverture son contexte initial et ses principales étapes. Ils sont tous à remercier et à féliciter, tout comme Lucie Marignac, directrice des éditions Rue d'Ulm, qui se réjouit d'annoncer pour 2010 la parution du cinquième et dernier volume.

La conférence est disponible en ligne sur le site Savoirs en multimédia à l'adresse suivante : www.diffusion.ens.fr

Mireille Gérard

OUVERTURE SOCIALE : LES INVITÉS DE TALENS

Le 8 février 2009, l'École normale supérieure a accueilli dans ses locaux de la rue d'Ulm une journée de l'orientation à destination des lycéens suivis dans les programmes d'ouverture sociale de quatre grandes écoles.

À l'initiative de l'association normalienne Talens, qui propose un programme de tutorat dans une dizaine de lycées en région parisienne et en province, cette journée a été organisée en collaboration avec les programmes d'ouverture sociale de l'ESSEC, de l'École polytechnique et d'HEC.

Tous les élèves suivis par ces programmes (près de 250 lycéens de première et terminale) étaient invités à l'ENS pour cet événement, ainsi que leurs parents.

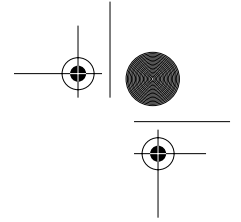
La matinée était organisée en conférences et ateliers thématiques, pour tenter de répondre aux questions les plus déterminantes des choix d'orientation : comment s'informer, se connaître, s'inscrire et se financer ? Les élèves ont pu obtenir des réponses très concrètes pour se retrouver parmi la multiplicité des possibles, et sur les moyens de surmonter les obstacles – notamment financiers – qui peuvent se dresser sur le chemin de la réussite scolaire.

L'après-midi, plus de cinquante intervenants, en très grande majorité étudiants, sont venus renseigner les élèves plus précisément sur les filières qui les intéressaient. Les lycéens participants avaient préalablement fait savoir sur quelles filières ils souhaitaient se renseigner davantage, ce qui a permis d'organiser des parcours personnalisés pour chacun d'entre eux.

Les rencontres avec les étudiants étaient organisées autour de vingt-cinq tables rondes qui couvraient l'ensemble des filières du supérieur, qu'elles soient scientifiques, économiques ou littéraires, courtes ou longues, publiques ou privées.

À chaque table ronde, deux étudiants présentaient leurs parcours, les difficultés qu'ils avaient rencontrées, les choix qu'ils avaient eu à effectuer et répondaient aux questions d'une dizaine de lycéens. La disponibilité des intervenants et leur faible écart d'âge avec les élèves ont permis des discussions efficaces et, bien souvent, des





Ulmi & Orbi



échanges de coordonnées pour poursuivre les discussions au-delà de cette journée. Ces rapprochements ont également été l'occasion de faire passer un message général que les programmes d'ouverture sociale diffusent depuis plusieurs années : les filières sélectives et les grandes écoles sont ouvertes à tous.

En parallèle des conférences, ateliers et tables rondes, plusieurs intervenants ont été interviewés en vidéo, avec pour but de produire des mini-films qui seront diffusés (« podcastés ») sur Internet, pour faire profiter de cette journée au plus grand nombre de lycéens possible.

La satisfaction après cette journée était générale : le succès de cette première édition marque très probablement le point de départ d'une collaboration qui sera renouvelée régulièrement.

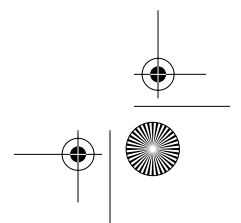
F. B.

SUMMER SCHOOL À NORMALE SUP'

Laury-Anne Cholez

Cet été, une centaine d'étudiants étrangers francophiles feront vivre l'École pour la deuxième édition d'« Un été à l'ENS », une école d'été en lettres et sciences humaines qui leur propose un stage intensif de langue et de culture françaises.

Découvrir Gilles Deleuze ou Blaise Cendrars, comprendre l'histoire culturelle des Lumières, enrichir son vocabulaire, visiter Paris et oublier les stéréotypes sur la France, voici quelques-unes des raisons qui peuvent pousser les étudiants étrangers à participer au programme d'« Un été à l'ENS ». Organisée par une association d'élèves et d'anciens élèves, l'école d'été désire promouvoir les études françaises, transmettre le goût du savoir et des démarches intellectuelles exigeantes, et faire découvrir la richesse du patrimoine culturel parisien. Nous souhaitons également contribuer au rayonnement





de l'École, qui, en dépit de l'essor des partenariats avec les établissements étrangers, reste trop peu connue dans le monde.

Une expérience humaine et intellectuelle

À la différence d'une majorité d'écoles d'été, qui se concentrent sur le perfectionnement de la langue, et à la différence des colloques, qui se donnent un sujet vers lequel convergent tous les cours, nous avons conçu notre programme pédagogique comme un stage francophone pluridisciplinaire. Notre objectif est de faire du français non seulement un moyen de communication, mais aussi une langue de réflexion, d'analyse et d'interprétation du monde. Afin que les étudiants puissent exercer leur esprit critique et donner libre cours à leur créativité, des cours de français langue étrangère, de niveau intermédiaire à avancé, sont dispensés chaque matin, suivis de cours thématiques (1 h 30 par jour) et d'ateliers en petits groupes (3 h certains après-midi) en littérature, histoire, philosophie, esthétique, histoire de l'art, théâtre, écriture, analyse musicale, sciences politiques et sociologie. Les étudiants sont également invités à participer à des visites de musées et à des promenades thématiques, ainsi qu'à des sorties au théâtre, des concerts et des soirées cinéma qui leur donnent un aperçu de la vie culturelle dans la capitale.

Tous nos cours et activités sont assurés par des normaliens au début de leur carrière universitaire. Beaucoup d'entre eux ont déjà une expérience d'enseignement à l'étranger en tant que lecteur au sein d'une université partenaire de l'ENS.

Les normaliens au cœur du projet

L'école d'été se veut aussi un lieu d'échanges pour les normaliens, dans les années parfois difficiles de la thèse. C'est pour eux l'occasion d'éprouver leur vocation d'enseignants dans un contexte privilégié : ils sont invités à construire leur « cours idéal », sur un thème qui leur est cher. Les étudiants se sont d'ailleurs montrés particulièrement sensibles à cette vivacité et à ce dynamisme. « *J'ai aujourd'hui une vision différente du système éducatif supérieur français grâce à mes enseignants qui étaient attentifs, intelligents et, malgré leur jeune âge, très bons à leur travail.* » explique l'un d'entre eux. L'ambiance, studieuse mais détendue les a séduits : « *J'ai bien aimé cet amalgame d'amitié et d'exigence que les enseignants ont créé pendant les cours* », se réjouit un étudiant. « On ne peut pas ne pas remarquer que vous avez donné votre âme pour l'école d'été », renchérit un autre. Mais ce sont les méthodes d'enseignement à la française qui ont suscité le plus d'engouement. « *En France, il me semble qu'on nous apprend à analyser les choses en profondeur, c'est-à-dire à regarder les détails et les nuances de près, à être précis. Cette perspective était manifeste chez tous les enseignants.* »





Ulmi & Orbi

La session 2009

L'année dernière, nous avons accueilli 54 étudiants de 19 nationalités différentes. Nous souhaitons cette année élargir notre éventail géographique de recrutement, notamment en direction de l'Asie du Sud-Est, de l'Afrique et du Moyen-Orient. La session durera trois semaines, du 24 juillet au 16 août 2009. Les inscriptions sont ouvertes sur notre site internet www.ete.ens.fr jusqu'à la fin du mois d'avril. Soucieux de rendre le programme accessible aux étudiants quels que soient leurs moyens financiers, nous offrons des bourses graduées. Nous sommes par ailleurs toujours à la recherche de partenaires pour créer une ou plusieurs bourses destinées aux candidats qui en ont besoin.

HERVÉ CHARTON : ANIMATEUR DE L'ATELIER DE THÉÂTRE

« Apporter une aisance physique en société »

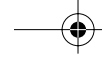
Jeune metteur en scène et dramaturge, Hervé Charton est sorti récemment de l'École. L'année dernière, il a relevé le défi d'apprendre aux étudiants à jouer des scènes de *Phèdre* en moins de 15 jours. Cette année, il souhaite les faire travailler sur la jalousie. « *J'aimerais apprendre à mes élèves à se positionner corporellement, faire disparaître leurs interdits inconscients.* » Par exemple, la distance physique entre les individus n'est pas perçue de la même manière selon les pays. « *Un étudiant espagnol ou italien n'aura aucun mal à toucher son partenaire ou à se rouler par terre, ce qui n'est pas du tout le cas avec un étudiant japonais par exemple.* » Des séances d'improvisation mais aussi d'apprentissage de textes sont les exercices qui attendent les futurs élèves.



ILANA LICHTENSTEIN, ÉTUDIANTE BRÉSILIENNE DE LA SESSION 2008

« Une introduction à mon séjour en France »

Ilana a participé à l'école d'été avant d'entamer une année d'études de philosophie à l'université Paris 4. « *C'est une de mes professeurs de l'université de Sao Paulo, ancienne*



élève de l'ENS, qui m'a informé de cette école d'été », explique-t-elle. « Je me suis dit que cela me permettrait de me familiariser avec les cours en français avant de débiter mon année universitaire. » Seule étudiante de l'hémisphère Sud, Ilana a particulièrement apprécié les cours de philosophie de Camille de Villeneuve. « Notre professeur avait décidé de nous présenter des auteurs à travers le thème du temps. C'était un modèle de cours idéal. J'utilise désormais très souvent ces auteurs dans mes recherches. » Elle a également découvert les possibilités offertes par l'ENS et a participé en tant qu'auditrice à deux cours de philosophie sur Spinoza et sur la religion, pendant l'année universitaire 2008-2009.

Contacts :

« Un été à l'ENS », 45 rue d'Ulm, 75005 Paris

unetealens@gmail.com

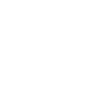
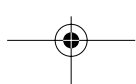
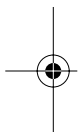
Hanna Murauskaya (SI 2004)

Isabelle de Vendevre (AL 1997)

Céline Barral (AL 2004)

Marie Starynkevitch (AL 2005)

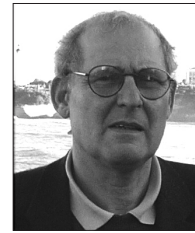
Alexandre Mirlesse (BL 2005)





COURRIER DES LECTEURS

Guy Lecuyot



Le dossier du numéro 5 de *L'Archicube* avait pour titre « La ville, objet de savoir et champ d'action ». De l'Europe à l'Amérique, cette invitation à la réflexion et au voyage ne se limitait pas à Paris, voire à sa banlieue et à un simple parcours « Entre Ulm et Jourdan » comme nous l'a écrit un archicube. Vous avez sans doute remarqué que les préoccupations du comité de lecture vont bien au-delà d'un parisianisme étroit, même si les contributeurs sont dans leur majorité parisiens.

L'Archicube a été dans l'ensemble favorablement accueilli en dehors de quelques critiques et des propositions ont été faites pour améliorer sa présentation, retrouver la simplicité de la maquette d'origine et élargir sa diffusion à un public plus vaste.

Avec la parution du numéro des notices nécrologiques (numéro bis), un questionnaire a été inséré qui devrait nous permettre de mieux connaître la manière dont la revue est perçue par les membres de l'Association. Nous attendons vos réponses avec impatience.

Le texte du questionnaire est téléchargeable sur le site www.archicube.ens.fr page « actualités ».

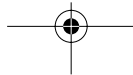
Certaines personnes s'interrogent sur le bien-fondé de cette publication rappelant que la vocation première de l'Association est l'entraide (association amicale de secours des anciens élèves). Il n'est pas question de remettre en cause l'existence de la revue qui fait partie de l'héritage moral de la Société des amis au moment de la fusion des associations. Rassurons les plus sceptiques, en disant que nous cherchons à obtenir des encarts publicitaires pour en alléger le coût. La question demeure de savoir si un grand établissement comme l'École peut se passer d'une telle publication qui œuvre à son rayonnement mais aussi à sa mémoire. Si les dossiers de la revue proposent d'aborder des questions de société actuelles, elle a aussi pour but de vous tenir au courant de la vie de l'École. À la question : Est-ce bien l'objet d'une publication



Courrier des lecteurs

d'anciens ? On peut répondre qu'elle ne s'adresse pas uniquement aux anciens et ne peut se cantonner aux potins. Elle cherche à renforcer les liens entre passé, présent et futur, entre anciens, amis et élèves. Est-il si ambitieux, dans ce temple qui recherche l'excellence de montrer par l'exemple des modèles et des trajectoires professionnelles ?

17 février 2009





DES NOMS ET DES COULEURS : CE À QUOI NOUS AVONS ÉCHAPPÉ...

Violaine Anger (1983 I)

La fusion récente de l'Association des anciens et de l'Association des amis, la création de notre nouvelle Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure, a suscité de nouveaux besoins. Il fallait trouver un titre pour le Bulletin des amis : *L'Archicube*, et un nom d'usage pour l'AAEENS, l'*A-Ulm*.

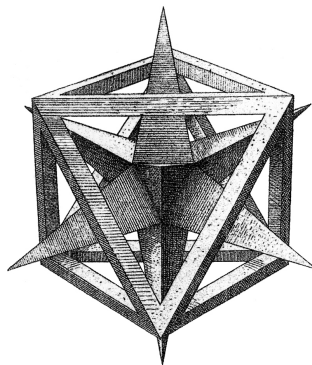
Voici les autres propositions, finalement éliminées...

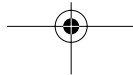
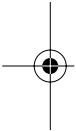
Pour *L'Archicube* :

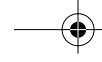
La Vis et le Clou, Décret de l'an III, Experiens, Attila, Conferens, Colloquia, Ensemble, Raisonens, Insolens, Paradoxe, Docens, Ardens, Le Bulletin, Haerens, Normaliens, Passionnémens... ou pas du tout !

Pour *l'A-Ulm* :

Société des archicubes, Association des normaliens et amis de l'ENS, Association des anciens et des amis, L'Archi³, L'Arche, a³ (pour Archicube ; prononcer « Acube »), L'Archiclub, The Alumni, A-Ulm, A'Ulm, Ulma mater, Ulmater, Ad Ulm, AssUlm, Rue d'Ulm, [AE]+NS, à prononcer « A-E-plus-N-S », [AE]*NS, A-Normendi, A-oolm, The 45 Steps, AASU (Association des anciens de Sèvres et Ulm), ANS (Association Normale Sup), A.RNEST, A8S, AIUlm (Allumni).







L'ARCHICUBE

Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis
de l'École normale supérieure

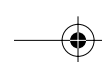
Siège de l'Association :
45, rue d'Ulm
75230 Paris Cedex 05
Téléphone : 01 44 32 32 32
Télécopie : 01 44 32 31 25
Courriel : aaeens@ens.fr
Site Internet : <http://www.archicubes.ens.fr>

Directeur de la publication : Jean-Claude Lehmann,
président de l'Association

Rédactrice en chef : Violaine Anger
(violaine.anger@normalesup.org)

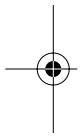
Comité éditorial :
membres élus du Conseil d'administration de l'Association
Marianne Bastid-Brugière
Françoise Brissard
Jean-François Fauvarque
Mireille Gérard
Lucie Marignac
Jean-Thomas Nordmann
Wladimir Mercouroff

Comité de rédaction :
Le dossier (Le sport à l'École, le sport et l'École) : Jean-Paul Thuillier
Carrières : François Bouvier
Les normaliens publient : Jean-Thomas Nordmann et Étienne Guyon
Ulmi & Orbi : Françoise Brissard
Courrier des lecteurs : Guy Lecuyot (guy.lecuyot@ens.fr)
Diffusion : Wladimir Mercouroff





Ce numéro 6 de
L'Archicube
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Darantière
à Quétigny-Dijon (Côte-d'Or, France)
en mai 2009.



ISSN : 1955-6373



Dépôt légal : juin 2009
N° d'impression :

Mise en pages
TyPAO sarl
75011 Paris

